UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00912062 7

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/danslinde00chev

BIBLIOTHÈQUE D'ART

ANDRÉ CHEVRILLON
de l'Académie française

Dans l'Inde

SEPTIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1920

DANS L'INDE

Tou 429

OUVRAGES DE M. A. CHEVRILLON

LIBRAIRIE HACHETTE

DANS L'INDE, *9e édition.* Un vol. petit in-8.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

ÉTUDES ANGLAISES, *4e édition.* Un vol. petit in-8.

NOUVELLES ÉTUDES ANGLAISES, *2e édition.* Un volume petit in-8.

SYDNEY SMITH *et la Renaissance des idées libérales en Angleterre au XIXe siècle.* Un vol. in-16.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

TERRES MORTES, *Thébaïde, Judée, 4e édition. Un vol.* in-16.

SANCTUAIRES ET PAYSAGES D'ASIE, *4e édition.* Un vol. petit in 8.

UN CRÉPUSCULE D'ISLAM (MAROC), *5e édition.* Un vol. petit in-8.

L'ANGLETERRE ET LA GUERRE, *5e édition.* Un vol. in-16.

PRÈS DES COMBATTANTS, *2e éd.* Un vol. in-16.

52953

BIBLIOTHÈQUE D'ART

ANDRÉ CHEVRILLON
de l'Académie française

Dans l'Inde

NEUVIÈME ÉDITION

324231
8. 2. 36.

LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULÉVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

A

M. J. W.

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

DANS L'INDE

EN MER

3 novembre 1888.

Nous passons à la hauteur de Massaouah. Voici trois jours que nous descendons tout droit dans le sud. Un beau matin, comme les lignes blondes du Sinaï s'évanouissaient à l'horizon, nous sommes entrés dans les régions brûlantes. — Chaleur molle et moite, où les membres semblent se dénouer, où tout l'être fond et se défait, chaleur humide qui, nuit et jour, accable et prosterne. Par instants, les vêtements brûlent : on voudrait les arracher. On en descend plus aux heures des repas; la journée passe, et l'on reste inerte sur la même chaise longue. Malgré la double tente qui, de tous côtés,

couvre le navire et cache la mer aussi bien que le ciel, les yeux sont enflammés par l'excès de la lumière.

Avez-vous lu l'*Ancient Mariner*, le fantastique poème de Coleridge? Cette navigation ressemble à la sienne. Même engourdissement, même torpeur étrange que l'on ne parvient pas à secouer. Pas un souffle; notre vitesse annule celle du vent, qui vient de l'arrière; l'air de feu pèse, immobile, et l'on a l'illusion que le bateau n'avance plus. Cette mer ne paraît pas naturelle; on la croirait ensorcelée, frappée d'une malédiction; elle n'a pas la fluidité de l'eau. Quelquefois, on l'aperçoit à travers une fente de la toile qui nous protège contre son intolérable éclat. C'est une nappe de verre en fusion, inerte, épaisse, pesante : rien de lugubre comme son flamboiement monotone sous le soleil. Au loin, elle fume : cela fait une moiteur blanchâtre qui tremble, une brume vacillante et vague où l'eau s'enfonce et, à quelques kilomètres, disparaît.... Là-bas, derrière l'horizon, on devine de vastes déserts enflammés, des solitudes terribles où rien ne vit.

La nuit, renaît la sensation de fuite et de glissement vers un monde inconnu. Les constellations quittent leur place familière. Tous les soirs, elles ont avancé de quelques degrés vers le nord. La Grande Ourse plonge à l'horizon septentrional.

Voici qu'elle a perdu deux, trois de ses grandes étoiles; voici qu'elle n'est plus visible. A l'avant, les quatre pointes de la Croix du Sud surgissent, étincelantes, et, lentement, la ceinture de la Voie Lactée recule.

Couché sur le pont qui, dans la nuit, semble désert, on écoute l'incessant bruissement de l'eau; les yeux dans le poudroiement des astres, on se sent monter vers l'équateur, avancer sur la convexité du globe, sur la grande surface nocturne tendue dans le vide ténébreux, et, à certaines minutes, on croit saisir la fuite régulière des étoiles, des éternels points de repère perdus à des millions de lieues, au fond de l'inconcevable espace....

Une heure du matin. — Trente-huit degrés de chaleur, et cette chaleur est toujours humide. Étranges somnolences, coupées de réveils fiévreux où le pullulement des astres apparus tout d'un coup met un effroi. On roule dans un sommeil lourd, dans une nuit épaisse où la cervelle tâtonne confusément parmi des éclairs d'angoisse, des évanouissements brusques du rêve, avec des chutes subites dans du noir, et l'on se débat faiblement contre une torpeur écrasante. Puis une sorte d'exaltation et de fièvre, une lucidité singulière de l'esprit, des souvenirs qui surgissent par files, des pans de la vie apparus tout entiers, et brusquement, autour de soi, l'étonnante nuit tropicale,

large et lumineuse, d'un bleu profond d'éther entre les étoiles qui flambent au ras de l'horizon, aussi claires qu'au zénith. Et la mer n'est pas obscure, mais pénétrée d'une lueur profonde, illuminée dans ses fonds par la clarté qu'elle a bue pendant la journée, sa surface tout éclaboussée d'astres réfléchis....

Quatre heures. — Les poussières blanches qui tachaient l'espace sont effacées. Seules, les larges étoiles palpitent d'un éclat devenu blanc. Maintenant, un peu de rose affleure à l'orient, un rose pâle, imperceptible. Tout d'un coup, ce rose a fait le tour de l'horizon, et c'est comme un fluide profond et léger, d'une infinie ténuité, qui se fond délicieusement dans l'espace blanchâtre. Le bleu de l'eau apparaît, un bleu terne, neutre, chaste, qui n'est pas encore touché par le soleil. L'horizon recule, se limite, et le cercle des eaux s'élargit encore une fois dans la lumière.

5 novembre.

Arrivés cette nuit à Aden. Ce matin, en ouvrant les yeux, j'aperçus la côte. Comment exprimer cela? C'est une terre nègre, nue et noire, sous le soleil qui brûle, une montagne de houille écroulée dans la mer. Nulle vapeur, nulle végétation n'adoucit la silhouette aiguë des sinistres roches volca-

niques qui découpent avec une implacable dureté le bleu du ciel. Devant ce paysage d'enfer, l'eau paraît plus fraîche et plus fluide, d'un vert plus tendre et plus délicat. A gauche, la terre d'Arabie, un désert éblouissant et pâle qui se fond au loin dans l'ondoiement blanc de la chaleur.

Nous partons presque tout de suite. Impossible de visiter Aden. D'ici, j'aperçois sur un chemin des groupes de nègres superbes, drapés de rouge, d'un rouge brutal et victorieux dans cette lumière, flamboyant sur la noirceur du paysage; des chameaux maigres, arides, balançant leurs fines têtes lippues avec une ondulation douce et hautaine; des files de petits mulets bibliques, deux soldats anglais, une raquette de tennis à la main. Tout ce monde avance sur une route de cendre qui longe les roches carbonisées.

A bord, des juifs huileux, de figure avide et piteuse, pleurent pour nous faire acheter des plumes d'autruche. Avec une obstination tranquille et invincible, ils se collent à nous, ils nous enveloppent de leurs gestes tenaces et craintifs. Quel contraste entre ces physionomies lamentables de chiens battus et la gaieté des négrillons souples, au large rire blanc! Leurs torses cambrés et dispos sont tout brillants de soleil. Un tout petit, cinq ans à peine, un bébé noir, avec des grimaces impayables, des gaucheries gracieuses de jeune chat, veut à toute

force me vendre et me mettre dans la main une vieille roupie de la compagnie des Indes. Étrange contact de cette petite paume de singe, sèche, parcheminée.

On jette à l'eau des piécettes d'argent, et tout ce petit monde plonge. Les jarrets se débandent avec une détente sèche de grenouilles, les têtes crèvent la surface moirée, et l'on suit le gigotement noir, qui s'évanouit dans les profondeurs vertes de l'eau pâle. D'autres pagaient, à cheval sur des troncs d'arbres, s'excitant avec un claquement des mâchoires, avec des cris stridents qui rappellent le bruissement des sauterelles. Voilà les petits enfants de la côte et de la mer. Insouciance, joie de remuer au soleil, comme celle des insectes éclos sur les plages qui sautillent dans le sable. Peu importe que le requin les happe dans un plongeon; peu importe qu'une hirondelle gobe une mouche en glissant dans la lumière. Justement, l'un de ceux-ci, le plus alerte de tous, a eu le bras droit enlevé d'un seul coup de la formidable mâchoire, et l'on s'étonne presque que le bras n'ait pas repoussé tout seul, comme une patte de homard.

Quatre navires anglais, arrivés en rade cette nuit, repartent presque tout de suite. Notre bateau, long, mince, bas sur l'eau, avec ses deux cheminées obliques fumantes, semble un coureur arrêté

malgré lui, encore et toujours en élan, pressé de reprendre sa course, d'arriver là-bas, à la rive lointaine du Japon.

A neuf heures, on entend de nouveau la pulsation de l'hélice qui, sans arrêt, va battre encore pendant huit jours.

6 novembre.

Sous la double tente, les soirées sont pénibles : odeurs fades de cigarettes, d'huile de machine. D'ailleurs, on est las de faire les cent pas avec des connaissances de voyage, d'échanger des lieux communs à propos du général Boulanger ou de M. Gladstone, de subir toutes les banalités de cette civilisation. On voudrait fuir le coudoiement de cette foule qui circule sous la lumière Edison, semblable à toutes les foules d'Hyde-Park ou des Champs-Élysées; grands Anglais corrects qui, par principe, soignent leur digestion et chaque soir, à cette heure, font le cinquième mille de leur promenade hygiénique; fonctionnaires français qui fument, accoudés sur les bastingages; flâneurs qui bâillent, étalés sur des chaises longues; enfants aux jambes nues qui poussent des cerceaux tandis que les mamans brodent, lisent le dernier Besant ou le dernier Maupassant. Du salon des dames partent des airs de valse entendus sur tous les

orgues ambulants de Paris et de Londres, *le Beau Danube bleu*, ou bien *Sweet Dream faces*, ou cet éternel *Kathleen Mavourneen* qui, malgré la sentimentalité sotte de ses paroles, saisit toujours par sa mélancolie de vieille chanson. Que tout cela est connu!... Et pourtant, on ne peut s'abstraire de toutes ces choses usées.... Vraiment, il faut un effort pour ressaisir par l'imagination l'étrange réalité, pour songer à l'étendue obscure qui nous porte, qui se meut dans la nuit autour des bruits humains, aux trois mille mètres verticaux qui nous séparent de cette terre sous-marine, éternellement opprimée du poids de l'eau noire, à ces fonds inconnus où les choses sont immobiles depuis des milliers de siècles. Mais allez tout à l'arrière et levez la tête au-dessus de la tente : brusquement les promeneurs disparaissent, les valses cessent, la lumière Edison s'éteint. Un vent violent vous frappe au visage et vous surprend. Tout d'abord, vous ne voyez rien que la noirceur du vide : soudain les grands mâts surgissent avec l'entre-croisement des vergues, leurs immenses lignes géométriques, balancées lentement sur les claires étoiles, sur le fourmillement des poussières cosmiques : une rumeur infinie emplit l'obscurité. A vos pieds, sous un bouillonnement noir, des masses phosphorescentes, des globes bleuâtres fuient, et, battus follement par l'hélice, font une large route laiteuse, un grand

sillon vague dans les ténèbres. Et l'on se croit seul sur l'énorme chose qui court aveuglément dans l'ombre, perdu dans la nuit entre le mystère de cette eau qui couve une vie lumineuse et le mystère de ce ciel où luisent, en taches blanchâtres, les soleils qui ne sont pas encore formés; entre ces deux noirceurs accablantes où flottent les ébauches venues on ne sait d'où, des mondes et de la vie....

7 novembre.

Peu de promeneurs sur le pont, ce matin. Toute la journée, de grands mouvements de roulis : le navire se couche lentement à bâbord, se relève, se couche à tribord, et ses trois mâts décrivent une oscillation régulière sur le ciel.... L'énorme bête, dont on perçoit les sourdes pulsations intérieures, tressaille, exulte de ce mouvement puissant et lent, de ce profond balancement rythmique, de cette course en avant dans la lourde houle bleue qui soulève la mer en larges dômes vitreux, de toute cette agitation qui nous vient du sud, des grands espaces d'eau qui couvrent tout l'hémisphère austral. Par delà l'épaisseur des bastingages, c'est un tumulte liquide, un fracas joyeux d'écume splendide croulant dans du bleu, de folle poussière blanche étalée en nappes frémissantes dans un éblouissement de lumière et qui s'enfuit en sillon

sinueux avec un grand bruit de soie qu'on déchire.

Tout alentour, le disque de la mer, d'un bleu étonnant, tout brûlant par tribord comme une plaque ardente.... Rien que l'eau stérile enflammée, livrée à la fureur du soleil embrasant, du Seigneur qui, là-haut, dévore le ciel, peuple l'espace de son rayonnement, rien qu'une splendeur infinie et morne, rien que ces forces brutes, la chaleur et la lumière, rien que des choses éternelles dont l'indifférence accable. Nulle vie. Eux-mêmes, les petits poissons volants semblent des flammes qui rebondissent sur la surface irritée, brusquement dardés comme des traits de feu blanc.

Au bout de plusieurs jours, cet éclat universel attriste et le cœur se serre d'une tristesse invincible. Je conçois les nostalgies de nos marins du Nord condamnés à errer par ces immensités splendides. Ici, l'infini n'a plus rien de vague ou de doux, il a perdu ce charme mélancolique qui attire et tente, cette tristesse subtile que l'on savoure en en souffrant. Il écrase, il stupéfie. Volontiers on reste immobile avec la sensation toujours présente d'un poids au cœur : on redoute de remuer. C'est une prostration de tout l'être sentant qui ne peut faire effort pour se relever. Le monde intérieur des souvenirs se met à vivre : il grandit, il emplit l'esprit. C'est une obsession amollissante que l'on n'a pas la force de rejeter. un demi-rêve très simple et

pourtant lourd d'émotion. Des figures apparaissent comme dans une vapeur qui se déchire et se referme : des épaisseurs de feuillage jettent une clarté verte, un coin de route mouillée tourne dans l'ombre entre des genêts fleuris, de petits arbres sombres se tordent sur un ciel gris, quelques toits de chaumières luisent, lavés par la pluie....

Pourquoi donc aujourd'hui n'ai-je pu chasser la vision d'un coin de cette triste rade de Brest? — Je la vois encore : c'est au delà du Portzic. Solitude absolue. Des champs nus, des champs navrés d'hiver font des carrés ternes entre de petites haies noires. Le vent vient avec les nuages : ils montent, et, insensiblement, tissent un grand voile pâle sur le ciel. Trois arbres frôlent et froissent leurs grêles ramures. Derrière est le Goulet : que cette eau est froide et grise, tourmentée d'un frisson obscur qui va s'irradiant du point où tremble le morne soleil réfléchi! Un frisson la tourmente entre les deux côtes qui semblent de fer rouillé. Sur ces falaises, pas un détail, pas un accident dans la couleur. Rien que l'âpre et dure silhouette. Sensation profonde de mélancolie amère, non passagère, mais éternelle. Ces pierres, ces ajoncs, cette eau, ce petit vent glacé, il semble que tout cela ait toujours souffert ainsi, durement et patiemment. Longtemps, longtemps l'eau grise frissonne entre les deux murailles de fer rouillé. Enfin, on remarque une chose étrange : au-

dessus de ce rude promontoire de pierre, très haut dans la pâleur du ciel, il y a comme des flaques et des traînées de sang, des clartés rougeâtres, de mystérieuses lueurs immobiles et ternes. Et l'on comprend que ce sont encore les eaux, mais des eaux infiniment éloignées qui semblent hors de notre monde. Au-dessus pèsent des ténèbres, une cendre froide, épaisse, où la mer lointaine et silencieuse qu'empourpre un soleil invisible, s'enfonce, s'éteint, finit comme une souffrance qui s'absorbe dans le néant.

CEYLAN

I

9 novembre.

Hier, entre deux parties de palet, une petite *girl* anglaise, toute pâle et mutine, a promis un sourire au commandant si nous arrivions ce soir à Colombo, et le commandant va gagner son sourire. A cinq heures, des taches brumeuses sont visibles dans l'est. Vers six heures, sous un ciel lourd, sous de grands nuages violacés, on aperçoit une terre basse de cocotiers. A mesure qu'on avance, on distingue le peuple des hautes tiges rigides et sveltes, qui, d'un jet oblique, s'élancent dans un épanouissement de palmes. C'est une vaste forêt qui paraît surgir de la mer. A deux milles de la côte, on n'aperçoit pas encore le sol, mais seulement des masses de verdure sombre, et tout près de la terre, on ne voit encore que cette végétation toute-puissante, regorgeante de force et de sève, la grande végétation équatoriale qui jaillit d'une terre trempée par les orages, et déploie ses vertes palmes dans l'embrasement de l'air.

Nous n'avons pas encore stoppé, et pourtant la sensation du monde équatorial est déjà très nette. Ce n'est pas la limpidité, le bleu fluide de l'Orient classique. L'eau et le ciel ont ici je ne sais quoi de violent et de surchargé. On devine un pays d'orages et de typhons, un monde situé sur la ceinture du globe, en face d'un hémisphère liquide, une nature accablante où le ciel est presque toujours vertical...

Maintenant, la mer s'assombrit, se couvre de rougeurs, de moires mouvantes. Elles s'effacent, et il reste une sombre lueur violette qui palpite sous le ciel tumultueux. Là-haut, c'est un chaos de lumière et de couleurs; dans l'ouest, un vague rayonnement de rose paisible; à l'orient, d'énormes nuées roulent, s'entassent, s'écroulent en fantastiques amas de violets, de verts, d'oranges enflammés. Puis, tout devenant livide, des amoncellements noirs, des amas de gigantesques formes mortes.

Mais l'eau lourde, huileuse, épanche encore une mystérieuse clarté qui tressaille dans l'espace terne. A la surface, un fourmillement d'êtres noirs qui grouillent entre les vagues, sur des pirogues à balanciers, sur des troncs d'arbres creusés, une multitude nue qui glisse, qui se colle aux flancs du navire avec une clameur assourdissante.... Et rapidement, en deux minutes, tout cela disparaît dans la nuit, nuit impénétrable, étouffante et que vient emplir une lourde, une violente pluie chaude.

*
* *

A terre, impossible de rien voir, l'obscurité est trop épaisse. Plus loin, à la lueur du gaz, je devine de larges allées droites de terre rouge, bordées de grands jardins et de palmiers. La chaleur, supportable sur l'eau, est accablante ici. L'atmosphère, immobile, chargée de la senteur troublante des fleurs invisibles, pèse sur la ville muette. — Très vite, les pieds nus, silencieusement, des indigènes en étroites robes blanches nous frôlent, passent, disparaissent.... Un monde tout à fait nouveau, tout à fait différent de l'Orient d'Égypte. Oui, on se sent très loin dans ce silence, dans cette nuit, dans ces parfums lourds, dans cette chaleur molle....

L'*Oriental Hôtel* est un vaste et confortable bâtiment. La propriétaire, une Anglaise fort correcte, m'installe avec des ordres brefs que les serviteurs accueillent par des inclinations muettes de la tête. On me donne une grande chambre blanchie à la chaux; point de meubles, rien qu'un petit lit de fer, couvert d'une moustiquaire, et un fauteuil profond de paille fraîche où l'on s'affaisse pendant les heures pesantes et silencieuses. Au plafond, une tache bizarre : un petit lézard immobile, puis deux, trois petits lézards immobiles qui me guettent avec des yeux très fins.

Dans les longs couloirs, des nuées de serviteurs

bengalis et cinghalais, frêles, de figure douce. Ils glissent sans bruit, avec des gestes timides, très respectueux devant les grands et lourds Européens, devant les tranquilles et musculeux Anglais qui, en habit de soirée, le jabot resplendissant, avec une démarche d'êtres supérieurs et inabordables, pénètrent dans la vaste salle à manger.

Elle est très belle, cette salle, toute pleine d'Européens de passage, qui font des taches noires sur la foule blanche des Asiatiques. C'est ici comme un grand buffet posé au carrefour des grand'routes de la terre. A ces tables se rencontrent des voyageurs partis des points opposés du globe,... passagers du *Paramatt* qui fait route demain pour l'Australie et la Nouvelle-Zélande, militaires français, passagers du *Calédonien* qui continue ce soir vers Singapour et Saïgon, Chinois qui vont visiter l'Europe, *Civilians* anglais qui vont administrer l'Inde.

En face de moi, quatre compatriotes, riches bourgeois fatigués de la Suisse ou de l'Écosse, qui vont faire un tour au Japon, Parisiens de naissance et de race, flâneurs du boulevard, abonnés du *Figaro*, habitués du Palais-Royal, admirateurs de M. Sarcey, républicains et libéraux à la façon de M. Thiers, l'un membre de plusieurs sociétés littéraires, tous les quatre produits typiques de l'éducation française, du lycée, de l'École de droit et du boulevard. Deux d'entre eux ont de la littérature et

de la philosophie : la philosophie de Victor Hugo et de M. Paul Bert. Avec cela une verve un peu amère, mais brillante, un esprit lucide, mais visiblement dérouté par la vue d'un monde qui semble pouvoir se passer de Paris. Pourtant ils ont vite fait de reprendre confiance, et nous engageons une discussion politique et littéraire, singulièrement intéressante dans ce milieu, d'abord sur les lois scolaires, puis sur M. Wolf, enfin sur un chroniqueur du *Gil Blas*. Ils sont là, le geste et la parole rapide, la figure animée et mobile à côté des Anglais pâles et des Cinghalais graciles, agréablement excités, l'un d'eux plus déboutonné, plus épanoui, plus bruyant, plus naturellement heureux, jovial et expansif. Il crie : « A nous les vins généreux ! » Et l'on boit le champagne dans les grands verres Deux cents convives festoient. Les immenses *pankahs* se balancent lentement, d'un mouvement régulier et ample rouges entre les vastes murs de chaux blanche.... Sur les nappes qui resplendissent, une profusion de grandes fleurs sanglantes, et tout autour de nous, l'agitation d'une multitude de serviteurs cinghalais, très graves, très doux, un peigne d'écaille blonde posé au haut de leur chignon, sombres dans leurs minces jupes blanches, muets, portés sans bruit par leurs pieds nus entre les tables fleuries et peuplées de dineurs.

10 novembre.

Au matin, nous traversons la ville, étonnante ville où l'on ne voit que de la verdure, où les plantes cachent les maisons. L'air est humide et très chaud, profondément pénétré de lumière moite.

Les rues sont les allées d'un grand jardin tropical. Les palmiers, les fougères, les ébéniers, les santals, la cannelle, le camphre, les ananas, les plantes aux sucs violents, les fleurs précieuses y sont chez elles, s'y épanouissent à l'aise, et de toute cette vie végétale sort partout le même grand parfum qui entête.... On songe que cet été est éternel, que, sans arrêt, tous les mois, la chevelure sombre des grands cocotiers se couvre de ces fruits pesants, que cette terre rouge travaille incessamment, que toujours elle pousse en avant ce pullulement de larges fleurs, que toujours ces palmes ont la même splendeur souple et verte. Toutes les tiges ondoient, s'enlacent : rien ne rappelle ici la croissance régulière et lente de nos arbres d'Europe. Les cocotiers ont un éclat et une mollesse de grandes herbes : on dirait d'énormes graminées fragiles, pliantes, tout humides de sève, qui auraient démesurément grandi dans une chaude nuit de juin.

Quelques-uns s'élancent très haut, surgissent au-dessus du fouillis de tous les autres, avec une courbe flexible, avec un élan fort et svelte, leurs palmes sublimes épanouies largement dans l'éther tiède.

Et la route rouge s'allonge entre des monceaux lustrés de palmes retombantes, des masses de végétation sombre où les lames végétales qui débordent font des éclats de lumière verte. Çà et là, de grands étangs d'eau noire, eau qu'on ne voit point, tant la végétation environnante s'y mire avec éclat et précision. De grandes bandes de lotus roses y traînent et ne semblent pas plus réelles que la verte image des palmes reflétées. Çà et là, toute blanche au fond d'un fabuleux jardin, une noble villa couronnée de cocotiers, galeries, vérandas, balustrades, perrons chargés de fleurs enchantées. Timides, grêles, des Cinghalais vont, race délicate et douce, aux grands cheveux d'ébène, aux grands cheveux de femme, race alanguie par le perpétuel été, par l'éternelle lumière humide. Ils vont avec lenteur, leurs sérieuses et placides figures, étrangement exotiques, exprimant une âme inconnue, l'âme qu'a pu former ce monde très éloigné du nôtre.

*
* *

J'ai pris le train pour Kandy, et j'ai fait en wagon

la connaissance d'un *gentleman* cinghalais. Très civilisé, ce *gentleman*, très correct dans son veston de *tweed* qui ferait honneur à un *masher* de Londres, la boutonnière décorée d'une fleur de gardenia; seulement ses jambes sont serrées dans un fourreau blanc très étroit. Physionomie presque européenne : un Italien plus fin, féminin et basané. Traits osseux, saillants, jolies boucles noires de sa barbe dure et luisante.

Après un quart d'heure de silence, la conversation s'engage comme dans un wagon d'Europe. Il m'offre des allumettes et remarque qu'il fait très chaud. Une phrase sur la température, c'est, en pays anglais, un rite nécessaire et préalable par lequel les êtres humains entrent en communication. A présent, en quelques mots très précis, il me renseigne sur la population de l'île, sur l'administration, sur les religions. A mesure qu'il va, je sens combien profonde est chez lui l'empreinte anglaise; il parle la langue avec une pureté singulière : on ne distingue aucun accent. Il est chrétien, avocat, membre du conseil législatif. Sa pitié dédaigneuse pour « l'ignorance et l'idolâtrie » du pauvre paysan cinghalais est digne d'un colon anglais. « Mais dans cinquante ans, dit-il, tout cela aura bien changé; — les chemins de fer ont déjà fait beaucoup de bien, devant eux le pays sauvage recule. — A Colombo, nous voudrions fonder une

grande université, comme celle de Bombay et de Bénarès, et plus tard, quand nous en serons dignes, avoir notre parlement, une assemblée nationale élue par un suffrage à plusieurs degrés; tout cela, bien entendu, petit à petit et sans nous séparer du grand empire britannique, de l'Angleterre à qui nous devons d'être entrés dans le monde civilisé ».

Il ajoute qu'il est « aryen »; cela est aussi clair et sûr pour lui, qu'il est sûr et clair que je suis Français. Par suite, il s'estime l'égal de tout Européen, et il est supérieur à beaucoup d'Européens.

Pourtant il est trop anglais; trop visiblement, l'Anglais est pour lui le modèle idéal de l'humanité. Une copie aussi parfaite n'est pas naturelle. Et puis tout cet étalage européen jure avec sa jupe blanche, avec certaines nuances asiatiques de sa physionomie. De même on aime mieux un Chinois avec une tresse et une robe bleue qu'un Japonais en jaquette et en chapeau melon. On se défie de l'adresse étonnante avec laquelle les personnages à peau jaune ou à peau noire nous imitent, et on se demande si l'imitation va plus loin que la surface, si le fond ne reste pas mystérieusement mongol ou nègre. Certainement celui-ci travaille à m'étonner par la froideur de son débit, par la raideur de son maintien, par la lenteur nonchalante du geste dont il prend une cigarette égyptienne dans son étui d'écaille blonde.

*
* *

Il est drôle, ce petit chemin de fer sur lequel compte mon ami l'avocat pour amener la civilisation au fond des forêts de cocotiers; un joli joujou, un gentil chemin de fer de poupée et qui ne doit pas effrayer beaucoup l'éternelle végétation de l'équateur. La machine ne brûle pas de vilaine houille noire, mais des bois odoriférants. Nous nous faufilons sous les grands arbres, dont les palmes font une voûte verte au-dessus de la ligne. Il y a de charmantes stations qui ne rappellent que de fort loin nos gares de France, petites cabanes toutes roses et bleues de fleurs grimpantes, enfouies sous les grandes plantes lisses. Point de buffet; mais des éphèbes sveltes et bronzés, en robes éclatantes passent lentement, nous tendent, avec un sourire, des paniers remplis d'ananas, de mangues, de grosses bananes en grappes roses, ou bien de jeunes cocos jaunes qu'ils ouvrent lestement en trois coups de hache et dont on boit à même l'eau fraîche et parfumée.

Nous courons dans le pays bas, humide sous l'interminable forêt marécageuse. Cette terre est une boue végétale qui, infatigablement, enfante ces multitudes de grands arbres primitifs et sauvages. La lumière ne les pénètre pas : leurs verdures

sombres se reflètent dans la noirceur des flaques mornes. Entre leurs troncs serrés l'air obscur dort lourdement. Les pieds dans l'eau tiède, la tête dans le feu du soleil, ils jaillissent tout droit d'un fourré de grandes fougères, enlacés, étreints par les lianes vivaces. Là dedans on devine le bourdonnement dense, l'agitation furieuse de myriades d'insectes la vie violente et simple des premiers âges géologiques quand, après les grandes pluies, les choses organisées sortaient de la terre molle à l'appel du soleil torride.

Nous traversons le Kelanya-Ganga, un fleuve tout brun qui roule entre de hauts bambous verts; la montée commence, et, presque tout de suite, le paysage change. On sort enfin de l'accablante forêt vierge et l'on entre dans un jardin sauvage coupé de claires et fraîches rizières, constellé de fleurs — des fleurs odorantes du champak et de la frangipane — un jardin de délices où des rochers reposent sous de hautes fougères tremblantes, où de petites huttes moussues, tapies sous les verdures cinghalaises, sont presque invisibles, un Éden où des perruches rayent l'air d'un trait de lumière, où de larges papillons semblent des flammes qui voltigent, où les arbres sont semés de fruits d'or, où

les nobles palmes lumineuses font des transparences vertes sur le ciel. Quelquefois les routes apparaissent, dans l'éclat des fleurs, comme des rubans rouges, et une extraordinaire senteur tiède, une senteur de serre, monte de cette terre pourprée.

Tout près de nous, demi-cachées par un rideau de lianes, deux hautes masses sombres, ternes comme les rocs, remuent, et je reconnais deux éléphants. Pacifiques, imperturbables, leurs vastes têtes baissées, balayant la terre de leurs trompes pendantes, leurs larges pieds étalés mollement dans la poussière rouge, ils cheminent sans hâte, ils passent comme endormis, berçant de leur mouvement monotone leurs cornacs, qui somnolent aussi. Pourquoi donc saisit-elle ainsi, la soudaine vision de ces monstres, dans le cadre de cette nature équatoriale? Est-ce parce qu'ils sont chez eux dans ces fourrés, parce que l'on sait que là-bas, derrière les montagnes, leurs frères errent encore en liberté, parce qu'ils font partie de ce monde, parce qu'ils sont la manifestation vivante de cette nature, comme ces cocotiers?

Nous montons toujours, accrochés maintenant au flanc des rochers, contournant des précipices. A cette hauteur, la végétation est moins folle et l'homme peut lutter avec elle : les plantations de café et de cacao commencent. A présent, nous dominons un cirque immense qui descend au-dessous

de nous à des milliers de pieds, vêtu de fougères et de palmiers, un cirque brumeux, une vallée sombre qui traverse la moitié de l'île et s'étend jusqu'à Colombo. Dans l'obscurité du fond, ce sont toujours les sauvages forêts humides, les impénétrables forêts ténébreuses d'où s'élève une mystérieuse rumeur de vie. Mais au delà, de l'autre côté de la vallée, les montagnes cinghalaises montent dans le ciel, les crêtes de pierre, nues sous le soleil, victorieuses, affranchies enfin du poids de tant de végétation.

III

Voici Kandy, l'antique ville indigène, l'ancienne capitale des rois cinghalais. Les rois cinghalais... je ne sais pourquoi le mot a pour moi un charme si singulier. N'évoque-t-il pas une féerie paradoxale et délicieuse, une petite cour fantaisiste comme en ont rêvé les poètes? Le vieux palais est là, au bord d'un lac d'eau noire, sous les grands palmiers.

Tout autour de la petite ville endormie au pied des collines douces, des allées heureuses serpentent entre les fleurs.

Près du palais, au bord du lac noir où des cygnes mirent leur splendeur, est un temple bouddhiste, un vieux temple étrange, un peu chinois avec ses toits coniques, ses pavillons ventrus, ses balustrades ouvragées, ses portes gardées par des monstres, un monument bizarre, bisscornu, tout blanc dans l'ombre des verdures épaisses. Pourquoi donc ai-je tant de mal à concevoir que ceci est un temple? Du premier coup on devine, on sent qu'une mosquée d'Égypte est un lieu sacré. Mais le monde sémite est voisin du nôtre, il l'a pénétré. Celui-ci en est tout à fait séparé et l'a toujours été. Impossible de le comprendre par sym-

pathie, de découvrir l'état d'âme habituel de la race qui se perpétue sous ces palmes, et dont les vagues aspirations s'expriment par ces architectures, par la quotidienne offrande des fleurs au Bouddha souriant

D'où viennent-ils et que signifient-ils ces trois monstres inquiétants qui grimacent sur le portique? A quoi rêvent-ils, tout le long du jour, ces moines qui errent sur les parvis de marbre? La tête rasée, les pieds nus, un bras nu sortant de la grande étoffe jaune qui les drape, ils glissent par les couloirs. En voici cinq ou six qui passent sans bruit, éclairant les ombres intérieures de l'éclat doux de leurs robes orange. Ils sourient avec mystère, un sourire d'une douceur et d'un sérieux inexprimables....

Le religieux qui me guide me conduit dans la grande cour centrale, jusqu'au pied du figuier sacré qui fait la sainteté du monastère. C'est un rejeton de l'arbre Bo, qui abrita pendant cinq ans la méditation du divin Çakya-Mouni. Avec une lente inclination le religieux m'en a remis une feuille : à ce moment, j'ai cru saisir ce qu'exprime sa figure, figure pâle de végétarien, immobile et fine, front saillant, lèvres intelligentes, serrées, et toujours ce même demi-sourire si grave et si paisible.

Ils errent, silencieux, parmi les fleurs éternelles à l'ombre des bambous géants, nourris des

quelques grains de riz de l'aumône, ou méditent, dans l'ombre fraîche du marbre des couloirs, aux pieds de l'image sereine du grand Bouddha, très différents des hommes qui, en ce moment, l'œil soucieux, le front plissé, se bousculent dans les brouillards de Broad-Street ou sur le pavé glissant de Paris.

IV

Qu'y a-t-il sous cet immuable sourire? L'abbé bouddhiste, supérieur du monastère de Kandy, homme très sage et très savant, qui s'intéresse à notre Europe et juge que par leur positivisme, leur psychologie et leur morale, nos penseurs sont tout près des doctrines du Bouddha, l'abbé Sri-Sumangala veut bien causer avec moi pendant une demi-heure. Il m'indique quelques livres spéciaux et me donne une idée de la vie de ces religieux. Mais, en somme, on n'aperçoit que le dehors; on n'arrive pas à pénétrer dans les âmes.

Deux classes de moines : les novices (*samanera*) ou mendiants proprement dits; les aînés (*sramana*) ou hommes qui savent contrôler leur volonté. Pour arriver à la conquête de soi-même, qui est l'objet final, le religieux suit les préceptes indiqués dans le *Pittri mokkha*, le plus vieux des livres sacrés du bouddhisme, et que la plus sévère critique fait remonter à l'an 350 avant notre ère.

Le moine peut posséder huit objets : trois robes, une ceinture, une sébile pour recevoir les aumônes, un rasoir, une aiguille, un filtre pour écarter de sa boisson les particules de matière organisée, qui

sont sacrées parce qu'elles sont vivantes. Dans le couvent, toutes les règles qui dictent le détail de cette vie de pauvreté sont scrupuleusement observées : le novice se lève avant l'aurore, lave son linge, balaie les couloirs du temple et la terre autour de l'arbre Bo, puise l'eau de la journée et la filtre. Alors il se retire dans un lieu solitaire et médite : ayant placé des fleurs devant l'arbre sacré, il pense aux grandes vertus du Bouddha et à ses propres défaillances; puis il prend sa sébile et suit son supérieur, qui va mendier. Ils ne demandent rien, mais se tiennent en silence devant les portes. Au retour, le novice lave les pieds de son maître, lave la sébile, fait bouillir le riz, pense à Bouddha, à sa bonté, à sa charité. Une heure après, il allume une lampe et se met à l'étude, copiant des manuscrits, ou bien, assis aux pieds de son supérieur, il reçoit son enseignement et confesse les fautes qu'il a commises pendant la journée.

Les aînés, affranchis du travail manuel, donnent plus de temps à la méditation, non pas à la prière, car le bouddhisme n'invoque point le secours d'une divinité. Pour se soustraire à la douleur, il ne compte que sur soi, usant d'un moyen que recommandèrent aussi Spinoza et les stoïciens, oubliant le moi passager pour contempler l'ensemble des êtres. Ce monde entier, il le contemple par cinq

méditations dont la première s'appelle *Mutta bhavana* ou réflexion sur l'amour.

Pensant à toutes les créatures vivantes et songeant quelle félicité serait la sienne s'il était lui-même affranchi du chagrin, de la passion, des mauvais désirs, il souhaite à tous les êtres cette félicité. Puis, à l'endroit de ses ennemis, ne se souvenant que de leurs bonnes actions, il s'efforce en toute sincérité de leur souhaiter tout le bien qu'il pourrait chercher pour lui-même.

La seconde méditation (*Karuna bhavana*) est celle de la pitié. — Pensant à tous les êtres qui souffrent et s'efforçant de concevoir leur douleur, il tâche d'y compatir et d'éveiller en soi le chagrin des autres.

La troisième est la méditation sur la joie (*Muditha bhavana*). Pensant à tous les êtres qui sont heureux ou qui croient l'être, le religieux se figure le bonheur des autres et se réjouit de leur joie.

La quatrième méditation (*Asuba bhavana*) est celle de l'impureté. Pensant à la bassesse et aux souillures des corps, aux horreurs de la maladie, le moine se dit que toutes ces misères passent comme l'écume de la mer, qu'elles n'existent que par l'éternelle succession des naissances et des morts, et que cette succession n'est qu'une apparence.

Enfin, arrive la méditation sur la sérénité (*Upeskha bhavanà*). Pensant à toutes les choses que les hommes tiennent pour bonnes ou mauvaises et qui toutes sont passagères, au pouvoir et à la dépendance, à l'amour et à la haine, à la richesse et à la pauvreté, à la renommée et au mépris, à la jeunesse et à la beauté, à la décrépitude et à la maladie, il les contemple avec une indifférence invincible, avec une sérénité absolue.

Cent vingt moines dans le monastère : le couvent est une institution savante et de plus légale, respectée comme autrefois une grande abbaye, Citeaux ou Saint-Germain au moyen âge. J'ai vu la bibliothèque, une salle retirée qui s'élève en dôme, où les palmes manuscrites sont enveloppées de linge. Dans un coin, des novices japonais lisaient, venus en pèlerins et en étudiants de l'autre bout du monde bouddhiste. On m'a montré un beau livre rouge qui contient les trois *pitakas* ou écritures sacrées des bouddhistes du sud. Sur la première page on lit :

Au très révérend Sri Weligama, supérieur du monastère de Kandy, en témoignage de respect,

ÉDOUARD, *prince de Galles.*

V

Vers cinq heures, le soleil est plus doux. Je quitte le temple, pressé de me perdre un peu dans cette nature équatoriale. On ne voit qu'elle ici, et devant sa grandeur on est peu curieux des hommes et des coutumes. D'où vient donc son tout-puissant attrait? Est-ce que nos ancêtres lointains, les premiers êtres qui eurent la forme humaine, apparurent dans un monde semblable à celui-ci, lorsque les grandes fougères couvraient encore les continents? Est-ce que leurs instincts, endormis depuis des milliers de siècles, se remettent à vivre en nous au spectacle des choses qui leur furent familières?

Je suis une route déserte, entre des haies constellées d'étoiles bleues, jaunes, rouges, chargées d'énormes fleurs resplendissantes, aux pétales raides et satinés, sauvages ici, mais plus belles que dans les serres des rois. De cette floraison somptueuse, montent follement de hautes tiges souples, caoutchouc, bambou chinois, pesantes palmes, longues de dix pieds. A gauche, au-dessous de la route, un bois de cocotier dévale, et les troncs droits, serrés, couronnés d'un large bouquet de

palmes raides, semblent une armée de jeunes hommes fiers et primitifs, la tête hérissée de grandes plumes sauvages. Ils sont là par milliers, l'aisselle des branches chargée de jeunes cocos dont on devine la mollesse et la fraîcheur. Rien de puissant comme les jets parallèles, la montée rigide de leurs colonnes. On sent la violence de la force organisatrice qui les dresse hors du sol, la succion de la terre et de l'eau par leurs racines, le pullulement dans la chaleur du monde végétal. D'autres arbres portent des fruits verts, écailleux, gros comme des têtes d'hommes. Je reconnais l'arbre à pain, le jaquier. Voici le cacao, le café, le manguier, la muscade, la cannelle, l'acajou, d'impénétrables fourrés d'essences inconnues d'où surgissent en gerbes vingt espèces de palmiers, non pas raides, solitaires, poudreux, comme les palmiers d'Égypte, mais souples, lisses, herbeux comme les enfants de l'équateur humide. Du pied, l'on touche l'herbe verte qui borde la route, et aussitôt on la voit remuer, se crisper, jaunir par grandes plaques. C'est ici la plus grande intensité de la vie végétale. Elle frémit dans ces sensitives, elle se raidit dans ces grosses lianes qui, projetées des plus hauts arbres, descendent à terre en rideaux tendus, elle flambe dans ces feuilles rouges, dans l'éclat de ces fleurs vénéneuses allumées dans la verdure. Au milieu de cette folie des plantes, la

route s'allonge, toujours pourprée. — En bas, aperçue par instants, entre les colonnes des cocotiers qui descendent, une large rivière jaune, roulant avec véhémence, et au loin, dans le nord, noyé sous une marée de nuées grises, le déroulement vaporeux des montagnes. Là-bas, c'est le pays vierge où errent encore l'éléphant sauvage, parent du mammouth disparu, et le veddah, dernier survivant des hommes préhistoriques.

Quelques Cinghalais passent, des hommes vêtus d'un long jupon noué aux reins, le torse nu, les cheveux relevés en chignon, sveltes, bronzés, et des femmes gracieusement drapées, le bras levé, demi-ployé, s'abritent la tête d'une grande feuille raide qui leur sert de parasol. Une, au torse grec, aux traits aryens, sa peau de bronze mate sur la pourpre de son pagne, avec un geste classique, pose un vase sur son épaule. — Passe en file indienne une famille qui semble rentrer de la chasse. En tête, l'homme en jupon rouge, un long fusil mince à la main, avance à petits pas timides. La femme suit; derrière, trottent deux petits garçons tout grêles, tout nus, et le premier tient le gibier par la patte, une pauvre petite perruche jaune dont la jolie tête pend, les yeux fermés par la mort. Population heureuse et pacifique qui se perpétue sous les grandes palmes, qui trouve une nourriture facile dans le coco ou l'arbre à pain. Une famille

possède un cocotier, vit à son ombre, vit de ses fruits. Ils vont demi-nus, avec grâce et lenteur, souriant aux passants, peignant éternellement leur chevelure d'un peigne d'écaille blonde. A toutes les fontaines, des baigneurs s'ébattent ou flânent dans la fraîcheur, dans l'ombre verte des feuillages. Population heureuse, paresseuse existence qui fait songer au divin poème de Tennyson, aux pâles mangeurs de lotos, tout entière passée dans la sieste et la rêverie. Leur religion est digne d'eux, toute simple et calme. Elle ne porte pas aux mouvements passionnés du cœur comme le christianisme, elle ne conduit pas à l'écrasante méditation métaphysique, aux rites tyranniques, aux pratiques folles comme le brahmanisme de l'Inde. Certes, il y a de la grande métaphysique dans le bouddhisme et que les prêtres cinghalais connaissent. Elle n'inquiète pas le peuple. Vivre paisiblement, s'incliner le soir en jetant les grandes fleurs de frangipane aux pieds du Bouddha souriant, la religion ne leur commande rien d'autre. L'homme est très doux ici, très alangui, dominé par l'accablante nature, par le soleil de feu, par la regorgeante végétation. Il ne se révolte pas, il ne lutte pas contre le développement indifférent et rival des choses. Point de combat tragique, nul effort pour vivre, rien de ce déploiement de volonté par lequel l'homme affirme sa dignité et se pose comme une

force devant la force du monde matériel. Ici, les destinées sont toutes pareilles. Chacun végète au milieu des fleurs, avec moins de puissance que les fleurs, assoupi dans une demi-torpeur par la tiédeur de l'air, par les parfums qui énervent.

VI

A présent la route tourne, revient vers Kandy, longeant le sommet d'un plateau, toujours sous les verdures épaisses. D'un côté, une jungle dense, ténébreuse, pleine de singes; à gauche, la vallée vaporeuse terminée tout là-bas par un peuple fantôme de crêtes et de sommets. Brusquement, sans qu'on ait vu de crépuscule, la nuit tombe, et les forêts et les horizons s'engloutissent dans l'ombre subite comme un songe lumineux qui fond tout entier....

Maintenant, toutes les étoiles de l'équateur s'allument. — Un grand silence où remuent quelques bruits tristes, bourdonnements d'insectes, hululements grêles et plaintifs, sortis des forêts invisibles. Ces minutes sont chargées d'une mélancolie indicible et voluptueuse : certaines suites de sons serrent ainsi le cœur, sans qu'on sache pourquoi, traversent l'âme de ce tressaillement étrange et profond. Tout d'un coup, on se sent si loin, si perdu dans le calme indifférent de cette nature immense. On se détache du groupe naturel auquel on appartient, patrie, société, famille : l'illusion qui fait la vie se défait, et l'on se retrouve seul,

apparition sortie pour un instant de la nuit, agitée sur la surface de l'être incompréhensible.

Des millions d'étoiles, d'étoiles vivantes emplissent l'espace de leur frissonnement. En bas, les silhouettes silencieuses, les fantômes géants des fougères et des arbres inconnus semblent un rêve. L'air est plein du bruissement des grands insectes du sud. Dans les ténèbres des mouches de feu zigzaguent, et l'on se penche pour saisir très loin, à peine perceptible, une musique sauvage, une sonnerie étrangement rythmée de trompettes et de gongs, annonçant l'offrande des fleurs dans quelque temple de village perdu.

Comme j'approche de Kandy, la route se peuple. Dans la nuit, des hommes et des femmes se pressent vers la ville. Là-bas, dans le silence, l'étonnante mélopée bouddhiste les appelle à travers la jungle, et ils sont sortis je ne sais d'où, de toutes les petites cases dispersées dans les fourrés, cachées sous les grandes plantes.

Vite, mêlé aux bandes silencieuses des fidèles chargés de fleurs, je traverse Kandy presque invisible dans la nuit épaisse. Nul autre bruit que la pulsation des gongs qui emplit la ville. A côté de l'étang noir, sur le grand portique, les monstres veillent toujours et l'entrée des jardins est gardée par des prêtres silencieux qui, sans un geste, re-

çoivent les offrandes. Nous passons sous une grille d'argent, et nous voici dans l'ombre d'une grande salle où de petites lampes sacrées font des lumières mystérieuses. Des parfums montent de cent cassolettes, s'épandent en nappes bleuâtres qui flottent immobiles, et cet encens lourd, assoupissant, donne à toute la scène je ne sais quoi d'irréel et de fantastique. Çà et là, demi-visibles dans l'obscurité, des silhouettes inquiétantes de grands Bouddhas, Bouddhas couchés, Bouddhas accroupis, qui reposent au-dessus des fleurs.

Nous montons un escalier ténébreux, bordé de fresques vagues où des démons s'agitent confusément parmi les flammes. En haut, debout, derrière une balustrade d'argent, les prêtres reçoivent les fleurs que le peuple dévot dépose sur une grande table. Devant la foule muette, un adolescent très beau est immobile, ses bras nus chargés d'un monceau de frangipanes et de jasmins. Après l'offrande, il s'est courbé plusieurs fois devant l'image, et maintenant il s'arrête à demi incliné, les deux mains croisées sur la poitrine, avec un sourire de ses belles lèvres arquées, de ses longs yeux d'émail, un étrange sourire mystique et sauvage.... Un grand silence pèse, soudain rompu par la vibration profonde du tam-tam et de la trompette, par la mélopée asiatique qui monte d'en bas. Mais de la foule aucun bruit ne sort. Sous les veilleuses sacrées, les

prêtres, indistincts, muets, debout derrière les fleurs, sont solennels et hiératiques. A le voir s'agiter dans la vapeur trouble des parfums, ce peuple sombre et féminin, à le voir accomplir avec lenteur tous les gestes prescrits par les rites, on songe à quelque mystère sacré d'autrefois, à quelque initiation démoniaque.

Tout au fond d'un tabernacle solitaire, derrière les prêtres, dans une retraite inviolée, une grande figure de cristal, les contours vagues, dépourvus d'ombres, siège, les jambes croisées. Et sa transparence semble d'un fantôme, d'un esprit pur, affranchi du poids et de la matière. Symbolique image de celui qui, par l'intensité de sa méditation, a rompu les liens de la chair et du désir. Dominant la foule, il paraît retiré de l'humanité remuante, et l'éternel sourire de ses lèvres translucides le dit pour toujours entré dans la paix.

VII

Plus je regarde ce pays et ces hommes, plus je crois comprendre cette morale et cette religion. Le point de départ est dans l'homme, la fatigue, l'accablement, un immense besoin de repos et de quiétude, en face d'une nature disproportionnée, violente et fluide, où toutes les choses visibles, incessamment renouvelées, sont toujours en train de naître et de mourir. Ce que disent aujourd'hui nos grands penseurs européens, les sages bouddhistes l'enseignent depuis vingt-trois siècles. Rien n'est, disent-ils, tout devient : l'univers n'est qu'un flux d'apparitions éphémères; rien de stable en lui, rien de permanent que le changement lui-même. La terre, le ciel, les vingt-huit enfers, les démons eux-mêmes et les mondes inférieurs qu'ils habitent, tout est en voie d'écoulement, comme les eaux d'une rivière; bien mieux, en voie d'arrivée et de fuite, comme les couleurs diverses d'une flamme qui jaillit, s'avive, décroît, s'éteint. Après celle-ci, une autre, puis une autre, et ainsi de suite, par une série de cycles, de périodes qui se répètent. La série est éternelle : elle n'a jamais commencé et ne finira jamais.

Qu'est-ce que l'homme dans cet univers? Un être

pensant, mais un être comme les autres, c'est-à-dire un ensemble de forces réunies pour quelque temps, mais condamnées à se dissoudre: un système de facultés et de tendances, une série d'images, d'idées, de velléités, de volontés, de sentiments qui passent, mais dont l'*ordonnance* subsiste pendant quelque temps, comme la forme et la structure d'un corps organisé persiste à travers les morts et les renouvellements de ses cellules. Rien de stable dans l'homme, ni les événements qui, en s'assemblant et en se succédant suivant une certaine loi, constituent sa personne, ni cette loi elle-même, qui va changeant lentement avec sa croissance et son déclin. Il y a cinq groupes (*skandhas*) de ces éléments dont la cohésion fait l'individu, et les bouddhistes montrent par le détail qu'aucun de ces éléments, aucun de ces groupes n'est une substance permanente. Le premier comprend les qualités matérielles (étendue, solidité, couleur) : elle sont comme une écume qui naît graduellement et s'évanouit. Le second contient les sensations : elles sont pareilles aux bulles qui dansent à la surface des eaux. Dans le troisième, les perceptions et les jugements ressemblent au mirage incertain de midi. Dans le quatrième, les dispositions morales et mentales rappellent « la tige du plantain, dépourvue de force et de solidité ». Enfin les pensées sont un spectre, une illusion magique!...

« O mendiants! dit Gautama, de quelque façon

que les différents maîtres contemplent l'âme, ils imaginent qu'elle est l'un des cinq groupes ou leur ensemble. C'est ainsi, ô mendiants! que l'homme qui n'est pas converti et qui ne comprend pas la loi des convertis considère l'âme tantôt comme identique aux qualités matérielles ou comme les possédant, ou comme les contenant, ou comme y résidant, tantôt comme identique, à la sensation, ou comme la contenant, ou comme y résidant », et ainsi de suite, prenant, l'un après l'autre, les trois derniers groupes. Concevant donc l'âme de l'une ou de l'autre de ces façons, il arrive à l'idée : *Je suis*. De la sensation, par exemple, l'homme sensuel et ignorant tire la notion : *Je suis, ce moi existe. Je serai ou je ne serai pas, j'aurai ou je n'aurai pas de qualités matérielles, je serai muni ou dépourvu d'idées*. Mais le sage disciple des hommes convertis, bien qu'il possède les cinq organes des sens, s'étant débarrassé de l'ignorance, est parvenu au savoir. C'est pourquoi les idées : *Je suis, ce moi existe, je serai ou je ne serai pas*, ne se présentent plus jamais à son esprit. »

Descartes a dit : « Je pense, donc je suis ». Volontiers le Bouddha aurait dit : « Je pense, donc je ne suis pas ». Car qu'est-ce que la pensée, sinon une série de changements, une suite d'événements différents? Selon les psychologues modernes, elle n'est pas autre chose. Un mécanisme qu'ont étudié Stuart-

Mill en Angleterre et M. Taine en France crée en nous l'illusion du moi substance, la plus pernicieuse de toutes, disent les bouddhistes, le principal piège que nous dresse Mara le tentateur; car elle est le lien qui nous attache aux choses, le grand mirage qui nous arrache à l'immobilité et à l'indifférence pour nous jeter dans l'action et nous pousser en avant. Le bouddhisme l'appelle hérésie, hérésie de l'individualité (*sakkaya ditthi*).

Une fois admis qu'il n'y a dans le monde qu'un écoulement d'apparences, que ni en nous, ni en dehors de nous, rien ne persiste, la pratique devient claire. Ce *moi*, qui lui semblait si important, l'homme le reconnaît pour une illusion. Aussitôt il est affranchi, il n'aspire plus à continuer ce moi, il cesse de faire effort et de désirer, il a perdu la soif de la vie et, par là, il s'est dérobé à la douleur. Car d'où vient la douleur? Précisément de ces événements qui constituent l'existence personnelle, naissance, vieillesse, maladie, décrépitude, mort. Et pourquoi donc ces événements sont-ils souffrance? Parce que l'illusion du moi, d'où sort la volonté de vivre et de persister dans notre être, créant le désir et la crainte, nous fait repousser ces événements et désirer leur contraire. Déracinons en nous cet amour de l'être, et, cessant de vouloir, d'agir, de penser, échappant à la loi universelle du changement, nous deviendrons inaccessibles à la

douleur, qui procède du changement. « Celui-là qui dompte cette méprisable soif d'être, la souffrance le quitte comme les gouttes d'eau glissent de la feuille de lotus. » Suit l'énumération des voies qui conduisent à cet état parfait : la première, qui détruit l'hérésie de l'individualité et la croyance à la nécessité des rites et des cérémonies; la seconde, qui dissout toute passion, toute haine, toute illusion; la troisième qui efface les derniers vestiges de l'amour de soi; la quatrième, ou voie supérieure des *arahats*, c'est-à-dire des hommes affranchis par l'intuition et qui ont cessé d'aspirer à toute existence, matérielle ou immatérielle.

Arrivé là, l'homme s'est abandonné : il ne gravite plus sur soi, il n'est plus un centre d'attraction, une force égoïste qui travaille à persister. Il peut se donner aux autres, et la charité, la pitié pour la souffrance d'autrui pénètrent en son cœur. « Comme une mère, au risque de sa propre vie, défend son fils, son fils unique, qu'il cultive un amour sans bornes pour tous les êtres, un amour sans bornes pour l'univers entier; que cet amour s'épande autour de lui, au-dessus de lui, au-dessous de lui, pur du sentiment rival de ses propres intérêts; qu'il persiste fermement dans cet état d'esprit pendant tout le temps qu'il veille, qu'il soit debout ou assis, qu'il agisse ou qu'il se couche. » — « Ses sens sont devenus paisibles. Il est comme un cheval

dompté, affranchi de l'orgueil, lavé de la souillure de l'ignorance, insensible à l'aiguillon de la chair, à l'aiguillon de la vie. » — Les dieux mêmes sont envieux de son sort. « Celui-là dont la conduite est droite est comme la large terre, immobile; comme le pilier qui soutient un portique, immuable; calme comme un lac de cristal clair. » Pour lui, il n'est plus de naissances. « Tranquille est l'esprit, tranquilles les paroles et les actes de ceux qui se sont affranchis par la sagesse. Ils n'aspirent pas à une vie future; l'appât qui les poussait à vivre ayant disparu, aucun nouveau désir ne se levant dans leur cœur, eux, les sages, s'éteignent comme une lampe qu'aucune huile nouvelle ne vient nourrir. » Telle est la félicité suprême. Ayant sondé le fond dernier des choses, Çakya-Mouni, comme les brahmes ses prédécesseurs, n'a rien trouvé qui résistât. Toute substance tâtée lui a fondu dans la main, et son étreinte n'a serré que du vide. Partout flamboient des fantasmagories illusoires, partout tourbillonnent et fuient des événements. Point d'être qui persiste : cessons donc de vouloir persister dans notre être. La nature trompe l'ignorant pour atteindre ses fins, mais le sage refuse de se laisser duper. Il échappe au mouvement sans trêve des apparences pour se réfugier dans le calme du néant. Il a fait le vide dans son esprit, rien en lui ne remue plus, et si ses lèvres se détendent encore, c'est en un sourire de charité et de com-

passion pour tout le douloureux tumulte humain.

Voilà quelques-uns des traits de cette religion bouddhiste dont je suivais les rites dans le temple obscur, à côté de l'étang noir. Inertie, apaisement, quiétude bienheureuse, assoupissement de la volonté, engourdissement du moi, douceur, on entrevoit ces qualités bouddhistes chez ces Cinghalais de l'intérieur, chez ce peuple gracieux, tout à l'heure silencieusement courbé devant l'image sacrée, ignorant de l'effort, de la révolte et du désespoir, et qui repose, souriant, parmi les fleurs. Que son calme et son alanguissement lui viennent de la doctrine ou que la doctrine ne fasse qu'énoncer certaines tendances établies chez lui par la nature environnante, il est vraiment bouddhiste. Il marche dans la première des voies sacrées qui conduisent au salut. Au-dessus de lui, ces prêtres qui recevaient les fleurs, impassibles derrière la grille d'argent, ces mendiants ascétiques aux lèvres serrées, au front intelligent, sont les sages qui cheminent dans la deuxième et la troisième voie, vainqueurs de la passion, de la haine, de l'illusion. Mais, disent les bouddhistes, nul n'est arrivé à la voie supérieure, nul n'est monté jusqu'aux hautes régions sereines, jusqu'au calme du Nirvana, sauf le Maître dont la pâle et indécise figure flottait dans l'ombre au-dessus des prêtres et de la foule, les yeux mi-clos parmi les nuages mouvants des parfums.

VIII

11 novembre.

Ce matin, une grande surprise en m'éveillant de me trouver ici devant la route rouge, devant les petites maisons tapies entre les verdures des collines. A cette première heure, les choses ont un éclat inconnu, un lustre humide et frais. Aux flancs des hauteurs, des brumes d'argent traînent, enveloppent de leur mollesse les palmes étagées qui sortent des vapeurs avec de pâles lueurs d'or, toutes ruisselantes de rosée, toutes brillantes d'une clarté vierge. Personne sur la route qui mène aux Peradinya-Gardens, rien que cette végétation parfumée de paradis jeune, tout neuf, où l'homme n'aurait pas encore paru.

Au détour d'un chemin, on rencontre un pont de bois noir, et vraiment l'on demeure saisi. En pleine lumière, entre deux murs de verdures massives, un fleuve roule avec lenteur son onde boueuse et luisante. Pas un flot, pas une ride, pas un frisson : l'eau lourde avance d'un seul mouvement, comme emportée tout d'une pièce, son éclat brun coupé d'ombres violentes, immobiles. Des deux côtés, la luxuriance de la végétation humide; à gauche, des plans superposés de nobles palmes,

lustrées, puissantes et régulières, trois fois reines par leur grandeur, par leur beauté, par leur éclat; à droite, d'épais massifs, des murailles végétales de bambous et de lianes, un foisonnement de choses vertes et souples qui s'élancent hors de la boue, se pressent, s'écrasent pour parvenir à la lumière et retombent pêle-mêle, étalées dans la noirceur que leurs ombres projettent sur la poitrine du fleuve. Et, tout au loin, le long de la courbe éclatante, le même déploiement de force inutile, indifféremment regorgeante et prodiguée, la même montée furieuse de vie.

Tout près de là sont les Peradinya-Gardens, où je passe la journée, dînant seul d'un peu de riz et de quelques cocos dans la hutte d'un gardien cinghalais. On peut parcourir ici plusieurs lieues; si longtemps que l'on erre, on ne rencontre pas l'homme et, pourtant, on sent un ordre, un plan dans ce merveilleux jardin sauvage. C'est un paradis des contes d'Orient, dessiné, habité par des génies invisibles, loin du monde réel et terrestre. Les colibris, les oiseaux-mouches, tout un petit monde ailé étincelle dans la magnificence de cette solitude. Il y a de vastes pelouses où les plantes de l'équateur peuvent grandir à l'aise, atteindre toute leur taille, des allées rigides d'aréquiers qui montent d'un jet luisant et métallique, un seul bouquet de palmes brillantes épanoui à

cent vingt pieds de hauteur. Il y a des fougères aux nuances invraisemblables, des fougères bleues, subtiles comme des vapeurs, des feuilles délicates qui semblent une végétation de rêve, des dentelles vertes sans épaisseur, des capillaires exquises qui sont des cheveux de fées. Au fond d'une allée de banians, des caoutchoutiers géants projettent leurs énormes branches si loin que, ne pouvant plus se soutenir, elles retombent à terre, s'y enfoncent, remontent, forment un nouvel arbre. Tout autour, leurs racines monstrueuses, perçant le sol, surgissent en échines rudes, hautes de quatre pieds et serpentent au loin avec un mouvement sineux et puissant. On dirait des coulées de granit, un rayonnement de lave figée, épanchée d'un cratère aux premiers jours du globe.

Enfin, voici le triomphe et comme l'apothéose de la végétation de l'île. A la limite des jardins, au bord de l'eau jaune et lente d'une *ganga*, une gerbe de bambous. Elle a trente mètres de tour. Ils sont là par centaines qui s'étouffent, et chacun est aussi gros qu'un arbre d'Europe. Les rudes tiges bleuâtres et lisses, divisées en articles de deux pieds, parfaitement rondes, sont gorgées d'eau. Quelques-unes, tachetées de vert, semblent empoisonnées. Elles poussent si drues que l'on ne voit que les premiers rangs; les autres, recouvertes, oppressées, jaillissent tout droit dans la nuit. Avec un mouve-

ment souple, à une hauteur de cent pieds, elles s'écartent, s'épanouissent comme un vase, se perdent dans une grande chevelure bruissante et triste. Cette gerbe sombre a je ne sais quoi de sinistre, c'est une poussée de sève vénéneuse. Vraiment on se sent plier d'effroi devant une force gigantesque que rien ne peut empêcher de se déployer. Impossible de décrire ce peuple de troncs pressés les uns contre les autres, la violence de leur élan, la légèreté, la sveltesse des hautes tiges. Ce sont des êtres simples et forts, ces géants de la flore tropicale. En juin et juillet, on les voit croître d'un pied par jour. A ce moment, la sève est toute bouillonnante tel l'œuvre d'organisation se fait dans un frémissement d'impatience. Que nous voilà loin de la croissance pénible de nos chênes d'Europe, construits cellule à cellule par la main lente des âges! Ces bambous sont des tiges d'herbe; ils ont l'éclat, la souplesse des fougères, et montent impétueusement de la profonde terre végétale vers le soleil créateur.

12 novembre.

Hier, en chemin de fer, revenant de l'intérieur, j'ai rencontré un Hollandais : gras, doux, pâle, geste pacifique, parole rare. Du tempérament hollandais, il ne reste que le flegme et la mollesse, la carnation sanguine a disparu sous la chaleur. Au bout de cinq minutes, il m'a demandé mon adresse pour m'envoyer des fleurs; car mes poches bourrées de roses, de sensitives, de jasmins, de pétales multicolores, mon admiration pour ces grandes fleurs, qui poussent partout, l'avaient surpris. Petit à petit, j'apprends que mon homme est né à Ceylan, qu'il possède des plantations de thé dans la montagne et demeure avec sa famille à Colombo. Aujourd'hui, je déjeune chez lui. Son *bungalow*, situé dans les *cinnamon-gardens* (jardins de cannelle), ressemble à une villa d'ancien Romain riche : clarté et fraîcheur délicieuse, salles spacieuses séparées par des cloisons de bois odorant, ouvragé, découpé à jour; grandes chaises longues d'osier où l'on passe les journées étendu, la cigarette aux lèvres ou les yeux sur un livre. Jolis enfants, mais étrangement pâles, d'un teint translucide de cire blanche, affinés, alanguis par

le climat; famille de serviteurs qui semblent très aimés; enfants et maîtres leur parlent cinghalais.

Après le déjeuner, flânerie dans le jardin, où s'épanouissent librement les fleurs rares de nos serres et les plus belles palmes cinghalaises. Comme je cassais la lame d'une plante grasse, un jet de sève m'a brûlé la main. Voilà qui fait comprendre l'ardeur et l'activité de cette végétation.

Il faut partir. Cette nuit nous reprenons la mer. J'ai voulu revoir les yeux calmes, les yeux graves des religieux et le sourire du grand Bouddha couché, afin que le souvenir n'en mourût point tout de suite, et cette dernière journée, je l'ai terminée dans le temple de Colombo.

Le soir, tandis que le jour finissait, je suis allé jusqu'à la plage de Mount-Lavinia, plage solitaire, bordée d'une haute forêt sombre de cocotiers et qui fait penser aux petites îles sauvages perdues sur la ligne de l'équateur dans l'étendue des eaux immenses. Au loin, remuée par le vent du large, bleuissait la mer, le vaste Océan Indien tout vivant, plein d'ardeur et de force, écumant à l'horizon en subites et silencieuses blancheurs. Les hautes vagues lancées à l'assaut de la terre rouge croulaient tout d'une pièce avec un fracas massif et sourd. Et par instants, dans la monotonie de cette clameur, le bruissement triste des grands cocotiers....

PONDICHÉRY ET CALCUTTA

I

16 novembre.

Nous reprenons la vie de bord. Longues journées énervantes sur l'eau tranquille, sous le même ciel pâli par l'excès de lumière, longues nuits sur le pont, sous les étoiles des tropiques, et puis la lassitude de cette monotonie.

Un matin, nous nous sommes réveillés devant Pondichéry. Des indigènes tout nus, tout noirs, la tête ceinte d'un gros turban, sont venus pagayer autour du navire. Vite, ils ont revêtu leur costume de cérémonie, un simple mouchoir passé entre les jambes, et lestement, grimpant aux sabords comme une bande de fourmis actives, ils nous ont saisis et précipités dans leurs chaloupes. Ils pagayaient violemment, les yeux brillants de bonheur, jetant des cris enthousiastes où tout à coup l'on reconnaît du français .

« Hurrah pour papa!

« Hurrah pour maman!

« Hurrah pour le bon voyage! »

Voilà tout ce qu'ils savent de notre langue, ces grands enfants sauvages. Cela ne les empêche pas, me dit-on, d'être électeurs, de voter avec toute la dignité de citoyens libres. Le grand prêtre de la pagode s'entend avec le gouverneur, et ils votent à son gré comme ils accompliraient un rite, une cérémonie religieuse analogue à la procession périodique des images sacrées dans les chars.

Grande cohue sur la jetée. Nous amenons un haut fonctionnaire de la République. Les forces de l'Inde française, les trois cents cipayes que la Grande-Bretagne tolère, sont là, formant la haie, enchantés de jouer au soldat, très heureux de leur uniforme brillant. A grands coups de crosse, on chasse la cohue des curieux indigènes, mais les blancs passent librement sous les arcs de triomphe où se déploient les souhaits de bienvenue et les acclamations officielles. Pauvre population blanche de Pondichéry, pauvres Français nés si loin, descendus des ancêtres vaillants qui s'installèrent là quand la France était une puissance glorieuse sur la terre de l'Inde, aujourd'hui si oubliés, si éloignés de nous! J'aperçois des enfants de vieilles familles créoles, et rien n'est saisissant comme de retrouver chez eux le masque et l'expression de notre race. Ils semblent étonnamment provinciaux, arriérés, avec quelque chose de fatigué, d'amolli, d'alenti, de flétri quelquefois. Je ne sais pourquoi

tout respire ici l'odeur de la petite ville de province française, très éloignée du centre et pourtant ne vivant que des quelques gouttes de vie que lui distribue le centre, de la sous-préfecture banale, où tout est régulier, ennuyeux, vieillot. Celle-ci est beaucoup plus loin de Paris que Carpentras ou Landerneau.

Cependant le haut fonctionnaire débarque. Les notables l'accueillent : il y a de longues présentations et des sourires officiels. Très pompeusement, un personnage indigène s'incline devant lui, embarrassé dans ses robes blanches, chargé de bijoux, très gros, très lourd, très ventru, ses petits yeux clignotant dans sa grasse figure terne de brahmane. Il s'appuie avec dignité sur la canne d'argent dont fut gratifiée sa famille le jour où, les boulets manquant, son ancêtre offrit des lingots d'or pour en bombarder les Anglais qui assiégeaient Pondichéry.

Encore des présentations, des discours, des serrements de main. Maintenant, le fonctionnaire de la République, flanqué de ses secrétaires, en habit noir, s'avance en tête du cortège, passe sous les arcs de triomphe et les forces françaises, les trois cents cipayes battent aux champs. Très touchante et un peu comique dans ce cadre exotique, cette cérémonie qui rappelle nos distributions de prix, nos inaugurations officielles de monuments ou les tournées électorales de nos ministres.

Jolie ville, claire et propre. Toujours cette terre rouge indienne et ces parfums qui sortent on ne sait d'où. Les routes s'allongent droites, bordées de palmiers, traversées à tout moment par les petits écureuils rayés qui soulèvent un léger flot de poussière. On se sent déjà loin de Ceylan; cette végétation a quelque chose de précis, d'arrêté. Voici une allée de palmiers qui certainement était la même il a dix ans qu'aujourd'hui : on ne voit plus ici la mollesse et l'ondoiement de la vie rapide.

Le plus grand plaisir des yeux, c'est de voir remuer ce peuple de femmes si simplement, si magnifiquement drapées. Avec leur port droit, leurs poitrines rejetées en arrière, leurs têtes chargées de vases de cuivre, elles font des lignes pures et nobles. Malgré l'éclat des couleurs, ce monde fait penser à la Grèce antique : mêmes attitudes de statues, même tranquillité des gestes, même vie en plein air, mêmes petites maisons de terre, basses, fraîches, blanches, carrées, vides de meubles, où des femmes assises dans l'ombre s'occupent à filer.

A trois kilomètres de Pondichéry, nous arrivons à la pagode de Vilenoor et nous ne pensons plus à la Grèce. Au-dessus du village — vingt pauvres cabanes de boue séchée, vingt huttes sauvages à l'ombre desquelles des noirs à têtes bestiales somnolent — se dresse une chose indescriptible, un

paquet bleuâtre de formes grouillantes, une pyramide confuse de monstres en porcelaine, grimaçants, innombrables, étagés en rangs serrés. Il est hideux et fou, ce toit de pagode, c'est une imagination de cerveau malade qui, accablé, perverti par le soleil torride, délire en cauchemars horribles et grotesques. Et dans cet entassement de figures difformes, de membres contournés qui s'enlacent, il n'y a pas seulement de la déraison, mais encore quelque chose de sauvage, d'inquiétant, d'incompréhensible comme les idoles polynésiennes ou les antiques divinités sanguinaires du Mexique, quelque chose qui nous parle des vieilles races indigènes que les conquérants aryens rencontrèrent partout lorsqu'ils pénétrèrent dans l'Inde, des mystérieuses races noires qui peuplent encore cette partie méridionale de la péninsule et dont on rencontre les tribus errantes dans les forêts de l'intérieur. On retrouve partout ce caractère dans les architectures du sud. A deux pas d'ici, à Madura et à Trichnopoly, elle atteint toute son extravagance et toute son étrangeté, se déployant en pagodes de granit vastes comme des villes, couvrant la terre de ses piliers, entassant en pyramides géantes les dieux, les déesses, les démons, les héros, les singes, les chevaux, les éléphants, tout un monde vivant qui se mêle, se presse, s'étouffe, monte, entassé dans la plus étonnante promiscuité.

Une cohue de prêtres et de fidèles à peau noire nous bousculent avec des glapissements, et cent mains sont avidement tendues. Quelques coups de canne que mon guide distribue au hasard, et tous les visages se contristent, les cris se changent en pleurs, les mains mendiantes se joignent et supplient. Vite, des petites piécettes d'argent pour rétablir la joie dans ce pauvre monde noir, et les physionomies piteuses des brahmes se détendent en rires enfantins de plaisir.

A présent, ils écartent la foule, ils se consultent avec des airs mystérieux. Deux minutes de conciliabule; puis les deux plus vieux s'esquivent, disparaissent dans le sanctuaire, et, triomphalement le visage épanoui à l'idée de la surprise qu'ils nous ménagent, reviennent conduisant une troupe chamarrée de bayadères. Magnifiquement vêtues de soie, le nez, les oreilles, les bras, les chevilles chargés d'anneaux, avec des gestes d'une lenteur voluptueuse, des frémissements du corps et du bout des doigts, elles exécutent, une pantomime érotique. Peu séduisantes, ces bayadères : figures brutales et trop grasses, lèvres épaisses qui disent la race inférieure : le regard est vide et presque idiot, la bouche ouverte dans un sourire stupide. Évidemment, l'âme manque : ces femmes noires sont trop près de l'animal. Toute la journée elles rêvassent à l'ombre et ne se réveillent de leur tor-

peur que pour leurs devoirs de bayadères : la danse et la prostitution. L'union avec une bayadère, disent les brahmes, efface tous les péchés.

Derrière elles, le sanctuaire s'ouvre, un sanctuaire que les brahmes nous interdisent, mais là-bas, dans l'ombre, je devine des formes vagues de dieux dorés, une idole très laide qui siège au fond d'un tabernacle obscur. Idoles, bayadères, pyramide, monstres accumulés, fidèles à peau noire, prêtres mendiants et sauvages, nous quittons tout cela bien vite, un peu déconcertés, sans avoir compris grand'chose à ce monde.

Le soir, en rentrant à Pondichéry, j'ai vu la statue de Dupleix. Il fait face à la mer, debout dans une attitude de commandement, hardi, impérieux, les yeux jetant le défi, plein d'une volonté et d'une audace extraordinaires. « Un fameux homme, nous dit un Anglais, et qui nous a donné du fil à retordre. A présent à quoi vous sert Pondichéry? Vous nous forcez à maintenir des douaniers autour de la frontière, et tous nos voleurs se sauvent chez vous. Qu'est-ce que cette colonie vous rapporte? — Rien du tout, a répondu un Français, mais il importe que Dupleix ait sa statue dans l'Inde et qu'il soit chez lui. »

II

19 novembre.

Quelle est cette mer nouvelle dans laquelle nous naviguons ce matin, toute brune, bourbeuse, aux vagues épaisses et lourdes? Point de côtes à l'horizon. Aussi loin que la vue peut percer frissonne, sous le clair ciel bleu, ce grand cercle couleur de boue tout palpitant de lumières fauves. Nous approchons enfin de l'embouchure de l'Hoogly, et ces eaux sont chargées d'une terre apportée par le Gange et le Brahmapoutre des plaines de l'Indoustan, des pentes de l'Himalaya. — Vers deux heures de l'après-midi, la mer se couvre de taches brunes comme elle, mais immobiles, ternes ou uniformément luisantes, et qui seules, dans le scintillement universel, ne pétillent pas sous le soleil Voilà le limon que le fleuve dépose, la terre qu'il jette à la surface des eaux, terre inerte encore, toute nue, toute brute, matière primitive, mais grosse de vie future, d'où sortiront des jungles tropicales avec leur pullulement de vie, leur végétation vénéneuse, leur bourdonnement d'insectes de feu, leurs marais pestilentiels. Et l'on se dit qu'au loin derrière l'horizon, sur une étendue de deux cents milles, s'accumule lentement ce

limon prolifique, se crée silencieusement, au milieu des eaux stériles, un nouveau morceau d'Asie.

Peu à peu s'ébauche une rive, mais informe et très vague, une rive de boue molle, émergeant à peine de l'eau, comme la terre aux premiers jours. Enfin voici paraître la végétation, végétation herbeuse tout d'abord, fourrés sombres de bambous et de lianes, puis jungles ténébreuses qui grandissent dans l'air empesté par la végétation et la corruption trop rapides, foyers mortels de fermentation où le choléra et les fièvres sont endémiques, où la nature solitaire, loin de l'homme, s'essaie encore aux formes molles de la vie primitive, où crocodiles, serpents, crapauds géants, se traînent dans la vase tiède, où les fleurs exaspérées par les miasmes putrides, montent, comme des flammes autour des grands arbres. Si vous faites naufrage ici, l'eau sera moins dangereuse que la jungle, que ses fièvres, que ses fauves. Çà et là, sur la rive, des tours blanches sont des refuges où les naufragés à l'abri des tigres, trouvent de la nourriture, des médicaments, peuvent attendre qu'un bateau passe.

Nous avançons lentement, avec des précautions infinies. Le grand fleuve est véhément et nous culbuterait bien vite si, arrêtés un instant par un banc de sable, nous lui présentions le travers. Nous sondons à tout moment. Le fond est fait de

sables mouvants que l'élan violent de l'eau déplace, agite, creuse, entasse. Les rives se resserrent et les cultures paraissent : vastes moissons dorées, claires rizières, nobles bouquets de palmes lustrées. Tout au bord, une file blanche d'Indiens circule dans les hautes herbes. Sur le fleuve, de grands bateaux passent lentement, de puissants steamers dont les ports d'attache sont en Angleterre, en Amérique, en Australie. Il y a des bricks à l'ancre par paquets, immobiles, le nez au fil de l'eau, et la lumière est bien belle sur leurs pauvres ventres usés dont la courbe a la sinuosité du flot. Ils ont peiné solitairement, perdus au large dans les océans noirs, secoués dans leurs membrures, dressés sur les lames mauvaises, tombant dans les creux traîtres avec des chutes sourdes, heures patientes de souffrance obscure. Aujourd'hui, que leur sommeil est paisible sur le sein splendide et frémissant du fleuve!

Activité grandissante : on sent l'approche d'une grande ruche humaine. Passent de lourdes gabarres, plaquant leurs larges panses sur la pesante eau brune, penchées sous l'effort de la voile tendue, l'homme de barre, debout à l'arrière, noir sur la pâleur du ciel. Tout alentour l'eau est jaune, sirupeuse, et les vagues, soulevées en sinuosités claires, serpentent sur le fond, plus sombre. Un grand steamer de Liverpool nous croise, haut sur l'eau, long de cent cinquante mètres, tout noir, et sa

grande muraille se dresse comme une forteresse de fer. On entrevoit un peuple anglais, des visages affairés, des hommes en flanelle blanche, des jeunes filles en casquettes de drap, des soldats rouges....

Encore des palmes, des cocotiers qui font un contraste singulier avec les grandes fabriques jaunes, les usines fumantes, toutes pareilles à celles qui noircissent la grisaille de notre ciel du nord. Tout d'un coup le fleuve tourne: une forêt de mâts paraît, puis de hautes maisons. Calcutta toute blanche, tout étincelante de lumière.

III

23 novembre.

Trois jours à Calcutta. Je n'ai rien vu, ahuri par la foule, accablé par la chaleur. Une chose surnage, la sensation du blanc : lumière blanche, maisons blanches, foule vêtue de blanc qui ruisselle à travers les rues. Ceci ressemble à Colombo ou à Pondichéry, comme Londres ressemble à une paisible ville de province. Au nombre des magasins, des bureaux, des banques, des voitures, aux affiches qui couvrent les murs, on se croirait dans Holborn, à Londres, ou à Paris, près de la Bourse. Seulement dans les rues, au lieu d'Européens en redingote noire et en chapeau tube, une multitude bruissante de menus et maigres Bengalais couverts de mousseline blanche, délicats, féminins de traits, non pas indolents, assoupis, comme à Ceylan, mais actifs, nerveux, rapides, frémissants de vie. Ici comme à Londres, depuis les vendeurs de crayons agenouillés en rang sur les trottoirs jusqu'aux gras babous affaissés dans leurs calèches, tout le monde est lancé à la chasse de l'argent; on sent que cette ville est une des places commerciales, un des grands marchés du monde.

Rien de bizarre comme ce mélange d'Asie et de

Londres. Par instant on se croirait dans le West-End, près d'Hyde-Park. Mêmes larges rues droites, mêmes maisons monumentales, mêmes porches à colonnes grecques, même ampleur des trottoirs, mêmes squares ceints de grilles, mêmes statues anglaises à tous les coins de rue. Seulement, à certaines heures, tout cela est désert, la lumière emplit l'espace, vibre d'un éclat blanc dans le silence. Aux heures actives, des hommes nus, la peau noire toute suante, courent, luttent contre la poussière, lancent l'eau d'un sac de cuir qu'ils pressent sous leur aisselle. Dans les bureaux on travaille sous la pankah. Parfois, en été, les magasins se ferment, les tramways s'arrêtent, les rues se vident. Toute vie cesse pendant plusieurs jours, et seul le soleil habite la ville désolée. En somme, ici, l'activité est artificielle. La nature est trop forte pour que l'homme puisse l'oublier, comme il fait en Belgique ou en Angleterre, pour qu'il puisse se donner tout entier à son travail, pour qu'il couvre tout de son œuvre. On peut être heureux ici; mais il faut le calme, le silence, l'ombre verte des plantes, la vie naturelle au pays. Les vastes villes actives sont des morceaux d'Europe transportés ici, en réalité de grands comptoirs.

Quelques courses au hasard. Un matin j'essaie de pénétrer dans les quartiers indigènes. Dans les rues, plus étroites, toujours la même foule bengalaise

précipitée en avant, les mêmes milliers de jupes blanches, les mêmes milliers de figures sombres, maigres, fines. De temps à autre, des faces jaunes de Chinois en pagnes bleus, des têtes étrangères du Népaul, du Dekkan, de l'Afghanistan. Et j'ai beau m'éloigner du centre, les rues continuent, s'entrecroisent, finissent encore dans de nouvelles rues toujours pleines du même papillonnement des jupes blanches et de la même multitude, d'où monte une rumeur confuse, un bourdonnement sourd et continu de ruche. Et l'on revient oppressé par le sentiment de ce flux humain. Nous nous disons bien que notre Europe n'est qu'un petit coin du globe où se poursuit un développement local et particulier de l'humanité, nous savons bien qu'il y en a d'autres, qu'il y en a eu d'autres, comme à côté d'une certaine forêt de chênes végète une certaine forêt de sapins, comme avant une certaine forêt de chênes a vécu une certaine forêt de grandes fougères. Mais ce n'est là qu'une notion abstraite et froide, vide d'images et d'émotions. Ici on aperçoit vraiment le mystère et la diversité de cette humanité qui surgit de sources profondes et noires en milliards de vagues ondoyantes, toutes éphémères, qui ne naissent que pour s'évanouir, toujours chassées de l'être par l'incessant afflux de l'eau nouvelle que soulève vers la lumière on ne sait quel effort impérieux et aveugle. Jeté soudain au cœur d'une four-

milière asiatique, on découvre une de ces sources, distincte de la nôtre, et qui a longtemps coulé sans se mêler à la nôtre, mais aussi profonde, aussi intarissable, aussi violemment ruisselante, manifestant, avec une grandeur égale, l'Être qui ne se lasse point de devenir et de s'éparpiller suivant des types innombrables dans la variété des êtres.

DARJEELING

I

24 novembre.

Vingt-quatre heures de chemin de fer suffisent pour atteindre Darjeeling et la grande chaîne de l'Himalaya. On s'embarque à la gare du Bengale-Nord. Cela est vaste comme King's-Cross ou notre gare d'Orléans. Dans le grand terminus vitré, les trains formés attendent et un peuple indien d'employés de toute espèce, inspecteurs, contrôleurs, gardes, porteurs, allumeurs de gaz, vendeurs de rafraîchissements, vaque sûrement et tranquillement à ses affaires. Des libraires indigènes ont leurs échoppes garnies des derniers romans anglais; des piles de journaux arrivent humides, sentant encore l'encre d'imprimerie, de grands *papers* anglais de huit pages, surchargés d'annonces, raides, satinés et que l'on a du mal à déployer. Cinq ou six babous montent dans mon wagon; leurs boys les installent. Ils ouvrent des journaux, allument des cigarettes. Molles figures douceâtres et lourdes, vestons anglais; mais la nudité brune de leurs cuisses

transparaît sous leurs jupes de mousseline drapée.

Nous sortons : dépôts de charbon, cloches à gaz, usines, le décor accoutumé des banlieues de grande ville. Puis la campagne plate, des rizières, des bouquets de palmes qui luisent dans la plus riche et la plus douce lumière.

Vers l'horizon bleu pâle et sans vapeurs, le soleil descend, mais sans se brouiller, sans se déformer. Il se liquéfie, mais reste intact : un disque pur de feu fluide qui palpite lentement, insensiblement s'abaisse, fond en touchant la plaine, s'évanouit en une clarté rose qui flotte immobile, vaporisée sur la ceinture de l'horizon, et qui meurt dans le bleu des régions supérieures. Là tremble une étoile unique et sans rayons, une grosse goutte d'eau toute blanche. En haut, le ciel noircit, tandis que l'horizon s'empourpre d'une cendre ardente, et nous filons dans la plaine, dans la plaine interminable et vide qui, maintenant, fuit de tous côtés dans la nuit.

Au nord, on distingue de vastes étendues pâles, des clartés indécises, les nappes lointaines d'un grand fleuve débordé.

∴

25 novembre.

Au matin, grand pays plat, blond de blés, puis roux d'herbes sèches. Je ne sais pourquoi cela fait songer à Tourguéniev et aux steppes russes. Tout

s'éveille dans la paix de la première heure : cris frais de grands oiseaux qui passent en triangles; dans les hautes herbes, des files d'hommes vont au labeur quotidien. On retrouve ici le sentiment familier qu'inspirent les plaines de nos pays, on aime cette terre riche et douce, pleine de puissance calme, bonne aux hommes, aux bêtes, aux plantes, à tous les êtres qui poursuivent sans hâte leur vie régulière sur son sein profond.

Vers huit heures, tout droit devant nous, en plein ciel, bien au-dessus de la plaine, quelque chose flottait que je regardais sans y faire attention, une silhouette pâle, dont la pâleur et la précision finissent par inquiéter. Tout d'un coup l'idée vient que ce doit être l'Himalaya, dressé à quarante lieues de distance. Si hautes, si légères, ses neiges, à peine bleuâtres, semblent des régions d'air plus rare au milieu de l'azur épais. Cela ne fait point partie de la terre.... Au-dessous, il n'y a rien; les rochers ne s'aperçoivent point : c'est encore le vide, la profondeur bleue de l'espace, et l'on croit voir s'ouvrir le ciel et, suspendu dans l'éther, paraître un paradis inaccessible, un séjour de devas lumineux et souverains.

A Siliguri, changement de voiture. Les premières pentes ne sont qu'à vingt milles d'ici, et l'approche d'un nouveau monde est déjà très sensible. A côté des Bengalais menus, voici des montagnards mon

gols trapus et courts, la face carrée, le teint jaune, les yeux obliques, bottés de feutre, un poignard à trois lames passé dans la ceinture, et leurs manteaux de laine sombre tranchent sur les robes claires des Hindous féminins. C'est ici la frontière de deux races, la limite de deux continents humains, car les Tatares, qui commencent au pied de l'Himalaya, couvrent l'Asie centrale, la Chine, s'étendent jusqu'aux glaces arctiques. Quelle étonnante variété humaine dans cette station perdue au pied de la montagne! Une douzaine de planteurs et officiers anglais, deux ou trois touristes allemands et suédois, puis une foule d'Hindous, de Lepchas, de Bhoutanais. Les jaquettes européennes, les jupes blanches des Bengalais, les robes rouges des femmes lepchas, qui, par les traits, les bijoux, les costumes, sont presque sibériennes, les houppelandes thibétaines, tout cela s'entasse dans des voitures ouvertes qui ressemblent à des traîneaux. La petite locomotive siffle, et nous courons vers la muraille bleue qui termine la plaine.

*
* *

Lorsque les vapeurs pompées de l'océan par le soleil équatorial sont poussées par la mousson du sud-ouest, elles emplissent le ciel de l'Inde, le traversent en grandes troupes blanches ou fondent

invisibles dans l'air chaud. Au nord, elles se choquent à une barrière glacée haute de sept mille mètres et se précipitent en neiges ou en pluies sur les pentes. Presque rien ne passe au delà. Les plateaux du Thibet sont arides, et le versant méridional reçoit toutes les eaux venues des océans du sud. Rien ne peut donner une idée de ces pluies Tandis qu'à Londres il tombe deux pieds d'eau par an, il en tombe ici trente et un. En 1861, il en est tombé *soixante-sept*. La terre est profonde, le soleil ardent, et l'on conçoit ce que doit être la végétation. Ces montagnes, d'où sortent tous les grands fleuves de la plaine, épanchent la vie par tout l'Hindoustan, et c'est à sa source que la vie a sa violence suprême. — Qu'on imagine donc une levée monstrueuse de la terre, l'échine principale du globe, où les tempêtes venues de la mer viennent se briser dans des orages et des chutes d'eau qui rappellent les premiers cataclysmes du monde; une végétation primitive qui pousse dans le feu, dans l'eau, dans le brouillard, où tous les arbres et toutes les plantes de la terre sont superposés, depuis les jungles de lianes et de bambous jusqu'aux vertes sapinières: là dedans, la rumeur des torrents, le fracas des cascades, le cri impétueux des fleuves naissants; en bas, le miaulement des tigres, et là-haut, au-dessus des roches, le cri des aigles tournoyant dans l'espace glacé; partout, journellement, les éclats

répercutés du tonnerre, une vie dense, violente, bruyante, qui semble ruisseler d'en haut, ou plutôt qui va montant dans l'espace, s'affaiblit comme le bruissement d'une multitude, expire à l'indifférence silencieuse des glaces élancées dans le vide, — et l'on sentira peut-être la grandeur de ce monde.

*
* *

Nous y pénétrons; nous voici dans la jungle, dans l'épaisse fourrure végétale qui s'étend jusqu'aux neiges. Certainement, les forêts cinghalaises m'ont paru moins grandes que celles-ci; les palmiers et les bambous, trop vite poussés, semblaient fragiles, et l'admirable lustre des tiges et des grandes palmes ne durer que par un perpétuel miracle de lumière et de chaleur. — Ici, c'est l'arbre véritable, solide, ligneux, antique, non pas svelte et lisse, mais rugueux, énorme de tronc. Magnolias, acajous sont enfouis sous les lourdes mousses vertes qui, de toutes les branches, pendent comme des chevelures trempées. Des lianes, longues de deux cents pieds, courent des uns aux autres, tendues comme des câbles, comme des serpents raidis dans un effort. Et sous la grande forêt, il y en a une autre, un brouillard léger de fougères, des épaisseurs de hautes herbes, des rhododendrons qui s'étouffent dans l'ombre.

A présent, les premières pentes sont au-dessous de nous et les forêts descendent, se prolongent dans la plaine comme un grand manteau sombre tombé aux pieds de la montagne, étalé tout en bas en vastes plis, en monceaux de verdure luisante, voilé de vapeurs lumineuses, percé de profonds trous d'ombres. Parfois la montagne s'ouvre en un amphithéâtre large de quinze lieues, plein d'air épais, bleuâtre, visible. Là dedans, trois forêts semblent écroulées, entassées et fument vers le soleil, épandent des nappes de chaleur résineuses que l'on voit trembler, exhalent la respiration de leur grande vie végétale.

Au delà, les plaines du Bengale se déroulent, vagues, indistinctes, montent dans le ciel, s'évanouissent, se perdent très haut dans la lumière et dans la brume.

A deux mille mètres, il fait très froid ; c'est déjà le froid de l'Asie centrale. Nous rencontrons le brouillard, qui traîne devant nous comme une marée vague et grisâtre, circule lentement parmi les troncs de la grande forêt, s'y colle, se glisse dans les fourrés, se déchire, ondoie et, se refermant, éteint le soleil, le verdit comme une lune étrange. A droite et à gauche, des fantômes pâles d'arbres géants, des percées vaporeuses sur des lianes et des fougères ruisselantes, une végétation brumeuse et colossale

qui semble avoir poussé loin de la lumière dans quelque monde de rêve. Que nous voilà déjà loin de la plaine lumineuse où l'homme languit dans la mousseline blanche! De temps en temps de pauvres villages lepchas à peine visibles dans l'ombre humide, petites huttes coniques, presque chinoises, où flambe un grand feu clair, des échoppes basses, obscures, chargées de bananes, d'oranges venues de la plaine, de viandes fumées, une population mongole qui patauge dans la boue, des enfants qui semblent des magots de cire jaune, des femmes courtes et carrées, vêtues de lourde laine rouge, des hommes qui s'enveloppent dans leur houppelande en poil de chèvre, chaussés de bottes vertes, petit feutre à trois cornes sur la tête, bien plus différents de nous avec leurs figures massives, leurs pommettes saillantes, leurs yeux obliques, bien plus étranges que l'Hindou ou le Cinghalais et nous parlant vraiment d'une espèce humaine à part. Tout est mongol ici. Les yatagans, les objets de bois laqué, les statuettes trapues que l'on vend dans le plus grand de ces villages, sentent tout à fait la Chine; c'est déjà le même art biscornu, la même étrangeté baroque. Comment expliquer cela, sinon par l'affinité de race plus forte que les barrières et les distances? Car le Thibet ne commence que là-bas, derrière les hautes passes glacées, presque inaccessibles, et l'Inde anglaise est à deux pas.

Tout d'un coup le brouillard fond, fuit au-dessous de nous, fondu, disparu comme un rideau que l'on tire, découvrant en pleine lumière, de la base au sommet, toute la grande chaîne blanche. Nous venons d'atteindre le faîte du seul contrefort qui sépare les hautes cimes des plaines de l'Inde : entre nous et les neiges, il n'y a plus rien qu'un cirque sombre de cent lieues carrées où se mêlent l'ombre des brouillards et la noirceur des forêts primitives. De l'autre côté, déployés sur un arc de cent cinquante degrés, vingt pics s'élancent à sept mille mètres, montent du fond de la vallée comme une vague en mouvement, dressée, figée dans son élan. Au centre, en face de nous, si près qu'il semble que sa chute va nous atteindre, la Kitchijunga déroule les jungles denses de sa vaste base, soulève ses rochers, ses glaciers bleuâtres, profile là-haut, à vingt-six mille pieds, sa crête aiguë sur la pâleur froide du ciel. En un clin d'œil, comme la vallée descend très bas, le regard mesure cette prodigieuse hauteur.

En ce moment, voici ce que j'ai devant moi : au premier plan, sur la ligne de faîte que nous venons d'atteindre, semant de points blancs le fond noir des forêts, les petites villas de Darjeeling, dernière limite du monde civilisé, au bord de l'abîme où commence l'Asie sauvage, le grand pays inconnu que peuplent les hommes jaunes. Puis le vide ténó-

breux, l'immense cirque plein de nuit où roulent des lambeaux informes de nuées. Cinq rayons grêles et brumeux le traversent, dardés d'une masse éblouissante amoncelée derrière nous sur l'épaule noire de la montagne. Ils mesurent le gouffre, fixes au-dessus du chaos sombre des vapeurs mouvantes. Aucune mer, aucun désert ne peut donner la sensation vertigineuse de l'espace comme ces cinq lignes rigides lancées à travers cette vallée, large de quinze lieues, fermée là-bas par un mur de huit mille mètres. Dans cette profondeur, un entremêlement vague de lignes et d'échines, mais au delà, l'élancement calme, la clarté souveraine, la sérénité inviolée de la grande cime où viennent s'achever toutes les chaînes obscures qui, du Népaul, du Thibet, de l'Inde, se soulèvent, font effort dans l'ombre pour se réunir et, d'un commun élan, monter au-dessus de tout dans le silence de l'espace clair, et dominer le monde.

26 novembre.

On arrive, préparé par le voyage pour les grandes émotions, et l'on trouve une ville de plaisance anglaise. Sur la route de la gare, faisant face à l'Himalaya, de grandes affiches : *Colman's Mustard Pear's Soap*, *Beecham's Pills*, des troupes d'enfants à cheval, petits Saxons actifs et joufflus, des jeunes filles droites sur leurs selles, le teint clair, du sang rose aux joues, coiffées du béret de jockey, correctes dans leurs amazones, suivies du domestique hindou, que le respect ploie devant la race forte. On passe devant des cottages dont les fenêtres à baies sont encadrées de clématites et de roses grimpantes. Aux grilles des petits jardins, des noms de villas anglaises : *Birchwood* ou *Woodland House*. Le plus haut sommet de Darjeeling, d'où l'on plonge sur tout le Sikkhim, est tacheté de villas coquettes, couronné par un petit clocher saxon de pierre grise, tout semblable à ceux qui veillent sur la pâle campagne anglaise. A côté, un *tennis-ground* que vont quitter des joueurs en flanelle. — Devant ces images, l'orientation de l'esprit change, de vieux souvenirs émergent de l'ombre où ils sommeillaient, de vieux courants d'idées et d'émotions se reforment

tout seuls. Vous vous croyez en Angleterre à la tombée d'un jour d'été, et lorsque vous relevez la tête, les yeux s'attendent à rencontrer des bandes rouges de couchant au bout d'une prairie terne. Voici les *Assembly Rooms* où l'on danse le soir, où se font les premières flirtations qui conduisent au mariage. Voici la chapelle dissidente que méthodistes, baptistes, wesleyens, possèdent tour à tour. Voici les soldats rouges, athlétiques, pommadés, qui vivent en gentlemen dans leurs barracks et, la badine en main, se prélassent avec des airs d'amateurs et de conquérants. Voici le *Boarding house, genteel and respectable*, où vous avez vécu à Eastbourne ou à Scarborough. On a mis son habit noir pour le dîner : la maîtresse de la maison dit les grâces, et fait passer cérémonieusement de fines tranches d'agneau, de bœuf rôti ou de pesants morceaux de *pudding*. Le mari, personnage effacé, mais correct, ajoute à la respectabilité de la maison. La conversation s'engage, conversation paisible de gens bien élevés, tranquilles, sociables et qui s'abordent sans méfiance. On passe au salon : une jeune femme se met au piano, la soirée s'achève par des morceaux du dernier *burlesque* de Sullivan ou bien par des chansons patriotiques et sentimentales, et l'on se sépare en projetant quelque promenade pour le lendemain. Comparez le colon français en Tunisie ou au Tonkin, généralement célibataire. Comme il

s'ennuie! comme il sent son exil! Ces Anglais sont en Angleterre, ici. Ils ont transporté non seulement leurs institutions, leurs coutumes, leurs préjugés, mais tout leur milieu natal, mais tout le décor de leur pays. Le contact d'un monde différent n'a pas de prise sur eux. Au fond, nulle race n'est moins capable d'adaptation, moins flexible, nulle ne persiste aussi continûment dans son type et sa personnalité. De là leur énergie morale, la force de leur volonté tendue par quelques idées immuables, mais de là les limites de leur sympathie et de leur intelligence. Ceux-ci ignorent tout à fait l'indigène et ne font pas d'effort pour le comprendre. Du haut de leur civilisation, ils le regardent comme un demi-sauvage *idolâtre*. « Idolâtre », c'est le terme par lequel on désigne indistinctement les Hindous, les Bouddhistes, les Parsis[1]. Voilà bien le point de vue biblique; c'est ainsi que les Juifs parlaient des peuples étrangers. A Ceylan, un planteur, installé dans l'île depuis quinze ans, m'a posé la question suivante : « Et comment s'appellent leurs idoles, qu'est-ce qu'ils adorent? » J'admirais tout à l'heure la hauteur, le flegme, le silence dédaigneux de deux soldats installés chez un marchand de chinoiseries : ils manaient ses bibelots sans le regarder. Ce soir,

1. En Allemagne, en Italie, en France, ils appellent les habitants *the natives*. En anglais, le mot *foreigner* a certainement un sens analogue à celui du mot « barbare » chez les Grecs.

à table d'hôte, un jeune officier qui vient passer ici quelques jours, ayant visité dans la journée un temple de lamas, résume ainsi ses impressions : « Un misérable trou puant et dont je me suis sauvé le plus vite possible » (*A dirty stinking hole which I was only too glad to get out of*). Ils ne voient dans l'indigène qu'un coolie ou qu'un boy bon pour porter les bagages ou cirer les souliers, comme ils ne voient dans le pays qu'une exploitation agricole ou industrielle. Infatigablement, ils ont défriché les plus belles forêts de Darjeeling ou de Ceylan pour couvrir le terrain dénudé de leurs tristes plantations de thé. Montez au Sinchul, le sommet qui, à deux pas d'ici, domine Darjeeling, vous verrez le plus grand panorama du monde; au sud, les plaines de l'Inde; au nord, les crêtes himalayennes, mais les premiers plans sont anglais, couverts de jardins, de cultures, de villas, d'églises, de casernes. Ils *civilisent* et non pas seulement pour eux-mêmes, mais encore par esprit de devoir envers l'indigène. Couvrir l'Inde de chemins de fer, agrandir et multiplier ses ports, décupler son commerce, la convertir au christianisme protestant, supprimer ses castes, affranchir ses femmes, ouvrir ses zenanas, lui donner, avec le goût des pantalons, des jaquettes noires, du cricket, du *foot-ball*, de la musique et de la poésie anglaise, une éducation « pratique et rationnelle », en cela, disent-ils, consiste leur

mission, persuadés comme Addison, comme Sydney Smith et Macaulay, que l'augmentation du bien-être humain, la civilisation décente, raisonnable, confortable, en un mot la civilisation anglaise, voilà les fins suprêmes de l'humanité. « Quand nous aurons achevé notre œuvre dans l'Inde, me disait un Anglais à Ceylan, probablement les Hindous pourront se passer de nous et nous mettront à la porte. Mais nous aurons accompli notre mission. » Là-dessus, il me vantait « le chemin de fer qui perce les forêts, amène à l'intérieur la vie et la lumière, fait la guerre aux vieilles superstitions, à toutes les *momeries bouddhistes* ». Ils sont si entreprenants que l'Inde, munie de manufactures, de voies ferrées, d'universités, de banques, a aujourd'hui le budget et le commerce de l'Italie ou de l'Autriche. Ils sont si raides et si forts que, perdus au milieu de deux cents millions d'Hindous, ils ne se transforment pas, tandis que l'Hindou semble se faire Anglais au contact de leurs cent mille colons. A Calcutta j'ai pu voir des livres et des journaux écrits par des indigènes : non seulement l'anglais en est excellent, mais on y rencontre le tour, le style, les préjugés, toutes les façons anglaises de sentir et de penser. Quelques articles semblaient sortis de la plume d'un révérend, rédacteur d'une bonne revue de Londres. De même certains individus artistes, d'âme plastique, après avoir causé quelques heures

avec un homme de personnalité originale et puissante, copient sans s'en douter ses attitudes, ses gestes, ses inflexions de voix. « Race de silex », disait Carlyle des Anglo-Saxons : oui, race de silex qui, s'implantant sans se déformer dans la molle argile hindoue, lui imprime ses angles et ses saillies. Conquérants hautains, organisateurs infatigables, ils sont ici la race noble, une nouvelle race de brahmanes, des devas supérieurs. Et je le sentais ce matin en regardant, par-dessus la cohue grotesque des Mongols misérables, le port droit, les mouvements calmes, le geste tranquille et fort, la figure claire, le regard résolu et serein de trois de leurs jeunes gens.

III

27 novembre.

Il faut se lever avant quatre heures pour voir les premiers feux du soleil sur la Kitchijunga. Il gèle, il fait très noir : rien de visible que des silhouettes d'arbres voisins, et là-haut, parmi les froides constellations, le croissant très clair, mais trop mince pour répandre de la lumière. On ne voit rien, mais on sait que partout devant soi la terre se dérobe, descend, et l'on sent tout en bas la présence des grandes forêts obscures, du pays de Sikkhim, étendu dans la nuit. La grande chaîne a disparu tout entière.

Vers quatre heures et demie, très haut dans le ciel paraît un astre, un astre étrange, car voici qu'il s'emble s'élargir. Une tache rose se fait, demeure, grandit.... Puis des lignes aiguës s'éclairent. Au-dessous, la noirceur de la nuit, aucun signe d'aube, la terre dort dans les ténèbres, et l'on a peur de ces choses lumineuses apparues là-haut dans l'espace, de ces clartés qui ne sont pas de notre monde, qui semblent un prélude à quelque vaste changement de l'ordre accoutumé.

Ensuite, toutes les crêtes de neige sortant de la nuit se sont éclairées comme le bord mystérieux

d'une mer rose et puis, longtemps après, les vieilles forêts ont reparu dans la lumière....

Vers sept heures, j'ai pris un guide pour pénétrer un peu dans la jungle. Nous suivons la route qui longe et domine le grand cirque. Au-dessous de nous, de l'épaisseur des fourrés surgissent comme des palmes les fougères arborescentes qui sortent d'une gaine de mousse fauve, trempée de rosée fraîche. Plus bas, la jungle descend avec ses dômes d'arbres luisants, vus d'en haut, voilés par l'air dense, descend jusqu'au fond de la grande vallée du Sikkhim, qui, à quatre mille pieds au-dessous de la route, déploie l'étendue sombre de ses forêts vierges. Au delà, par-dessus la végétation bleuâtre, commencent les coulées de glacier, et les hautes lignes blanches découpent avec précision le ciel pâle.

Mon guide marche d'un puissant pas lourd, le pas des montagnards thibétains, vrai type de Chinois, non le Chinois délicat et fin, mais celui du nord, grand, anguleux. Figure fouillée de traits profonds, ridée, plissée, figure curieuse, gercée, tannée par le soleil. Petit tricorne vert, d'où sort une queue noire de cheveux tressés, vaste manteau de poil, bottes de feutre vert, recourbées en très longues pointes. Des ornements sauvages, une bague verte, un gros anneau d'ivoire au pouce, l'oreille distendue, allongée par un disque d'argent. Il

avance silencieusement, de son pas régulier, appuyé sur une grande pique en bois de tek, couverte de caractères pointus qui ne ressemblent pas aux lettres hindoustanies, compliquée d'un cadran solaire où les Thibétains lisent l'heure quand ils parcourent là-bas leurs grands plateaux déserts. Parfois, avec un geste du bras, un sourire lent et des gutturales qui ne sont pas humaines, il désigne des sommets lointains. Nous communiquons par signes, lui, l'étrange homme mongol, dont la race erre depuis les premiers temps de l'humanité par les steppes de l'Asie centrale, et moi, touriste parisien débarqué sur cette terre après la longue traversée des eaux monotones. Que abîme entre sa race et la mienne! Impossible de nous retrouver une origine commune dans la nuit du passé. Impossible de comprendre ce visage immobile qui m'est fermé, ce visage qui n'est pas fait comme les nôtres, impossible d'y déchiffrer son âme.

Au bord de la route, comme j'examinais avec surprise une roche curieusement sculptée, il a levé deux fois le bras vers le ciel, et, je crois, vers le soleil. Cette fois, il me semble l'avoir compris. Même geste devant une rangée de longues perches où pendent des loques blanches chargées de caractères sacrés. Ces pauvres drapeaux sont des emblèmes religieux et portent des prières innombrables. Vient le vent qui les soulève vers le ciel, et

toutes les prières silencieuses sont entendues. En ce moment, ils pendent, inertes, le long d'une petite allée qui dévale jusqu'aux cases misérables d'une lamasserie accrochée aux flancs du grand cirque. A l'entrée, un enfant, un novice accroupi, déroule avec une mélopée nasillarde des prières écrites en lettres chinoises sur de vieilles bandes d'étoffe. Sort d'un coin sombre où je ne l'avais pas vu tapi, un être jaunâtre, un bonze qui vient tourner autour de nous, qui nous fait de profonds saluts en portant les mains à son front. Il est horrible et lamentable, ce bonze, un vrai monstre, tous les traits tatares exagérés, les yeux saignants et pas de menton, la bouche se perdant dans les plis flasques du cou jaune, la figure abrutie et rigide.

A la porte, une rangée de cylindres à prières que le Thibétain guette depuis quelques instants. Furtivement, il s'est avancé, et avec un sourire énigmatique, un à un, sans se presser, voici qu'il fait tourner tous les cylindres. A quoi songe-t-il, tandis qu'à voix basse il marmotte ses gutturales? Quel est donc le sentiment obscur qui a dicté son geste?

A l'intérieur, dans l'ombre, derrière une vitrine, la vague ébauche d'un Bouddah assis, non pas souriant et calme, mais grimaçant d'une grimace mongole. Devant lui, sur un autel, des offrandes, pauvres offrandes, non des fleurs somptueuses

comme à Ceylan, mais des grains de riz, de l'eau, et, dans de vieilles bouteilles anglaises qui ont contenu du gin et du wiskey, de maigres plantes séchées. Tout cela sent une misère primitive et sauvage. Sur les murs, de très vieilles fresques s'écaillent, de très anciennes peintures bleuâtres où se pressent les monstres de l'imagination mongole, ventres énormes, têtes bouffies, yeux saillants, bouches tordues.... *Darjeeling*, prononce le bonze, en me montrant l'un d'eux; un autre est la Kitchijunga. Par quelle mystérieuse association d'idées la grande forme simple et noble a-t-elle pour symbole ce dragon difforme et compliqué? Quel genre d'émotion vague, de terreur ou de tristesse sa vue a-t-elle donc soulevé chez les ancêtres?

Dans la patte jaune que tend sournoisement le pauvre lama, je glisse quelques annas, et nous laissons le petit temple de boue à l'ombre de ses drapeaux sacrés, sous la protection des mille prières qui flottent au vent, suspendu tout seul au bord du grand cirque brumeux.

IV

Ce soir, les nuages emplissent tout, et les vapeurs grises noient les vallées qui vont vers l'Inde ou vers la Chine. Très loin, dans l'ouest, des lueurs roses traînent, venues on ne sait d'où.... Aux flancs noirs des montagnes, sur le peuple des crêtes, c'est une procession monotone et lente de choses grises qui rampent sans se lasser. Dans cette vapeur pâle, les contreforts inférieurs entre-croisent leurs lignes noires, et l'on ne distingue rien que des pans superposés de nuit. Et cela fait un infini vague, non de surface comme la mer, mais profond, où s'ébauche un monde obscur, où s'assemblent lentement des formes inachevées, espaces d'ombres, taches indécises de lumière brouillée, forêts devinées, arêtes entremêlées, rayons bleus dardés à travers le vide, tout un pêle-mêle gris qui ondoie.

Sur la ligne de faîte, un grand arbre tordu semble marquer la fin du monde au bord de l'abîme. Au-dessous, rien, un néant vaporeux où flottent des formes vagues. Littéralement, on se croit arrivé devant l'espace vide, à la rive brumeuse de la terre au-dessus du chaos.

Chose étrange, on entend des chants, des voix

claires d'enfants qui viennent d'une école de petites filles anglaises cachée sur la hauteur, et cela saisit comme un souvenir des premières années quand on arrive au bout de la vie, devant la noirceur de l'au delà. Pourquoi donc ces minutes sont-elles pleines de ce frisson subtil et douloureux, pourquoi donc ces tombées de nuit sont-elles si mystérieusement tristes, plus inoubliables que tous les grands spectacles qu'on vient chercher si loin?

L'arbre froisse ses branches, et la vapeur grise rampe toujours sur le fond terne du ciel. A présent, tout le Sikkhim est enseveli dans le brouillard humide. Mais au-dessus de cette tristesse et de cette confusion, on songe que les grandes cimes surgissent, empourprées, dorment, posées sur un lit de calmes nuages, seules en face du soleil mourant.

BÉNARÈS

I

29 novembre.

Changement très soudain de décor. Arrivé ici hier soir, après vingt-quatre heures de trajet sur le Bengale-Nord et vingt et une heures sur le Grand-Péninsulaire. Rien à voir sur la route : des froides régions mongoles nous passons tout de suite dans les plaines sacrées de l'Inde, aux bords du vieux Gange divin.

Car c'est ici l'Inde classique, l'Inde indienne. L'Européen n'y habite pas, il ne fait que passer. Il n'a rien transformé, il ne s'est pas établi en marchand ou en manufacturier. Cette ville, ces Hindous, ces temples sont les mêmes aujourd'hui qu'il y a dix siècles. C'est le cœur du monde hindou, le foyer toujours brûlant du brahmanisme. Ces vieux brahmes qui, lorsqu'ils avaient vu le fils de leur fils, s'enfonçaient dans une forêt pour y méditer solitairement sur le fond de toute chose, sortaient de Bénarès ou des parties voisines de la vallée du Gange. Sur cette terre furent élaborées les six

grands systèmes de philosophie de la pensée hindoue. Il y a vingt-cinq siècles, cette ville était déjà fameuse. Oui, lorsque Babylone luttait contre Ninive; quand Tyr jetait ses colonies sur les plages méditerranéennes, avant que l'agora d'Athènes retentît de l'éloquence de ses orateurs et que ses temples se peuplassent de statues de marbre; quand Rome n'était qu'une petite cité de paysans, quand florissaient les vieux cultes égytiens, cette ville, grande et fameuse, était remplie, comme aujourd'hui, de brahmes à peau blanche, semblables par les traits à ceux que je vois ici, déjà courbés par la tyrannie des rites, ployés sur eux-mêmes, absorbés dans le rêve métaphysique, dévidant indéfiniment le fil subtil de leur spéculation, arrivant au vertige et, dans leur hallucination, voyant le monde solide chanceler et s'effondrer dans le néant calme d'où montent éternellement les apparences. Çakya-Mouni fut l'un d'eux : il naquit à trente lieues d'ici, et, après sa méditation de cinq années, vint prêcher à Bénarès.

Aujourd'hui, rien n'est resté de notre Occident d'alors. C'est un monde absolument mort, fini, abîmé dans les ténèbres du temps. Mais cette ville est toujours la Kasi, la « resplendissante » de l'Inde.

Le matin, lorsque le disque palpitant du soleil monte derrière le Gange, vingt-cinq mille brahmes, accroupis au bord de l'eau devant un peuple hin-

dou, disent encore les vieux hymnes védiques à l'astre, à la rivière divine, aux puissances primitives, aux sources visibles de la vie. Rome est moins sacrée pour le catholique que Bénarès pour l'hindou : chaque pierre en est sainte. Aucune souillure, aucun péché ne peut perdre l'homme qui meurt dans ses murs. Fût-il chrétien, fût-il musulman, eût-il même tué une vache ou mangé de la chair, il est certainement transporté dans le Kailas, dans le paradis himalayen de Siva. Heureux donc qui peut y terminer ses jours! Plus de deux cent mille pèlerins y accourent tous les ans de tous les coins de l'Inde : parmi eux, beaucoup de vieillards et de mourants. Quand un homme ne peut s'éteindre ici, souvent on y apporte ses cendres, afin que les « fils du Gange », les brahmes de Bénarès, puissent prononcer les prières des morts et que le fleuve sacré les reçoive. « Kasi, la sainte Kasi, disent les Hindous, on meurt tranquille quand on l'a contemplée! »

Cette cité est véritablement extraordinaire. Ailleurs la religion n'est qu'une portion de la vie publique. A Bénarès, on ne voit qu'elle; elle emplit tout, prenant à l'homme toutes les minutes de son existence, couvrant la ville de ses temples : il y en a plus de dix-neuf cents, et la multitude des chapelles est incalculable. Quant au peuple des idoles, il est à peu près deux fois plus nombreux que celui des habitants. On en compte environ cinq cent mille.

Hier soir, en arrivant, comme il faisait encore jour, je suis allé jusqu'au fleuve. Les ruelles tortueuses grouillent d'humanité demi-nue. Aux portes des lieux sacrés la cohue est plus épaisse; des brahmes à figure blanche se pressent et vous coudoient, des fakirs, assis sur leurs talons, nus, couverts de cendres, le crâne brillant, le regard fixe, immobiles dans le fourmillement universel, semblent de pierre. Les échoppes regorgent d'objets religieux, colliers de fleurs jaunes, chapelets, pierres sacrées, étranges emblèmes phalliques, lingams et yonis. Dans les murs, au-dessus des portes, des niches abritent des dieux difformes, des dieux monstres aux têtes d'éléphant, et dont les corps d'androgynes sont enlacés par des serpents. Çà et là, des puits, d'où monte une odeur fétide de fleurs pourries, sont habités par des dieux, et autour d'eux la foule se serre plus dense. Sur les murailles, des peintures bleues racontent la mythologie hindoue; les temples sont ceints d'une guirlande de dieux obscènes, et au milieu des rues, comme si les idoles, trop nombreuses, débordaient des temples trop rares, de petits autels soutiennent le gras Ganesh ou la monstrueuse Kali. On glisse dans un fumier de fleurs, on avance dans une boue étrange faite d'ordures, de jasmins sacrés qui pourrissent dans cette eau du Gange dont on asperge tous les autels, et du sol gluant monte une extraordinaire

et fade senteur. Au milieu de la multitude humaine des singes gambadent ou jacassent, accrochés à des toits, et les vaches vont, libres, mangeant des fleurs. Et c'est la même sensation d'ahurissement et de vertige que lorsqu'on lit les vieux poèmes hindous qui font défaillir l'esprit par l'accumulation des myriades de millions de siècles, par l'énumération infinie des dieux, des éléments, des plantes, des animaux qui tourbillonnent et s'enlacent. Toutes nos habitudes d'esprit sont renversées. Imaginez que vous débarquez dans un pays où les hommes marcheraient sur la tête. Cette race pense, sent, vit d'une façon contraire à la nôtre, et la première idée, quand on arrive à Bénarès, c'est que le délire y est normal.

II

30 novembre

Levé à cinq heures. — A six heures et demie, je suis sur la rivière. Fraîche lumière matinale, blanche à l'horizon comme de l'argent fluide. Le large Gange étale sa poitrine brune, roule son onde bourbeuse et clapotante entre des étendues désertes de sables et une lieue de temples, de palais, de mosquées, de murs de marbre dont la file se fond au loin dans une brume rose. — Les vastes degrés descendent noblement jusqu'au fleuve, et leurs lignes parallèles font une large surface oblique, tout éblouissante de lumière. Dans cette clarté grouille le peuple hindou, pèlerins, fidèles, prêtres, qui viennent accomplir leurs dévotions matinales, adorer le Gange et le Soleil levant. Ils sont là par milliers, vieux brahmes à peau blanche, au triple ventre bouffi, au crâne luisant, assis sur des tables de pierre, sous de vastes ombrelles de paille, récitant les textes sacrés devant le peuple qui barbote : çoudras bruns, la tête rasée, sauf une petite touffe qui retombe sur la nuque, souples dans leur nudité sombre, femmes de la tête aux pieds drapées de couleurs éclatantes et qui prient debout, les bras levés, les mains jointes vers le soleil. A mesure que la barque avance sur

l'eau splendide, les temples, la foule, se multiplient. Des escaliers larges de quatre cents pieds montent en pyramides immenses, régulièrement rayés par leurs mille degrés. De pesants piliers octogonaux plongent dans le fleuve; les façades carrées, les grands cônes feuillus de pierre rouge, les cubes de marbre creusés de niches et de chapelles se succèdent, se recouvrent : c'est l'accumulation colossale de la pierre prodiguée, superposée en constructions géométriques comme dans la vieille Égypte, comme dans les villes légendaires de l'Assyrie. Et sous ces architectures, au bord du fleuve antique, cent mille Hindous s'agitent, accomplissant les rites.

Pendant quatre heures je monte et je redescends la rivière. Comment décrire cette inépuisable variété, cet ondoiement des formes et des attitudes? — Sur les larges degrés, blancs de soleil, entre les pilotis, plus haut, sur les terrasses, sur les blocs entassés des temples ruinés, plus haut encore sur les balcons, sur les toits de pierre massive, sous la forêt des parasols de paille, c'est un pullulement de corps bruns, un bouillonnement de couleurs simples. Cinq corps nus, accroupis sur un pilier, se débandent brusquement, lancés dans l'eau qui rejaillit en étincelles. Derrière eux, les lèvres agitées par une prière, des brahmes brandissent des branches, dont ils frappent monotonement le fleuve. Plus bas, des femmes sortent de l'eau, moulées dans

leurs voiles bleus qui ruissellent, graves et droites. Accroupi sur un haut bloc de marbre, isolé de la foule, enveloppé de soie rouge, un homme immobile, dans une posture hiératique, regarde monter le soleil. Puis des attitudes étranges, des gestes qui semblent de maniaques; deux femmes se tiennent le nez d'une main et frappent leur poitrine de l'autre; une vieille, courbée, toute tremblante, le pauvre corps dessiné dans sa maigreur par le voile trempé, joint ses mains ridées et six fois tourne sur elle-même. D'autres, avec une vibration rapide des lèvres, éclaboussent le fleuve méthodiquement, font jaillir l'eau devant elles; des vieillards, dans des attitudes de fleuves, inclinent des urnes de cuivre. Et comme fond à tout cela, derrière les innombrables chapelles coniques dressées au milieu même des degrés, une file de quatre-vingts temples et palais. Au hasard j'en note un plus grand que les autres, un vaste carré rose, vivement découpé sur le ciel, fleuri de balcons, couvert d'arabesques, dentelé de colonnettes, troué par ses fenêtres d'ombres ogivales. Il jette jusqu'au fleuve son grand escalier, qui tombe déployant son ample nappe oblique; et tout en haut, sur les dernières marches, des hommes nus tendent leurs muscles luisants, brandissent des massues, dessinent sur le marbre des silhouettes héroïques.

A présent nous avons parcouru deux milles, et le

spectacle est le même. Cette foule, ces architectures, cette lumière, semblent vues dans un de ces rêves d'opium où le temps, l'espace et toutes les choses qu'ils contiennent sont monstrueusement grandis et multipliés. Ici comme là-bas, au pied des édifices, les plates-formes de pierre ou de bois s'avancent dans l'eau lumineuse, et c'est un fourmillement distinct autour de chacune, — cent femmes voilées de blanc, qui se courbent sur l'eau, — des torses d'éphèbes dressés dans la lumière, — des brahmes immobiles, maigres, aux vertèbres saillantes, pliés en deux, courbés, comme absorbés dans quelque rêverie morne, — des groupes d'enfants qui gambadent autour des bûchers où l'on brûle les morts, — des vaches sacrées, silhouettes paisibles profilées sur la blancheur des escaliers de marbre; et de toute cette multitude mouvante, priante, chantante, monte une rumeur immense, un bruissement confus d'humanité. Partout, au bord de la grande eau indifférente, c'est la même vie qui pullule, le même flot de foule qui coule et qui s'amasse. Des milliers de colombes volent et s'abattent sur les cônes des temples, des corbeaux gris, de grands vautours à la gorge pendante sont posés sur des fûts de colonnes. Le ciel est bruyant du piaillement des perroquets splendides; la fumée monte des cadavres que l'on brûle, et par endroits le fleuve est noir des cendres

humaines que l'on y jette. L'eau charrie des fleurs; des prières innombrables s'élèvent vers Siva, vers Durga, vers Ganesh, vers Surya, le soleil qui maintenant brûle. Devant le vaste Gange, entre les pyramides, sous les colonnades des chapelles, au pied des architectures démesurées, étranges comme les végétations de l'Inde, comme les religions de l'Inde, fourmille la vie innombrable de l'Inde. Pendant un instant on croit retrouver la sensation accablante qui, répétée sur des générations, modifiant la structure des cerveaux aryens, se traduit dans leurs poèmes et dans leurs philosophies. Derrière les êtres particuliers et périssables, on aperçoit une force qui se déploie pour produire toutes les choses et toutes les vies, impérissable, éternellement présente, la même à travers les millions de morts et de naissances qui la manifestent sans la diminuer. C'est cette force qu'ils adorent, c'est le culte de cette force qui fait le fond de leur religion. Une fois cela senti, on s'explique les contradictions, les incohérences de cet hindouisme si complexe où le fétichisme sauvage s'allie aux spéculations pénétrantes, qui adore trois cent trente millions de dieux en même temps que les bêtes, les arbres, les éléments, les astres, les pierres, à la fois panthéiste, monothéiste, polythéiste, selon qu'il considère l'Être universel, son incarnation principale, quelques-unes ou la totalité de ses manifestations par la

Matière ou par l'Esprit. Une fois cela compris, on s'explique les folies de leur imagination, l'étrangeté de leurs rêves exprimés dans ces poèmes interminables et touffus où l'homme noyé au sein de la nature a pour égaux et compagnons les singes, les ours, les éléphants, les plantes, les insectes. Avant tout, ils ont senti la vie, la vie ondoyante, fluide, qui meurt et qui devient, multiple, indéfiniment changeante et diverse. Et le contraste me le disait quand par-dessus la multitude confuse, par-dessus la floraison des temples, je suivais la montée blanche dans le bleu du ciel des deux minarets d'une mosquée musulmane. Ils s'élançaient d'un jet rigide avec l'ardeur d'une prière et l'impétuosité d'un cri, et l'on sentait l'œuvre fervente d'une race simple, volontaire, monothéiste et passionnée.

III

Midi. Je quitte le Gange et au trot nous traversons la ville. Très vite, les ruelles, les échoppes, les cuivres ciselés étalés sur les trottoirs, les temples, les idoles des rues, la foule multicolore, défilent. Puis la campagne poudreuse. A l'hôtel, c'est une étrange sensation que de retrouver la tranquillité et la raison européennes, le bel ordre tranquille, les costumes corrects, la conversation banale et courtoise. Tout d'un coup on retombe dans son assiette ordinaire, et l'impression enfoncée par ce qu'on vient de voir disparaît comme un rêve qui fond au réveil. Pourtant une certaine inquiétude reste. Quand on voit un homme faire des gestes désordonnés, tenir des discours incohérents, vivre à rebours des autres, on dit qu'il extravague. Quand on s'est promené seul au milieu d'un peuple qui se conduit ainsi, il faut être bien fort et bien sûr de soi pour porter un tel jugement. Si quelqu'un vit en dehors des règles, c'est moi, c'est mon compagnon de table d'hôte. A tout le moins, on sent qu'il n'y a pas de règle, on reste déconcerté, on a perdu l'instrument de mesure avec lequel on évaluait et on avait vu évaluer toute chose. On éprouve

très violemment que nos idées et nos coutumes européennes ne sont que des coutumes et des idées locales, que notre point de vue n'est que différent du point de vue hindou, qu'au fond l'un et l'autre se valent, et que toutes les façons d'être sont légitimes par cela même qu'elles sont. De quel droit disais-je tout à l'heure que l'état normal chez ce peuple est la folie?

Après le *tiffin* on ne sait que faire : dehors le soleil flamboie dans la campagne solitaire à cette heure. J'ouvre quelques ouvrages spéciaux pour y chercher le sens de ce que je viens de voir. Que signifiaient ces rites, que voulaient dire ces gestes de maniaques? Quelles prières récitaient-ils devant le peuple, les brahmes, nus sous leurs grandes ombrelles d'osier? Au bout d'une heure de lecture on retrouve la sensation primitive : ils sont bien fous.

Voici la vie quotidienne de l'un des vingt-cinq mille brahmes de Bénarès[1]. Il se lève avant l'aurore, et son premier soin est de porter les yeux sur un objet de bon augure. S'il aperçoit une corneille à sa gauche, un milan à sa droite, un serpent, un chat, un lièvre, un chacal, un vase vide,

1 Pour le détail du culte voir surtout Monier Williams : *Brahmanism and Hinduism.*

un feu qui fume, un tas de bois, une veuve, un borgne, toute la journée de grands malheurs le menaceront : s'il allait entreprendre un voyage, il le remet. Mais si son premier regard tombe sur une vache, sur un cheval, un éléphant, un perroquet, un lézard, un feu bien clair, une vierge, tout ira bien. S'il éternue une fois, il peut compter sur une grande joie. S'il éternue deux fois, il doit s'attendre à quelque catastrophe. S'il bâille, un démon peut entrer dans son corps. Ayant évité tous les objets de mauvais augure, le brahme est pris dans l'engrenage sans fin des rites religieux. Sous peine de rendre inutiles tous les actes de la journée, il doit se laver les dents au bord d'un fleuve ou d'un étang sacré en récitant un mantra spécial qu'il termine par l'hymne suivant :

« O Gange, fille de Vichnou, tu jaillis du pied de Vichnou, tu es aimée de lui; — Écarte de nous la souillure du péché et de la naissance, et, jusqu'à la mort, protège-nous, tes serviteurs. »

Ensuite il se frotte le corps avec des cendres, disant : « Hommage à Siva, hommage à la source de toute naissance! Qu'il me protège pendant toutes les naissances! » Puis il trace les signes sacrés sur son front : les trois raies verticales qui représentent le pied de Vichnou, ou les trois raies horizontales qui rappellent le trident de Siva, et fait un nœud des cheveux que le rasoir a laissés sur le

sommet de son crâne, afin qu'aucune impureté n'en tombe qui puisse souiller la sainte rivière.

A présent, les cérémonies du matin (*sandhya*) peuvent commencer, celles que célébraient tout à l'heure les brahmes de Bénarès au pied des grands escaliers de pierre. Minutieusement, mécaniquement, chacun accomplit de son côté la série des actes et des gestes prescrits.

D'abord l'ablution interne : le fidèle prend de l'eau dans le creux de sa main, et, la versant de haut dans sa bouche, nettoie son corps et son âme. Cependant il invoque mentalement les vingt-quatre grands noms du dieu Vichnou, disant : « Gloire à Kesava, à Narayana, à Madhava, à Godinva, etc. »

Le second acte est l'exercice ou discipline de la respiration (*Prajayama*). On y distingue trois opérations : 1° le fidèle comprime sa narine droite et chasse son haleine à travers l'autre ; 2° il aspire à travers la narine gauche, puis, comprimant celle-ci, respire à travers la narine droite ; 3° il se bouche complètement le nez avec l'index et le pouce et aussi longtemps qu'il le peut retient sa respiration.

Tous ces actes doivent précéder le lever du soleil et préparent le fidèle à ce qui va suivre. Debout, au bord de l'eau, immobile, solennellement il la prononce, la fameuse syllabe AUM, dont la longueur doit égaler celle de trois voyelles. Elle lui

rappelle les trois personnes de la trinité hindoue, Brahma qui crée, Vichnou qui conserve, Siva qui détruit. Plus noble que toute parole, impérissable, dit Manou, elle est éternelle comme Brahma lui-même. Elle n'est pas un signe, mais un *être*, une force, une force qui contraint les dieux, supérieure à eux, l'essence même de toutes choses. Mystérieuses opérations de l'esprit, étranges associations d'idées d'où peuvent sortir de semblables conceptions.

Ayant prononcé l'antique et redoutable syllabe, l'homme appelle par leurs noms les trois mondes : la terre, l'air, le ciel et les quatre cieux supérieurs. Il se tourne vers l'orient et répète les vers du *Rig-Véda* : « Méditons sur la gloire splendide du Vivificateur divin, qu'il éclaire nos intelligences. » En prononçant ces derniers mots, il prend de l'eau dans la paume de sa main et la verse sur le sommet de son crâne. « Eaux, dit-il, donnez-moi la vigueur et la force, afin que je me réjouisse. — Comme des mères aimantes, bénissez-nous, pénétrez-nous de votre essence sacrée. — Nous venons nous laver de la souillure du péché : faites-nous féconds et prospères. » Suivent d'autres ablutions, d'autres mantras, des vers du *Rig-Véda*, et cet hymne qui chante l'origine des choses : « De la chaleur brûlante sortirent tous les êtres, oui, l'ordre entier de cet univers : la Nuit, l'Océan qui palpite, et, après l'Océan

qui palpite, le Temps, qui sépare la Lumière de la Nuit. Tous les mortels sont ses sujets. C'est lui qui ordonne tout et qui a fait l'un après l'autre le soleil, la lune, le ciel, la terre, et l'air moyen. » Cet hymne, dit Manou, répété trois fois, efface les péchés les plus graves.

Vers ce moment, derrière les sables jaunes qui bordent l'autre rive du Gange, le soleil surgit. Aussitôt qu'émerge le disque éblouissant, toute la foule l'acclame et le salue par « l'offrande de l'eau ». On la lance en l'air, soit d'un vase, soit de la main. Trois fois le fidèle, plongé jusqu'à la ceinture, la fait jaillir vers le soleil. Plus elle s'éparpille au loin, et plus grandes sont les grâces attribuées à cet acte.

Cependant le brahme, assis sur ses talons, accomplit le plus sacré des exercices religieux : il médite sur ses doigts. Car les doigts sont saints, habités par diverses manifestations de Vichnou : le pouce par Govinda, l'index par Mahidhara, le troisième doigt par Hrikesa, le quatrième par Trivikama, le cinquième par Vichnou lui-même, tandis que la paume est le séjour de Madhava. « Hommage aux deux pouces, dit le brahme, aux deux index, aux deux doigts du milieu, aux deux doigts sans nom (les annulaires), aux deux petits doigts, aux deux paumes, aux deux dos de la main. » En même temps il touche sa poitrine, ses yeux, son nombril, sa gorge, sa tête, et finalement la partie sacrée entre

toutes, l'oreille droite, où résident à la fois le feu, l'eau, le soleil et la lune. Il prend alors un sac rouge (*go-mikhi*), y enfonce sa main, et, par des contorsions de ses doigts qu'il entre-croise, figure rapidement les principales incarnations de Vichnou : un poisson, une tortue, un sanglier, un lion, une charrette, un nœud coulant, une guirlande. Il y a cent huit de ces figures, dont pas une ne doit être omise, et les mérites attribués à ces gestes sont infinis.

La seconde partie du service est aussi riche que la première en ablutions et en mantras. Le brahme invoque le soleil, « Mitra, qui regarde les créatures d'un œil immuable », et les Aurores « brillantes, filles du ciel », premières divinités de nos races aryennes; il glorifie le monde de Brahma, celui de Siva, celui de Vichnou, récite des morceaux du *Mahabharata*, des *Puranas*, tout le premier hymne du *Rig-Véda*, les premiers vers du second, les premiers mots des principaux Védas, du *Yajur*, du *Sama*, de l'*Atharva*, puis des morceaux de grammaire, des prosodies inspirées, enfin les premiers mots du livre des lois de Yajna Valkya, des sutras philosophiques, et termine enfin la cérémonie par trois espèces d'ablutions qu'on appelle rafraîchissement des dieux, des sages et des ancêtres. Plaçant d'abord son fil sacré sur l'épaule gauche, le brahme puise de l'eau dans la main droite et la

laisse couler sur les doigts étendus. Pour rafraichir les sages, le fil doit pendre sur le cou comme un collier et l'eau couler sur le côté de la paume, entre la racine du pouce et l'index replié en dedans. Pour les ancêtres, le fil passe sur l'épaule droite, et l'eau coule de la même façon que pour les sages : « Que les pères soient rafraichis, dit la prière, que cette eau serve à tous ceux qui habitent les sept mondes jusqu'à la demeure de Brahma, quand même leur nombre serait plus grand que des milliers de millions de familles. Que cette eau consacrée par mon fil soit acceptée par les hommes de ma race qui n'ont pas laissé de fils.

Par cette prière s'achève le service du matin. A présent, dites-vous que ce culte est journalier, que ces formules doivent être prononcées, ces gestes accomplis avec une précision mécanique, que si le fidèle oublie la cinquantième des incarnations de Vichnou qu'il doit figurer avec les doigts, que s'il bouche sa narine gauche au lieu de sa narine droite, la cérémonie tout entière perd son efficacité, que, pour ne point s'égarer à travers la multitude des paroles et des gestes rituels, il doit user de moyens mnémotechniques, qu'il y en a cinq pour se rappeler telle série de formules, que son attention, toujours tendue et portée sur la partie extérieure du culte, ne laisse pas à l'esprit une minute pour rêver au sens profond de quelques-unes de ces

prières, et vous comprendrez la scène extraordinaire que les bords du Gange présentent tous les matins à Bénarès : cette foule anxieuse et démente, ces gestes pressés et pourtant méthodiques, cette agitation rapide des lèvres, les yeux fixes de ces hommes et de ces femmes qui, debout dans l'eau, semblent ne point voir leurs voisins et compter intérieurement comme dans une fièvre. Songez qu'il y a des cérémonies semblables l'après-midi et le soir, et que, dans l'intervalle, dans la rue, à la maison, à l'heure des repas, à l'heure du coucher, des rites pareils, aussi minutieux, poursuivent le brahme, tous précédés par les exercices de la respiration; l'énonciation de la syllabe AUM, l'invocation des principaux dieux. On calcule qu'entre l'aube et le milieu du jour il n'a guère plus d'une heure pour se reposer du culte. Après les grandes puissances naturelles, le Gange, l'Aurore, le Soleil, il va honorer dans leurs temples les dieux figurés : le Lingam, qu'il arrose; les arbres sacrés dont il fait le tour; les vaches, auxquelles il offre des fleurs. Chez lui, de nouvelles divinités le réclament et lesquelles! Cinq pierres noires qui représentent Siva, Ganesh, Surya, Devi, Vichnou, disposées suivant les points cardinaux : l'une au nord, l'autre au sud-est, la troisième au sud-ouest, la quatrième au nord-ouest, la dernière au milieu; cet ordre changeant selon que le fidèle considère

tel ou tel dieu comme le plus important; puis une coquille, une sonnette à laquelle, prosterné, il offre des fleurs, un vase enfin dont la bouche contient Vichnou, le cou Rudra, la panse Brahma, tandis qu'au fond dorment les divines mères, c'est-à-dire à la fois le Gange, l'Indus et la Jamuna.

Tel est le culte ordinaire d'un brahme de Bénarès, et les jours de fête ce culte se complique. Depuis la grande époque du brahmanisme il est le même. Telle ou telle pratique a pu changer, mais l'ensemble a toujours été aussi tyrannique et aussi extravagant. Déjà, dans les *Upanishads*, on rencontre la même foi dans la puissance de la parole articulée, les mêmes prescriptions absolues et innombrables, les mêmes formules étranges, les mêmes énumérations de gestes bizarres. Tous les jours, depuis plus de vingt-cinq siècles, puisque le bouddhisme fut une protestation contre le despotisme et la folie des rites, cette race a mécaniquement passé par cet engrenage, aboutissant à quelles déformations mentales, à quelles attitudes habituelles de l'esprit et de la volonté, ils sont à présent trop différents de nous pour que nous puissions le concevoir. Un nègre, un sauvage de la Terre-de-Feu, nous ressemblent davantage. Ils sont plus simples que nous, plus voisins de la vie animale, mais en retranchant de nous-mêmes l'acquis instable de notre civilisation, nous retrouvons entours,

et cependant vivant encore au plus profond de notre âme, le plus grand nombre de leurs instincts. Au contraire, l'âme hindoue est aussi complètement développée que la nôtre; sa végétation est aussi riche, mais elle est extraordinaire. On reste stupéfait devant le pêle-mêle des notions, à nos yeux incohérentes et absurdes, qui forment la trame permanente de leur esprit. Le premier venu d'entre eux appartient à une caste dans laquelle, comme ses aïeux, il se trouve inexorablement enfermé. Au fond l'idée de caste se ramène à l'idée d'espèce animale. La distinction est de même nature entre un chien et un taureau qu'entre un çoudra et un brahme. De là l'horreur qui s'attache à la pensée d'un mariage entre gens de castes différentes. Notez qu'aujourd'hui les castes sont aussi nombreuses que les professions. Chaque Hindou est donc né prêtre ou médecin, scribe ou potier, forgeron ou ciseleur; il se croit perdu si un homme de caste inférieure touche à sa nourriture ou mange à son côté. S'il quitte l'Inde, s'il traverse la mer, il devient paria, c'est-à-dire qu'il perd ses parents et ses amis, qu'il ne peut plus ni vendre, ni acheter, manger ou vivre avec personne. Il est souillé, et rien n'effacera la souillure que la purification suprême, que la purification *par la vache*. Ayant donné de grandes sommes d'argent aux brahmanes et réuni les hommes de

sa caste, il avale les quatre produits du plus sacré des animaux, une pâte faite de lait, de beurre, d'urine et de fiente. Car cette vache est une des hautes incarnations de Dieu, inférieure au brahmane, mais supérieure à presque toute l'humanité. Nulle matière plus précieuse que son fumier; les démons n'approchent point de la demeure du fidèle qui en a enduit les murs de la maison.

Notre Hindou a beaucoup de dieux, étranges dieux qui sont peu faits pour donner des habitudes d'ordre et de clarté à la cervelle qui s'efforce de les concevoir. Au fond, presque tous sont des êtres métaphysiques si abstraits qu'ils échappent à la prise d'une intelligence ordinaire. Par exemple, Kali est « l'énergie de Siva », et Siva lui-même est la puissance éternelle qui persiste sous les changements des apparences. Voilà des idées religieuses qu'on n'accusera point d'anthropomorphisme et qui ne semblent guère capables de représentations figurées. Pourtant Kali peuple les temples de ses idoles. Elle est un monstre noir qui veut du sang. On lui sacrifiait des enfants, aujourd'hui on immole des chèvres devant ses autels. Aucun culte ne lui est plus agréable que la répétition de ceux de ses noms qui contiennent la lettre *M*. Nous croyons la saisir et la connaître, et voici qu'elle se transforme; elle ondoie, ses attributs changent, elle se confond avec Durga, avec Parvatti, avec Çamunda. Elle était

noire et hideuse, elle est voluptueuse et belle. Ses formes sont innombrables, c'est une charmante vierge de seize ans, c'est une femme nue et sans tête, une cigogne, un nuage de fumée. — De même Siva est un géant et un nain, il a le cou bleu, il est vêtu de peau, il est le patron des voleurs, il est un monstre destructeur, un dieu bienveillant et amoureux, il a mille huit façons d'être et ses noms sont aussi nombreux. Par moments, il se confond avec Vichnou; l'adorateur de Siva vénère aussi Vichnou et ses diverses incarnations : le poisson, le licou, le sanglier, la corde. Il adore aussi Ganesh, et s'il écrit un livre, il le lui dédie comme au dieu de la littérature. Et comment le conçoit-il? Sous les traits d'un brahme gras et blanc dont la figure s'achève en une trompe d'éléphant. — Quand il prie, après avoir retenu sa respiration, il répète jusqu'à soixante-quatre fois le même mantra. Il croit à la vertu surnaturelle de pures syllabes. « *Am* pour le front, dit-il, afin d'honorer Durga, *Im* pour l'œil droit, *Im* pour l'œil gauche, *Um* pour l'oreille droite, *Um* pour l'oreille gauche, *Rim* pour la narine droite, *Rim* pour la narine gauche. » — Non content de ses trois cent trente millions de dieux, il révère aussi les animaux, les plantes, les pierres. Les vaches sacrées encombrent les temples, les taureaux errent en liberté par les rues. Acheter des herbes pour les leur offrir est un acte méritoire,

Les lieux saints sont des ménageries où voltigent les pigeons, où mugissent les vaches, où jacassent les singes, et de cette confusion de bêtes et d'hommes monte avec les plus étranges odeurs le plus assourdissant vacarme. Les singes ont ici leur temple où l'on ne pénètre que déchaussé. On a vu un rajah célébrer solennellement le mariage d'un orang et d'une guenon; cent mille roupies furent dépensées en cérémonies, en fêtes et en sacrifices. Le singe, traîné sur un char, servi par une armée de fidèles, portait une couronne et les réjouissances durèrent douze jours. Tout près d'ici, à Allahabad, où les serpents sont dieux, prêtres et fidèles rampent jusqu'au sommet de la colline où se dresse le temple en se tortillant sur le ventre, en imitant les contorsions des vers. De même, on vénère les paons, les aigles, les tortues, les corbeaux, les crocodiles. « Respect, dit un hymne, aux chiens et aux seigneurs des chiens; respect aux chevaux et aux seigneurs des chevaux. » Même culte pour certains arbres, pour certaines fleurs, pour les pierres noires, pour les pierres rondes, pour les pierres à repasser, pour les rasoirs, les charrues, les soufflets, les ciseaux. On peut affirmer qu'il n'y a point d'être dans le monde animal, d'objet végétal ou minéral qui ne soit divin dans l'une ou l'autre partie de l'Inde. — Au milieu de ces folies, des intuitions, des percées profondes sur la divinité

de la nature, sur l'unité foncière de toutes ces manifestations. — « Vénération, chante l'Hindou; respect au mâle infini et éternel, à Purusha qui a des milliers de noms, des milliers de formes, des milliers de pieds, des milliers d'yeux, des milliers de têtes, des milliers de cuisses, des milliers de bras, et qui vit pendant dix mille millions d'années. »

Notre Hindou a une morale. Une voix intérieure lui dicte certaines actions dont l'accomplissement est un mérite, dont l'omission appelle un châtiment. Nul rapport entre son code et le nôtre. Toute société repose sur un certain nombre de sentiments communs à tous ses membres et qui enrayent ou dirigent les instincts égoïstes par lesquels l'individu tendrait à se développer démesurément aux dépens de ses voisins, de la vie harmonieuse de tout le groupe. Certainement ces sentiments sont très variables et, selon qu'ils varient, la forme, la structure, la puissance, le degré de cohésion de la société varient. Ils peuvent être très simples comme dans les cités antiques, ils peuvent être très complexes comme dans nos sociétés modernes où lentement, à travers les siècles, des circonstances très diverses ont superposé aux instincts anciens des sentiments délicats et nombreux. Mais, simples ou compliqués, ils sont une condition d'existence de toute société. — Chez l'Hindou, la morale semble avoir une origine et un caractère différents. Elle n'est pas un code de de-

voirs envers autrui, mais seulement une série de prescriptions qui règlent sa vie extérieure, ses gestes, sa nourriture, son costume. Imaginez qu'au moyen âge aient disparu l'instinct social qui défendait à l'homme de trahir, de mentir, de voler, de tuer, de ravir les femmes, et aussi l'honneur qui lui commandait de se battre hardiment, de protéger son vassal, de suivre son suzerain, de ne pas abandonner son compagnon, de se dévouer pour la bande dans laquelle il était enrôlé, d'adhérer à sa parole, de maintenir haut sa bonne réputation. Supprimez encore la partie de la morale religieuse qui ne fait que consacrer certains sentiments dont l'origine se rencontre dans un état social antérieur, et ne gardez que les pratiques commandées par l'Église, aller à la messe, communier à Pâques, se confesser, jeûner, observer le Carême, faire baptiser ses enfants, oindre le mourant, multipliez ces pratiques à l'infini, de façon qu'elles emplissent toute la vie de l'homme, et vous aurez une idée de ce qu'est la loi morale pour notre Hindou. Il ne lui est pas défendu de mentir, il ne lui est pas défendu de voler : avant la domination anglaise, certaines sectes prescrivaient l'assassinat, ou honoraient Siva par le viol organisé. Mais si l'Hindou voit manger de la viande, s'il avale un poil de vache dans une tasse de lait mal filtré, il est perdu, condamné aux pires transmigrations, à l'enfer de sang, à l'enfer de l'huile

bouillante, à l'enfer des reptiles, à l'enfer de cuivre ardent; bien plus, il se prend lui-même en horreur, car ces prescriptions et ces défenses ne s'adressent pas seulement à l'homme extérieur : des sentiments leur correspondent, enracinés par une pratique de vingt-cinq siècles, sentiments organiques et traditionnels qui forment la partie permanente de l'âme, les mêmes à travers toute la vie, indépendants du jeu des circonstances et des idées, véritables impératifs catégoriques semblables à ceux qui nous interdisent de tuer ou de voler. On a vu des babous intelligents, au courant de nos idées, de nos sciences, européens par la philosophie et la morale, goûter par mégarde à du bouillon et s'évanouir d'horreur. En 1857, les cipayes ont cru qu'on leur faisait déchirer avec les dents des cartouches enduites de graisse, et ils se sont révoltés en désespérés et en fous furieux. Autrefois, quand les Anglais négligeaient d'observer dans le régime des prisons les prescriptions de caste, des criminels condamnés pour assassinat se sont laissés mourir de faim plutôt que de toucher à la viande qui souille. Désobéir à un précepte dont l'origine et le but incompréhensibles ne sont jamais examinés, voilà le *péché*, le péché abominable qui flétrit et qui tue. Étrange péché pourtant que ni le repentir, ni l'action vertueuse ne rachètent, et qu'efface l'accomplissement mécanique d'un acte dépourvu de sens, l'énon-

ciation d'une syllabe, une baignade dans le Gange, un plongeon dans tel puits fétide habité par Siva. Toucher l'oreille d'un brahme, écouter l'histoire de la descente de Ganga, manger à certaines époques un mélange de riz et de légumes, voilà des moyens de rachat tout-puissants. Tout Hindou connait l'histoire édifiante d'Ajamil, l'assassin que sauva Vichnou, parce qu'en mourant il avait appelé à lui son fils Naradyana et que ce nom désigne aussi l'une des incarnations du dieu; de Valmik, ce voleur que Siva emporta dans le paradis de Kailas, parce qu'il avait souvent crié *Mar*, *Mar*, c'est-à-dire tue! tue! et que ce mot renversé (*Ram*) est le nom du grand Rama.

Regardons quelques coutumes générales, elles manifestent non moins clairement l'étrangeté, les contradictions de leurs sentiments habituels. Voici près de moi, dans les rues, des oiseaux qui vivent paisiblement au milieu des hommes, des paons bleus qui errent par la ville, voici des hôpitaux de bêtes malades où l'on soigne des chiens, des gazelles, des aigles, toutes les créatures animales qui souffrent. N'est-ce pas là un signe de la douceur et de la bonté foncière de ces Hindous? Pourtant, en 1857, ils ont surpassé les Peaux-Rouges en cruauté, et, bien que les sacrifices humains aient disparu sous la domination anglaise, on trouve encore des cadavres d'enfants devant l'autel de la hideuse Kali. L'amour est inconnu dans l'Inde. On marie des

enfants de neuf ans, puis on les sépare pour ne les rapprocher qu'à l'âge de la puberté. Dès lors, la femme est cloîtrée. Sauf ses parentes, nul ne la voit : défense aux amis de faire allusion à son existence, même de la façon la plus vague, de dire par exemple : « Comment va-t-on chez vous? » Si le mari apprend qu'elle a vu un parent, qu'elle a parlé à son frère, il la flétrit : il peut lui couper le nez. Veuve, elle devient un paria, un objet de mauvaise augure dont on se détourne avec abomination. L'homme marié n'est pas tenu à la fidélité, pas même à la décence la plus extérieure. On étale au grand jour ce que nous entourons de tant de barrières et de réserves : aucune loi religieuse ne commande d'on faire un mystère. Bien plus, les prostituées forment une caste reconnue, leur métier est un devoir sacré, et dans le sud chaque temple a sa troupe de bayadères. Selon les saktistes qui adorent « l'énergie de Siva », c'est-à-dire « la force qui développe le monde », nul acte n'est supérieur à celui qui symbolise la production de l'univers, l'union de Prakriti et de Purusha, de la Matière et de l'Esprit. Aux époques de fêtes, les initiés s'assemblent. Ces jours-là, les distinctions de castes et les liens de parenté disparaissent. Hommes et femmes revêtent un caractère mystique, ils ne sont plus des êtres particuliers et bornés, mais des incarnations directes de Siva et de Kali. « Tous les

hommes sont moi-même », a dit le dieu à la déesse. Après avoir bu du vin et des liqueurs enivrantes, mangé du poisson, de la viande, du riz, hommes et femmes célèbrent l'union de Kali et de Siva. A ce moment, le fidèle sent tomber les limites qui l'enfermaient dans sa personne, il s'absorbe dans Siva, il s'identifie à *l'âme du monde*. Ce culte est « la voie qui conduit à la plus haute forme de salut, à l'anéantissement dans l'Être suprême. » Qui le connaît mérite le nom de *Siddha*, c'est-à-dire d'être parfait, qui l'ignore est un *Pasu*, c'est-à-dire une « bête », un être impur. Car, dit un texte, il n'y a de salut que par l'usage des liqueurs qui enivrent, de la viande, et par l'union avec les femmes. — Énormité qui fait mesurer la distance qui nous sépare de ce monde hindou. Certes tous les Hindous ne pratiquent pas le culte saktiste, mais rappelons-nous que ces notions qui paraissent inconcevables ou monstrueuses habitent familièrement dans leurs têtes, qu'elles ne s'y choquent pas aux idées et aux sentiments qui chez nous leur opposent un obstacle insurmontable et les rejettent hors du jeu régulier de l'intelligence, que tous s'inclinent journellement devant le Lingam et le Yoni, les symboles mâle et femelle de la reproduction, bref, qu'entre le saktiste et l'Hindou ordinaire, il n'y a pas une différence d'espèce, mais de degré, et que dans toute la race on rencontre les germes des maladies intellec-

tuelles et morales qui chez quelques sectes semblent chroniques et développées volontairement.

Voilà des âmes étrangement constituées, troublées, perverties, viciées dès leur naissance. Dans ces âmes viennent encore tomber au hasard et à foison des idées générales de toute provenance comme des semences morbides dans un organisme déjà malsain. Des milliers de jeunes Hindous se préparent aux examens qui leur ouvriront les carrières de l'État et peuplent les nombreuses universités de l'Inde. Beaucoup y étudient le sanscrit, le persan, l'arabe, les vieilles philosophies asiatiques, deux ou trois littératures. Tous se pénètrent des idées anglaises qui flottent partout autour d'eux. Dans les hautes classes, leurs professeurs sont Anglais. Dès les basses classes, Addison et Macaulay ont été leurs classiques. Plus tard ils abordent les philosophes, Hamilton ou Spencer. Ils lisent des revues et des journaux anglais; ils y rencontrent des études littéraires, politiques, des faits divers, statistiques, des comptes rendus de toute espèce qui décrivent dans le détail, découpent, classent, cataloguent, les innombrables portions de la vie publique, intellectuelle ou morale, artistique ou religieuse, mondaine ou commerciale de l'Angleterre. Le roman leur présente tous les types anglais, ouvriers, clergymen, matelots, jeunes filles, squires, commerçants, et sous cette diversité une concep-

tion de la vie, de la religion, du devoir, de l'amour, de la mort, qui n'est pas d'une autre race, mais d'une autre humanité. Non seulement ils se nourrissent d'idées étrangères, mais ils vivent de la vie d'une âme étrangère qui sent, veut, pense d'une façon opposée à la leur. Inquiétante opération que cette infusion d'un autre sang, et qui pourrait bien aboutir, comme les croisements entre espèces animales très éloignées, à des avortements, à des monstruosités qui ne sont pas viables.

Ce matin, au bord de la rivière, ces pensées me traversaient l'esprit tandis que j'échangeais quelques mots avec un jeune brahme dont la physionomie intelligente et douce m'avait beaucoup frappé. Ce garçon est élève d'une école anglaise de Bénarès et compte suivre les cours de l'université d'Allahabad pour parvenir au *civil service*. Il a lu Addison, il étudiera les *Upanishads*. En attendant, il s'apprête à passer des examens de mathématiques; il discute la question de l'Inde pour l'Inde, il s'intéresse au congrès d'Allahabad qui demande un parlement autonome. En même temps, il appartient à une caste dont il ne peut sortir, il pratique le culte du Lingam, révère Siva, Ganesh, Vichnou, les honore en prononçant la syllabe AUM, en retenant sa respiration, en offrant des fleurs aux vaches sacrées. Certainement, la culture européenne tend à détraire sa foi héréditaire aux rites; mais n'oublions pas

qu'il vit parmi des cultes hindous, que tous les matins il voit la foule barboter religieusement dans le fleuve, les brahmes figurer avec leurs doigts les cent huit incarnations de Vichnou ; que les premières paroles qu'il ait entendues, celles qu'il entend encore le plus souvent sont des formules religieuses, des syllabes sacrées, des textes védiques, des morceaux des *Pouranas* ; que, devant lui, son père rend un culte à cinq pierres noires, à une sonnette, à un vase, et que ce spectacle incessamment répété enfonce au plus profond de son être une empreinte définitive sur laquelle ni lecture, ni raisonnement n'aura de prise, en sorte que ce qui nous semble extraordinaire lui paraît naturel et que les idées qui, chez nous, se contredisent, s'associent dans son esprit. Étonnante structure intellectuelle et morale, trop différente de la nôtre pour que nous puissions la concevoir par sympathie. Avec beaucoup d'érudition, un esprit européen peut être assez flexible et ondoyant pour essayer de reproduire en lui les idées et les sentiments, les liaisons d'images et d'émotions qui formaient l'âme d'un moine du moyen âge ou d'un architecte athénien. C'est qu'en dépit des siècles écoulés, ils ne lui sont pas tout à fait étrangers, c'est qu'ils font partie du même groupe humain que lui, c'est qu'ils furent sur le passage de la lente évolution qui aboutit à lui-même, de l'onde historique qui à son tour le soulève

et qui l'amène en ce moment à la lumière : ils contribuèrent à la diriger comme à lui donner sa forme. La sève vivante qui circule en lui les a traversés comme celle qui nourrit une extrême feuille s'est élaborée dans des racines obscures. Quelque chose d'eux vit encore et fait partie de l'héritage accumulé que se transmettent les générations européennes, car le présent contient tout le passé. Quelques personnes peuvent comprendre un temple grec ou une prière du IXe siècle. Qui de nous sentira pleinement un pourana ou une architecture hindoue? S'il y a eu quelque parenté entre nous et ces gens de l'Inde, les croisements avec les races noires, l'action séculaire d'une nature et d'un climat différents l'ont effacé. Leur âme est un composé d'espèce mystérieuse, situé non pas seulement au delà, mais au dehors de ce que nous pouvons imaginer. Nous notons ses manifestations, nous apercevons l'extérieur, les physionomies, les gestes, les rites, les prières, le style, l'art, les coutumes. Le fond nous est impénétrable.

IV

Cet après-midi, quelques courses au hasard dans Bénarès. Pour un très petit nombre de roupies, j'ai une calèche à deux chevaux, un cocher, un groom et un *peon* qui suit la voiture avec une gravité admirable. Ces gens sont silencieux, sérieux, de figure immuable. Le peon qui trotte et fait ranger la foule sur notre passage, serré dans sa tunique rouge, est tout pénétré de la gravité de ses fonctions. Les coudes au corps, la poitrine bombée, la tête très droite, il court en jetant de petits cris secs.

La division du travail est ici poussée à l'infini : il faut ce cocher pour conduire, ce groom pour ouvrir la portière, ce peon pour crier gare. L'Européen doit subir cet appareil. Il serait monstrueux qu'il allât à pied, qu'il portât un paquet : un officier anglais ne peut changer de place sans ébranler à sa suite un attirail d'hommes et de bagages. L'an dernier, à Londres, un simple caporal racontait devant moi que dans l'Inde, il sonnait son domestique pour faire ramasser son mouchoir. Beaucoup de gentlemen ont un serviteur spécialement attaché à leur pipe. La maison d'un *civilian* comprend cinquante domestiques · il y a des tailleurs, des vidan-

geurs, des boulangers, sans compter un peuple de marchands, de journaliers, d'aides de toutes espèces qui affluent chez lui le matin. De même, à Rome, le patricien avait son armée de domestiques, de clients et d'affranchis. Le blanc est ici le *maître*, le noble, et beaucoup le croient sorcier. Au fond, notez bien qu'on le méprise comme impur, comme souillé journellement par l'usage des viandes et des liqueurs. A côté de ce peuple grave, immobile et fin, il paraît grossier par ses éclats de rire bruyants, par ses jeux athlétiques, par ses besoins, par ses grands mouvements, par son activité toujours déployée. Sa femme, en sortant sans voile, outrage toute pudeur. Dans l'échelle des êtres, il vient bien au-dessous du Çoudra et il faudrait avoir commis de bien odieux péchés pour renaître sous la forme d'un Européen. Pourtant la terreur et le respect courbent l'indigène devant lui. Car il semble tout-puissant par sa force musculaire, par sa richesse, par ses armes, par ses instruments mystérieux. Que penser de ces fils de fer tendus par la campagne, de ce voile noir dont il se couvre en braquant une boîte étrange vers les monuments? Ce matin, pour rien au monde, mes bateliers n'eussent touché une pièce de mon appareil photographique. Mon boy reçoit mes ordres ployé en deux, les bras croisés comme un esclave. Tous les cipayes présentent les armes au voyageur

européen. On répond avec condescendance et demi-dédain, en remuant la tête, et l'on se renfonce dans la calèche qui, moyennant trente sous pour la première heure et douze sous pour les heures suivantes, vous emporte au galop, de merveilles en merveilles et de palais en palais.

*
* *

Il faut faire son métier de touriste et suivre docilement son guide. Le mien, qui a les traditions, me mène au bord du Gange, que nous traversons dans une barque. Nous voici chez le maharajah. Trois larges cours de marbre conduisent à la salle de gala, meublée avec un luxe trop voyant, demi-hindou et demi-européen.

Rien à remarquer qu'une galerie de portraits : les ancêtres de Sa Hautesse, tous de la race des guerriers, des Kshattryas, les vrais conquérants aryens de l'Inde, très raides, très pompeux dans leurs grandes robes blanches, la main posée sur le cœur, serrant des fleurs ou bien armée d'étranges ciseaux qui servent pour la chasse au tigre. L'un, redressé, cambré, dans une attitude de souverain d'opéra-comique, le bras allongé, un doigt appuyé sur une grande canne, avec un geste qui rappelle le Louis XIV de Rigaud, la barbe ouverte en fleur, des deux côtés de la figure, se campe avec une bra-

voure fanfaronne et un air de coquetterie suprême. A côté, sur le même mur, le prince de Galles, gommeux et fade, et le portrait du vainqueur au Derby de 1865, le grand cheval maigre classique, que tient le jockey minuscule botté, coiffé de soie jaune, vieilles chromographies qui traînent dans toutes les auberges anglaises, mais qui sont ici des bibelots rares et que le rajah fait encadrer précieusement.

Ce rajah, qui donne cent roupies par jour pour l'entretien des vaches sacrées et du temple de Siva, assistait, en 1887, au jubilé de la reine, en Angleterre. On dit qu'il a rapporté de fortes impressions et que la grande taille des chevaux de Londres a été son principal étonnement.

∴

En face, de l'autre côté du Gange, confondu dans la file des édifices qui bordent le fleuve, est le grand temple des Singes.

Les dieux sont là, les dieux fauves qui gambadent sous les portiques, ou se balancent accrochés par la queue aux dentelures de la pierre. A notre vue, un grand tumulte, un grand frémissement de curiosité : avec de grands bonds souples, ils accourent, claquant des dents, battant des paupières, nous dévisageant de leurs yeux aigus, très anxieux.

Pieusement je fais mon offrande, quelques graines

achetées au brahme qui garde l'entrée du temple, et aussitôt c'est un piaillement aigre, des cris perçants, un houspillement de corps velus, un pêle-mêle d'échines ondulantes, des croupes rouges aperçues dans des culbutes.

On pense bien que ces divinités ne sont pas enfermées comme nos singes au Jardin des plantes. Ce temple n'est que leur quartier général, d'où ils s'élancent tous les matins pour infester la ville, piller les jardins et les maisons. Un Anglais en abattit quelques-uns qui volaient ses fruits. Là-dessus, grande rumeur dans Bénarès; les indigènes l'assiégèrent chez lui : il fallut faire venir les cipayes pour le défendre.

Le mardi, grande fête des singes; presque toute la bande sacrée regagne son temple. Les dévots affluent et avec eux les offrandes, graines, noix de cocos, fruits. Solennellement, on sacrifie une chèvre, spectacle passionnant, qui soulève les huppes de poil, fait claquer toutes les mâchoires, fronce les sourcils velus sur les petits yeux perçants.

*
* *

Il faut voir l'université. Car c'est un très vieux centre de culture hindoue que cette Bénarès. Autrefois ses brahmes philosophaient et l'on venait de très loin pour étudier leurs doctrines. L'astrono-

mie, qui contemple ce qui est éternel, y était aussi fort en honneur. Ce matin, je visitais un vieil observatoire plein d'énigmatiques instruments de pierre que surchargent des écritures mystérieuses, et l'esprit se reportait aux temps obscurs où dans cette ville inconnue de notre Europe s'élaborait cette vieille science orientale, où les brahmes curieux calculaient la déclinaison du soleil, mesuraient les révolutions des astres autour du pôle.

Le sanscrit est ici resté la langue des pundits. Ils s'en servent comme les professeurs de certaines universités suédoises écrivent encore en latin. A Bénarès s'expliquent et se commentent toujours les vieux textes sacrés, les *Védas*, les grandes épopées, les *Upanishads*, les *Puranas*; quelques-uns de ces brahmes sont connus de nos sanscritistes européens.

Les Anglais appellent Bénarès l'Oxford de l'Inde, et l'édifice universitaire qu'ils ont construit semble apporté d'Oxford. A voir ces ogives, ces tours carrées et crénelées, ces portails, ces niches, ces fusées de colonnettes grêles, on croirait entrer dans Oriel ou dans Magdalen. Seulement, au lieu du vieux granit tout exfolié par le temps et par les pluies, tout empreint de la mélancolie du ciel terne, c'est la pierre éblouissante de lumière, pénétrée profondément par le bonheur et la mollesse de l'éther tiède. Comme cadres, à la place des prairies mono-

tones et des fines verdures frémissantes du nord, les grandes palmes luisantes et raides. A l'intérieur, sous les arceaux en ogives, trois ou quatre groupes d'étudiants serrés autour d'un professeur. Ce ne sont pas les têtes claires et hardies que vous avez vues à Oxford, dans une salle toute semblable à celle-ci, mais des figures orientales, douces, féminines, très molles, des corps grêles drapés dans des voiles lâches. Le pundit Bapu-Deva-Sastri, professeur de mathématiques, me conduit, et les jeunes gens nous saluent d'une inclinaison gracieuse du corps, les yeux à terre, portant à leurs lèvres leurs deux mains jointes, avec un geste répété. Devant un tableau noir, couvert de signes algébriques, des enfants sont assis, les jambes croisées, coiffés de toques de velours à fleurs d'or; l'ovale des figures, les longues paupières, le teint mat, la belle courbe des lèvres, sont d'une douceur et d'un sérieux charmants.

Plus loin, de grands étudiants écoutent une leçon de philosophie. Deux livres sont posés sur la table du pundit qui professe. Je regarde les titres : *Mansel's Philosophy* — Spencer, *Social Statics*.

Il est difficile de voir autre chose que les rues et les monuments. Les lettres d'introduction ne vous

font pénétrer que chez les Européens, et du monde hindou on n'aperçoit guère que le dehors. Pourtant, laissant là mon guide et la liste cataloguée des curiosités, j'ai pu entrevoir deux intérieurs.

Chez le babou Devi-Parshad, marchand de draps d'or et d'argent : petites salles blanches, fraîches, très basses; pas de meubles. Les murs de pierre, ornés de fleurs peintes et de ciselures, sont creusés de niches carrées où veillent des dieux rouges, des quadrupèdes à visage d'hommes, le monstrueux Ganesh, patron du commerce aussi bien que de la littérature. Au-dessus des dieux, des diplôme anglais, des diplômes d'exposition, pareils à ceux qu'on rencontre dans le premier magasin venu de Paris.

Au fond de la dernière salle, des portes cadenassées, qu'un jeune garçon ouvre en notre honneur, abritent les richesses de la maison, fantastiques étoffes tissées de métal précieux, dentelles aranéennes : soies merveilleuses des *Mille et une Nuits*, couleur du soleil, couleur de la lune, et qu'on déploie avec précaution devant nous. Au milieu de la chambre, sur de grands coussins, trône le maître de la maison, molle figure nonchalante. Accroupi dans les soies qui le couvrent, il prend sa leçon de musique et, de sa longue cithare, montent des ritournelles orientales, compliquées, dissonantes, tristes, éternellement les mêmes.

Par terre, dans un coin, un scribe vêtu d'un vaste manteau vert est courbé sur des livres chargés de cabalistiques écritures. Vieux visage rasé, lèvres minces et serrées, nez d'aigle portant besicles, physionomie intelligente et austère de vieux maître d'école alsacien. Il me montre le fil sacré qui prouve qu'il est brahmane : j'ai déjà rencontré chez les gens de sa caste des figures singulièrement européennes. Tout à l'heure, au bord du Gange, un jeune homme avait les traits vieillots, fins et fatigués d'un étudiant parisien. Étrange puissance du type que les milliers d'années sont impuissants à détruire et qu'on retrouve le même dans un buste romain, dans un flâneur de boulevard à Paris, dans un brahme de Bénarès.

Tandis que le babou dévide encore sa gamme sempiternelle et plaintive, ce vieux scribe qui semble très savant me démontre la parenté de l'anglais et du sanscrit. Il rapproche le mot *pitar* du mot *father*, *bratar* de *brother*, *duhitar* de *daughter*, vieilles comparaisons qui traînent aujourd'hui dans toutes nos grammaires, mais qui sont assez saisissantes ici dans la bouche de cet adorateur de Siva, qui nous ressemble.

*
* *

Ensuite nous allons chez des danseuses. C'est au

cœur de la ville, dans la rue la plus populeuse au milieu du *bazar*. Ce ruissellement continu de la foule bigarrée, ces figures de toutes couleurs, ce pêle-mêle de nudités et de vêtements flottants étonnent toujours. Au milieu de la rue, le fleuve humain coule sans trêve ; sur les trottoirs, des files d'hommes assis cisèlent des cuivres, frappent des bronzes, des marchands sont penchés sur leurs livres, des hommes accroupis abandonnent indolemment leur tête noire aux mains des barbiers.

La rue est tortueuse, très étroite entre les échoppes qui avancent, qui débordent des maisons, chargées de fruits, de cuivres, de bijoux en verre peint, de pantoufles brodées, rétrécie encore au-dessus de nos têtes par le fouillis des terrasses en saillie, des balcons ventrus, des statuettes, des vérandas, des galeries de bois qui déchiquettent là-haut une bande irrégulière de ciel. Voilà bien l'intérieur d'une fourmilière orientale, la même depuis des siècles. On imagine ainsi les quartiers marchands de la Bagdad des contes.

Mon boy ouvre une petite porte qu'il connaît bien. Elle se referme ; et, tout d'un coup, c'est l'obscurité et le silence. On n'entend plus rien du froissement que font les milliers de pieds nus au dehors.

Une seconde porte au bout du couloir, et nous débouchons dans le demi-jour d'une salle basse où

court un quadrilatère de colonnettes sveltes. Personne ici : seuls trois petits dieux ventrus siègent, demi-visibles, dans leurs niches. Au fond de la salle, un escalier noir que nous montons en tâtonnant. Au premier nous sommes chez les danseuses.

Il fait sombre, il fait lourd dans cette grande chambre toute tendue d'étoffes, tapis épais, draperies de soies brodées. Pour meubles, quelques coussins, et, au plafond, un candélabre très riche, épanoui en branches innombrables, touffu comme toutes les choses hindoues. Atmosphère parfumée, entêtante. Par terre, des vases chargés des éternelles fleurs jaunes et quelques cassolettes d'où s'élève, tournoyante, une vapeur bleue d'encens.

Maintenant nous voyons qu'elle est habitée, cette chambre silencieuse que nous avons crue vide. Assises sur le tapis, accoudées à la balustrade, la tête renversée sur la main, trois femmes regardent la rue avec nonchalance. Notre entrée ne les a pas réveillées de leur torpeur : à peine se sont-elles lentement détournées. Figures de bronze, aux lignes pures, les paupières et les cils démesurément longs, les grands yeux noirs chargés de langueur et de volupté, de volupté grave, avec un air de noblesse que ne déparent point les bagues du nez. Cette immobilité, ce sérieux, ce mutisme oriental, sont toujours déconcertants. Elles passent ainsi leurs journées, paresseusement

étendues, enveloppées de leurs voiles, endormies dans la pénombre de cette salle où les vapeurs parfumées ondoient et se déchirent, contemplant, par les dentelures du balcon de bois, la foule qui coule en bas, dans la rue étroite, mais elles, toujours cachées, invisibles du dehors. — Quelquefois elles font des bouquets, elles jouent avec leurs fleurs, ou bien l'une prend sa cithare, et la chambre obscure s'emplit du grattement rapide des cordes, gammes mineures d'un rythme insaisissable indéfiniment ressassées, enroulées sur elles-mêmes, achevées sur des notes qui ne terminent pas, qui font attendre quelque chose au delà, musique étrange et monotone comme leur vie. Voilà l'existence de toutes les femmes hindoues cloîtrées dans les *zenanas*. Cela doit faire des âmes d'une simplicité extrême, mais pourquoi donc les visages sont-ils si étonnamment graves et les larges prunelles noires pleines d'une passion si concentrée?

Entre silencieusement un grand Hindou sournois, qui très longtemps cause à voix basse avec mon guide. Il paraît que cela est très cher, un nautch, et l'on demande cent roupies pour une danse. Comme je fais des difficultés, on m'explique, pour me décider, que les danseuses seront couvertes d'étoffes précieuses, de costumes qui ont coûté des milliers de roupies, et l'on m'apporte les coffres

qui contiennent les vêtements de fête. En effet, ils sont pleins de très belles choses : soies de Bénarès toutes raidés d'étoiles d'argent, gazes délicates où tremblent des mouchetures d'or, dentelles brodées de pierreries et d'ailes mordorées de scarabées. On allumera les mille lampes du grand lustre et la danse durera toute la nuit.

Étrange jouissance, la première de toutes selon les Hindous. Point de fête, point de solennité sans nautch. Quand un Européen de marque arrive à Calcutta ou à Bombay, les grands fonctionnaires indigènes l'invitent à voir un nautch et dépensent de grandes sommes pour lui montrer quatre danseuses. Toujours l'Européen s'ennuie; pour tous les Anglais qui l'ont vu, ce spectacle est un plaisir incompréhensible. Ils acceptent par courtoisie et s'en vont au bout d'une heure, aspergés des essences, enguirlandés des fleurs que tout hôte doit à son invité. Les indigènes demeurent, assis en Bouddas, les jambes croisées, les mains jointes sur le ventre, immobiles et muets, et la nuit se passe ainsi. Remarquez qu'il n'y a rien de sensuel dans le nautch classique, et qu'à côté de cette danse, le plus chaste de nos ballets serait leste : les femmes sont surchargées d'étoffes, et plus les étoffes sont belles, plus le nautch se paye cher. Qui comprendra l'enivrement lent, l'assoupissement bienheureux, l'engourdissement vague, le charme endormeur et

subtil qui s'empare de ces Hindous, assis en rang sur leurs talons? Le crin-crin de la cithare ne se lasse point de retourner la même phrase confuse et triste, les vêtements des danseuses chatoient, les étoffes s'enroulent et se déroulent, les pierreries scintillent, les bras se développent avec lenteur, les corps ondulent ou s'arrêtent soudain, immobiles dans un long frisson, parcourus par une vibration imperceptible, les têtes se renversent, pâmées, les poignets se tordent, les doigts se raidissent et tremblent, la cithare dévide toujours sa phrase mélancolique et grêle, et les heures s'enfuient.... Jouissance analogue à la nôtre quand nous suivons le développement facile et lent d'une fumée bleue de cigarette ou bien une procession régulière de nuages blancs dans la lumière du ciel tiède. Le *moi* se défait alors, s'éparpille dans les choses; il n'y a plus rien en lui que le scintillement rythmique de ces pierreries, que l'ondoiement doux de cette fumée, que la molle et splendide montée de ces nuages.

Voilà un pauvre essai d'explication. Des ressemblances extérieures avec nos façons d'être ne nous disent pas ce qui se passe à l'intérieur de ces âmes. Quel effort de l'intelligence et de la sympathie nous fera comprendre le fait suivant? Le 15 juillet 1857, Nana-Sahib donna l'ordre de massacrer les captifs anglais. Les hommes ayant été fusillés sur la grand'route, les femmes et les en-

fants furent entassés dans un bungalow et on tira des coups de fusil par les fenêtres. Au bout d'une heure, comme on n'entendait plus de cris à l'intérieur, Nana fit enlever les morts et les mourants, et pêle-mêle on les jeta, on les tassa dans un grand puits. Le soir, Nana se commanda un nautch. Accroupi sur un sofa, il passa la nuit à s'emplir les yeux du mouvement serpentin et silencieux de quatre danseuses.

V

Je ne suis pas allé voir ce nautch, qui décidément est d'un prix inabordable. Et puis la curiosité était émoussée. Je passe donc cette soirée à l'hôtel, sous la véranda, dans une longue chaise hindoue; mon boy est étendu à terre, enroulé dans sa couverture. — Que cette nuit est calme et splendide, élargie par la clarté de la lune qui filtre à travers les épaisseurs vertes des palmes et projette, courtes et précises, les ombres de toutes les plantes! Très haut, deux petits nuages d'argent reposent seuls, et quelquefois un cri grêle, solitaire, d'insecte rend plus profond le silence.

Dans la fumée lente du tabac d'Égypte ondoient bien des choses entrevues dans cette journée, bien des images encore précises, mais qui doivent aller se décolorant, disparaître dans le passé, tomber dans ce qui *n'est plus*. Dans la paix nocturne de ce jardin désert, après toute la fatigante lumière de la journée, après tout le tumulte de la multitude asiatique, comme on rentrerait naturellement dans la rêverie des anciens brahmes! Ce monde bruyant, ces visions lumineuses qui viennent de se suivre pendant dix-huit heures, comme tout cela paraît

un songe, un songe agité dont on se réveille pour se trouver tranquille et si seul dans le silence de cette vaste nuit! Un songe, le vaste fleuve qui coulait ce matin éclatant et bourbeux au pied des architectures roses; un songe, la multitude noire et blanche qui fourmillait sur la rive, la végétation des temples et des chapelles, les rues étroites, battues par les pieds nus de la foule asiatique. Il est difficile de concevoir qu'en ce moment, dans cette nuit sonore, le fleuve solitaire chuchote et se froisse obscurément aux degrés de pierre que la foule a laissés. — Il n'y a plus personne devant la grande eau. Les deux cent cinquante mille habitants de Bénarès, ayant quitté les rues, sont étendus sur leurs nattes. Les brahmes se reposent des cérémonies rituelles. Les deux mille cinquante-quatre temples sont vides et les rayons lunaires éclairent les chapelles innombrables, les Ganeshs, les Lingams, les places désertes où les taureaux de bronze et les vieilles idoles sont abandonnés. — Oui, il est difficile de croire que tout cela existe en ce moment, fleuve, palais, peuple, idoles, posé sur un point d'un vaste globe qui mesure quinze cents lieues de rayon et porte bien d'autres moisissures humaines, et que ce globe, baigné de l'autre côté dans la lumière du soleil, ici dans la pâle clarté de cet astre doux, tourne très vite et silencieusement dans l'espace....

*
* *

... Je m'amuse à feuilleter des images achetées ce matin dans une échoppe. En voici deux très enfantines, à la fois grossières et finies avec beaucoup de soin. La peinture épaisse a été appliquée sur une couche de plâtre qui enduit le papier. Les personnages sont vus de profil, mais les yeux regardent de face, comme dans les vieilles peintures murales d'Égypte.

La première représente un brahme bienheureux. Accroupi à terre, le corps nu jusqu'au bas du ventre, la poitrine grasse et molle, les mains jointes sur les jambes croisées, son rosaire au cou, ceint du fil des deux fois nés, il regarde la terre. Le crâne est rasé; le front, pesamment penché, rayé de trois traits horizontaux; la moustache blanche, épaisse; les yeux demi-clos. Rien d'oriental dans cette figure, qui pourrait être celle d'un professeur allemand. Seulement, le développement du crâne est énorme et l'expression d'immobilité frappante. Il semble que cet homme rêve ainsi depuis très longtemps, indifférent aux agitations extérieures, et qu'il ne se relèvera jamais. Tout autour, de vagues étendues vertes qui finissent au loin dans la rougeur du ciel. L'homme est seul dans l'immensité de la campagne.

La seconde image est plus belle, enluminée de rouge et d'or. Un brahme repose sous les palmes d'une forêt, les jambes repliées sur un tapis et drapées dans un pagne jaune, plus gras encore que le premier, gras comme lui d'une chair inerte et molle, le ventre blanc arrondi en bourrelets étagés. La figure, moins morne, n'est pas appesantie par la méditation, mais éclairée d'une béatitude sereine. Un des bras nus disparaît dans le sac rouge où les doigts font les figures sacrées; l'autre main serre délicatement, entre l'index et le pouce, une blanche fleur de lotus. Une auréole d'or le proclame affranchi des migrations futures, à jamais absorbé dans Brahma. A ses pieds, son disciple, en robe blanche de néophyte, les mains respectueusement jointes, l'écoute, agenouillé.

Quelles sont-elles, les solennelles paroles que le bienheureux prononce sous la voûte verte des palmes? Les Upanishads nous le disent, et ce soir, en les feuilletant, je crois comprendre mes deux images, suivre la méditation de mon premier brahme, entendre le dialogue religieux du maître et de l'élève.

Le solitaire rêve, les yeux demi-fermés, son vaste front baissé vers la terre :

« Hari! Aum! — Cette lumière qui brille au-dessus de ce ciel, plus haut que tout, dans le monde le plus élevé, au delà duquel il n'y a plus d'autre monde,

Cette lumière est aussi la lumière qui est au dedans de l'homme.

Toutes les choses sont Brahma. Je médite sur ce monde visible comme commençant, comme finissant, comme respirant dans Brahma.

Cet Intelligent dont le corps est esprit, dont la forme est lumière, dont les pensées sont vraies, dont la nature est semblable à l'éther, omniprésent et invisible, dont procèdent tous les travaux, tous les désirs, tous les parfums suaves, celui qui enveloppe toutes les choses, qui ne parle jamais, qui n'est jamais compris :

Il est aussi mon moi au dedans du cœur, plus petit qu'un grain de riz, plus petit qu'une graine de moutarde, plus petit que le noyau d'une graine de moutarde.

Il est aussi mon moi au dedans du cœur, plus grand que la terre, plus grand que le ciel, plus grand que tous les univers.

Comme un seul feu après être entré dans le monde, tout en demeurant un, devient divers selon ce qu'il brûle, ainsi l'Être unique au fond de toutes choses devient divers selon ce qu'il pénètre et il existe aussi au dehors, dans les apparences.

Il n'y a qu'un Seigneur, l'Être au fond de toutes les choses qui fait le un plusieurs. Les sages qui l'aperçoivent au fond de leur moi, le bonheur éternel est à eux, non pas à d'autres.

... Il est un penseur éternel qui pense des pensées qui ne sont pas éternelles, qui bien que un satisfait les désirs de tous. Les sages qui l'aperçoivent au fond de leur moi, la paix éternelle est à eux, non pas à d'autres.

En lui le soleil ne brille pas, ni la lune, ni les étoiles, ni ces éclairs, encore moins ce feu. Quand il brille, tout brille après lui, par sa lumière toutes les choses s'illuminent.

... Au delà du monde est l'Indéveloppé, au delà de l'Indéveloppé il n'y a rien : voilà le but, le terme.

Cet être est caché dans toutes les choses et ne luit pas au dehors, mais les voyants subtils le perçoivent par leur intelligence aiguisée et subtile.

Celui qui a connu Cela qu'on n'entend point, qu'on ne touche pas, qu'on ne goûte pas, qu'on ne sent pas, qui n'a pas de forme, qui ne passe point, éternel, sans commencement, sans fin, inaltérable, celui-là est sauvé des mâchoires de la Mort.

Le sage qui connaît cet être comme dépourvu de corps parmi les corps, comme immuable parmi les choses changeantes, comme omniprésent, ce sage est affranchi du chagrin.

Mais celui qui n'est pas tranquille et dompté, dont l'esprit n'est pas dans le calme, il ne connaîtra jamais cet être.

Qui donc sait où il demeure, Celui à qui les

brahmes et les kshettryas ne sont qu'une nourriture[1], à qui la mort elle-même n'est qu'un aliment?

Ainsi va la rêverie du solitaire qui s'achemine vers l'état parfait. Il ne l'a pas encore atteint, car il pense et l'immobilité n'est pas faite dans son cerveau. Quand les cinq instruments[2] du savoir sont inertes, quand l'intelligence ne remue plus, l'homme est délivré. Alors le Brahma qualifié qui est lui-même affranchi du mode, du changement, de l'illusion, redevient le Brahma neutre, l'absolu « qui n'est ni cause, ni effet, ni ceci, ni cela, ni passé, ni futur ». Auparavant, souillé par l'ignorance, il se manifestait dans les apparences. A présent, « il est comme une eau pure, versée dans une eau pure et qui reste la même ». Comme une onde de la mer perdant sa forme et son élan s'évanouit dans la profondeur sombre des eaux inertes, ainsi l'homme vide des désirs, des sentiments, des pensées qui faisaient sa personne, s'enfonce, disparait dans le sein noir et tranquille de l'être.

C'est la même doctrine que le brahme nimbé d'or, assis sous les vertes palmes, dévoile à son disciple

1. En qui s'absorbent les races et les générations.
2. Les cinq sens.

agenouillé, et l'histoire suivante[1], que je trouve aussi dans les vieilles Upanishads, pourrait servir de commentaire à ma seconde image :

1. — Hari ! Aum[2] ! En ce temps-là vivait Svetaketu Aruneya. Son père Uddalaka lui dit : — Svetaketu, va-t'en à l'école, car il n'y a personne de notre race, mon bien-aimé, qui, n'ayant pas étudié les Védas, soit brahme par la race seulement.

2. — Ayant commencé son apprentissage quand il avait douze ans, Svetaketu retourna auprès de son père à l'âge de vingt-quatre ans, ayant étudié les Védas, vaniteux, se croyant très instruit, et fier.

3. — Son père lui dit : — Svetaketu, puisque tu es si vaniteux, as-tu jamais demandé cet enseignement par lequel nous apprenons à entendre ce qu'on n'entend point, à voir ce qu'on ne voit point, à savoir ce qu'on ne sait point?

— Quel est cet enseignement, mon seigneur? demanda-t-il.

Le père répondit : — Mon cher enfant, de même que, par un morceau de terre, nous connaissons tout ce qui est de terre, les diversités n'étant que des noms, et provenant de la parole, la vérité étant que toutes ces choses sont terre....

1. Le mot *upanishad* indique, selon M. Max Müller, la position du disciple dont les mains sont jointes et les yeux fixés sur son maître.

2. *Khandogya* VI, I.

De même, mon cher enfant, est Cela qu'on connaît par cet enseignement.

Le fils dit : — Sûrement, ces hommes vénérables ne connaissent pas Cela. Car s'ils l'avaient connu, pourquoi ne me l'auraient-ils pas enseigné? Instruisez-moi donc, mon seigneur.

— Soit, dit le père.

Alors dans la forêt, le disciple s'agenouille, joint les mains et demeure immobile. Le *père de famille*, accroupi sur le sol, serrant de la main gauche la svelte tige de lotus, dit ce qui suit :

4. — « Au commencement, mon cher enfant, il y avait seulement cela qui est, cela seulement, unique, sans second.

D'autres disent qu'au commencement il y avait seulement cela qui n'est pas, sans second, et que de cela qui n'est pas, sortit cela qui est.

Mais comment pourrait-il en être ainsi, mon cher enfant? Comment cela qui est pourrait-il sortir de cela qui n'est pas? Non, seulement cela qui est existait au commencement, cela seulement, unique, sans second[1].

Et cela pensa : — Puissé-je être plusieurs! Puissé-je m'épandre! Et de lui sortit le feu.

Et le feu pensa : — Puissé-je être plu-

1. Puisqu'il a quelque chose plutôt que rien, l'être existe de toute éternité

sieurs, puissé-je m'épandre! Et de lui sortit l'eau.

Et c'est pourquoi nous voyons que, lorsqu'un homme a chaud, il transpire. Car de l'eau paraît sur son corps et elle vient du feu.

Et l'eau pensa : — Puissé-je être plusieurs! Puissé-je m'épandre! et de l'eau sortirent la terre, toutes les choses solides et la nourriture.

Dans les cinq Khandas suivants, le disciple apprend que tout est fait d'une union du feu, de la terre, de l'eau. « Dans ces choses aussi l'homme a sa racine. » — 10. — « Au moyen de la nourriture digérée, ce rejeton, le corps, se forme, grandit. Et quelle pourrait être sa racine, sinon la terre et la nourriture? Et comme la terre et la nourriture sont des rejetons, cherche leur racine. C'est l'eau. Et la racine de l'eau est le feu. Et le feu aussi est un rejeton, et sa racine est le Véritable.

Oui, toutes ces choses ont leur racine dans le Véritable, reposent dans le Véritable.

Quand un homme quitte ce monde, sa parole s'absorbe dans son esprit, son esprit dans sa respiration, sa respiration dans la chaleur, la chaleur dans l'être le plus élevé.

Et cette chose, cette essence subtile, la racine de tout, en elle, tout ce qui existe a son être. Elle est le Véritable. Elle est l'Être, et toi-même, ô Svetaketu, tu es cet Être!

— Mon seigneur, veuillez m'instruire encore, dit le fils.

— Soit, dit le père.

11. — Les rivières, mon enfant, coulent les unes vers l'Orient, comme la Ganga, les autres vers l'Occident, comme le Sindhu.

Elles vont de la mer à la mer (elles s'élèvent de la mer en nuages et y retournent en rivières). Elles deviennent véritablement la mer. Et de même que ces rivières, lorsqu'elles sont dans la mer, ne disent plus : « Je suis cette rivière-ci, ou, cette rivière-là »,

De même, mon enfant, toutes les créatures, quand elles sortent du Véritable, ne savent pas qu'elles sortent du Véritable.

Cette chose, cette essence subtile, en elle, tout ce qui existe a son être. Elle est le Véritable, elle est l'Être lui-même, et toi-même, ô Svetaketu, tu es cet Être.

— Mon seigneur, veuillez m'instruire encore, dit le fils.

— Soit, dit le père[1].

12. — Un homme fut enlevé à son pays par des voleurs. Ses yeux ayant été bandés, il fut conduit dans une forêt pleine de terreurs et de dangers. Et ne sachant où il était, il se prit à pleurer, souhaitant d'être délivré de ses liens. Alors un passant eut

1. Ici le texte est développé par un commentateur.

pitié de lui, coupa ses liens, et le renvoya dans sa patrie, heureux.

Notre patrie est l'Être, le roi du monde. Ce corps fait de trois éléments : le feu, l'eau, la terre, assujetti à la froidure et à la chaleur, est une forêt dans laquelle nous sommes égarés. Et les bandeaux qui nous couvrent les yeux sont nos désirs pour bien des choses réelles ou irréelles, nos femmes, nos enfants, nos bestiaux; et les voleurs qui nous ont conduits dans la forêt sont nos actions[1].

Alors nous pleurons et nous disons : je suis le fils d'un tel, je suis heureux, je suis triste, je suis sot, je suis sage, je suis juste, je suis né, je suis mort. Tels sont les liens qui nous enchaînent[2]. Quelquefois, nous rencontrons un homme qui connaît le moi de Brahma et dont les liens ont été brisés. Il a pitié de nous et nous apprend que nous ne sommes pas fils d'un tel, heureux ou tristes, sages ou sots, nés ou morts, *mais seulement Cela qui est*.

Cette chose, cette essence subtile, en elle tout ce qui existe a son être. Elle est l'Être, le Véritable, et toi-même, ô Svetaketu, tu es cet Être. »

Et Svetaketu comprit ce que son père disait; oui, il le comprit.

1. Les actions de la vie antérieure qui nous ont valu la transmigration au lieu de l'anéantissement dans Brahma.
2. L'individualité.

Et connaissant celui qui est un, qui anime tous les germes, en qui tout s'unit et se sépare, le Seigneur adorable, dispensateur des bienfaits,

Svetaketu *entra pour toujours dans la paix.*

VI

Ce panthéisme, qui fut professé pendant deux mille ans, n'est pas la doctrine d'un penseur isolé ni d'une école. Il décrit en termes philosophiques la *vision* particulière du monde qui, plus ou moins claire, fut celle de toute la race. Pour la comprendre, regardez l'esprit d'une autre variété humaine, et à côté des vieux poèmes philosophiques des brahmes, lisez la Bible. Qu'y trouvez-vous? De la poésie lyrique, des colères, des désespoirs, des enthousiasmes, des haines, des sentiments violents, toutes les secousses, tous les tressaillements de l'âme, exprimés par des métaphores brusques et des images éclatantes, par un style abrupt et saccadé, par une langue simple et peu articulée, incapable de suivre les ondoiements de la pensée spéculative, mais justement faite pour traduire des émotions par des cris. — Or quels sont les effets du sentiment durable et véhément, sinon de replier l'homme sur soi? Quand il souffre, quand il hait, il ne se déprend pas de lui-même. Il s'aperçoit comme distinct de ce monde extérieur qui le froisse. Dans une âme passionné, le *moi* cohérent s'affirme, se pose à part, et quand l'homme essaie de con-

cevoir le fond de l'Univers, il l'imagine aussi comme un *moi* distinct et tout-puissant.

Chez nos brahmes, des facultés contraires ont abouti à des effets contraires. Qu'est-ce qu'on trouve dans les Védas? Des poèmes sur la Nature, des hymnes au Soleil, à la Pluie, aux Nuages, au Feu, au Ciel, à la Terre, au Vent, à l'Orage, à l'Aurore. Nulle poésie subjective, personnelle. Au lieu de sentiments durables, un jeu fuyant d'images. Leur âme n'est plus un être distinct, mais un reflet de la nature, un reflet changeant de ses événements qui changent. Elle devient le nuage qui flotte dans le ciel bleu, le soleil qui surgit à l'orient. Quand une émotion pénètre cette âme, elle ne fait que la traverser. Elle n'y habite pas; elle ne s'y développe pas lentement en passion intérieure et concentrée. Tout de suite elle se projette au dehors, et l'homme prête au monde extérieur ses sentiments toujours muables et passagers. S'il est joyeux, c'est de l'allégresse d'Agni qui pétille entre les sarments; s'il est craintif, c'est de la timidité des Aurores qui se dévoilent derrière les nuages comme des jeunes filles rougissantes. Bref, au lieu de se concentrer en une substance, en un *moi* qui veut, qui agit, qui saigne, qui crie, le poète védique s'éparpille dans l'univers; il se répand dans les choses, son âme s'emplit des formes, des sons, des couleurs de la nature, et la nature s'anime de ses pensées et de ses désirs.

Il les adore, ces forces vivantes et divines de la nature, mais son polythéisme est d'espèce particulière. Indra, Varuna, Agni, Surya, sont des âmes, des âmes élémentaires, non pas raidies et enfermées dans un petit nombre d'attributs fixes, non pas conçues comme des personnes distinctes et invariables, mais changeantes, ondoyantes, capables de se transformer les unes dans les autres. Cette Aurore est aussi le Soleil, le Soleil est aussi le Feu, le Feu est aussi l'Éclair, l'Éclair est tempête et la tempête est pluie. Varuna devient Agni, Agni devient Surya. Tous s'unissent, se mêlent, se pénètrent. Rien de permanent, ni dans la personne humaine qui ne s'aperçoit pas comme une personne, ni dans le monde extérieur qui n'est que changement. Il n'y a plus dans l'Univers qu'un tourbillon de formes et de pensées éphémères, un ruissellement sans trêve. En germe dans les Védas, cette conception végète, devient et s'épanouit dans les vieux poèmes philosophiques des brahmes. Quand on les lit, on découvre avec stupeur que la plus enracinée de nos notions européennes, celle du moi-substance, n'existe pas pour eux. Pour comprendre leur état d'esprit, il faut nous reporter à certaines minutes très rares et très fugaces de notre vie. Chacun de nous connait ces moments de rêve et de déraison maladive où notre *moi* semble se dissoudre. Nous prononçons alors notre propre nom

qui ne paraît plus qu'un son vide de tous sens, ne désignant personne, et nous nous demandons avec angoisse : « Est-ce que *je* suis? » — Que signifie-t-il, ce *je*? — Cette étrange sensation, si rapide chez nous, est ordinaire chez eux. Ils n'aperçoivent leur personne que comme un lieu où se croisent des visions; ils ne sentent rien qui subsiste en eux. Autour d'eux, tout passe, et la doctrine de l'écoulement universel devient systématique : — « Notre corps vient de la nourriture, c'est-à-dire de la terre, attire à lui les éléments extérieurs, » les rejette, en attire de nouveaux, grandit, subsiste ainsi, et sa vie n'est faite que de changements. Si leurs énumérations accumulent « l'eau, le ciel, la terre, l'éther, le feu, les oiseaux, les herbes, les arbres, les vers, les mites, les fourmis, les pensées, les abstractions, les Védas, » c'est que toutes les choses se confondent dans le tourbillon universel. Comme ces vapeurs exhalées du sol, de la mer, des animaux, des plantes, et qui, tout à l'heure, faisaient partie du sol, de la mer, des animaux, des plantes, se pénètrent, s'élèvent, s'illuminent dans l'éther, flottent, courent, à travers l'espace, se refroidissent, retombent et redeviennent au hasard sol, mer, animaux, plantes, ainsi s'unissent et se séparent les choses que nous croyons distinctes. « Le sacrificateur, étant devenu air, devient fumée; étant devenu fumée, il devient brouillard; étant devenu brouillard,

il devient nuage et tombe en pluie. Puis il revient dans la vie comme blé, comme riz, comme herbe, comme arbre, comme sésame et comme millet. »

Entre cette vue et le panthéisme, il n'y a qu'un pas, et ils y arrivent de deux façons. Puisque toutes les formes passent et ne font qu'apparaître, elles sont illusoires. Qualités, manières d'être, retranchons-les, que reste-t-il? Rien, disent les bouddhistes, *Nada;* le monde n'est pas, il n'y a de réel que le néant. — *Cela qui est*, disent les brahmes orthodoxes, cela qui est et dont on ne peut rien dire, sinon : *Il est*; le *tat*, vide de toute qualité, qui n'est ni ceci, ni cela, ni cause, ni effet; bref, le Brahma neutre, indéterminé, indéveloppé, « qui ne pense pas, qui ne veut pas, qui ne voit pas, qui ne sait pas, » l'Être pur et abstrait. A la surface de ce Brahma neutre qu'on atteint par la pensée pure est le Brahma masculin, déjà vivant, tangible et coloré. Car, après avoir considéré la substance unique qui se cache sous le tourbillon des formes, on peut considérer la force qui organise et maintient ce tourbillon. Puisque tout est mouvement dans le monde, il y a une puissance qui dirige ce mouvement. Puisque le monde n'est pas inerte à la façon d'une pierre, mais vivant à la façon d'un arbre[1],

1. Métaphore favorite des Brahmes. Souvent le monde n'est désigné que par ce mot : l'arbre.

c'est qu'une *âme* le soutient et le développe. Cette âme est Brahma, le germe universel, le « *moi* vivant et incarné ». Puisqu'il est vivant, il est qualifié, il ne se confond pas avec le Brahma neutre dont il n'est que la première manifestation. Il est Brahma, mais Brahma déjà voilé par l'illusoire Maya, Brahma assujetti au temps. « Il y a deux formes de Brahma : *celui qui connaît le temps et celui qui ne connaît pas le temps* : celui qui connait le temps a des parties. Le temps mûrit et dissout tous les êtres dans le grand *moi*, l'âme vivante, mais celui qui sait en quoi le temps lui-même s'absorbe, celui-là comprend les Védas. »

Concevons donc à l'origine et à la racine des choses l'Être absolu, pur et vide « qui se trouve au fond de toutes les formes et de tous les germes ». En se développant au dehors, il s'assujettit à l'Illusion, « Comme une araignée qui se couvre de fils tirés de sa propre substance, il se revêt de qualités sorties de lui-même, » et sa première projection est le Brahma vivant, l'âme ou l'idée subtile et universelle « qui agit au dedans du monde et le diversifie. Cette âme n'est ni homme ni femme, et, pourtant, elle n'est point neutre. » C'est elle qui, « devenant ceci et cela, » prend des millions de formes éphémères, toutes sorties d'elle, toutes retombant en elle, elle-même passagère comme tout cet univers visible, et condamnée, après ces myriades

de millions de siècles qui sont un jour de Brahma, à s'absorber à son tour dans l'Être neutre « qui n'a point d'ombre, ni de corps, ni de couleur ». — Qu'on imagine le monde comme un arbre immense, solidement planté dans la terre. D'où viennent-elles, ces feuilles innombrables qui bruissent au vent, qui luisent à la lumière, ces branches épanouies, ces grappes savoureuses, cette solide colonne du tronc qui grandit régulièrement, toute cette végétation brillante et parfumée? D'un germe primitif, aujourd'hui dispersé, mais encore vivant et actif dans les profondes racines obscures, comme dans l'impalpable poussière qui satine et colore la pulpe de cette fleur. Écorce, feuilles, fleurs, cellules, tout change, meurt et se renouvelle comme toutes les choses dans l'univers. Mais la force primitive qui dressa l'arbre subsiste à travers les morts et les naissances particulières, donne leur forme et leur ordre aux éléments toujours nouveaux et passagers. D'où vient-elle donc, cette force active semblable au Brahma vivant qui anime l'univers? Du sol, du sol inerte dont un jour quelques parcelles s'organisèrent. Ce sol est l'image du Brahma primitif; de lui tout procède, à lui tout revient, et lorsque après des siècles la force qui soutient l'arbre s'épuisera, les changements cessant, le développement s'arrêtant, l'arbre retournera à la Terre, et tout rentrera dans l'immobilité. — « A présent, tu es femme,

tu es homme, tu es enfant, tu es jeune fille, tu es un vieillard qui chancelle sur un bâton, tu es né avec ta face tournée de tous les côtés. Tu es l'abeille bleue, tu es le perroquet vert aux yeux rouges, tu es le nuage du tonnerre, les saisons, tu es les mers. Tu es sans commencement, parce que tu es infini, toi de qui sont nés tous les mondes. Mais comme ces rivières coulantes qui vont vers l'Océan s'y absorbent et y engloutissent leurs noms et leurs formes, de même le soleil et la lune, les kshettryas et les brahmanes, les moustiques, les abeilles, les flamants, les Devas, Vichnou, Siva et le temps lui-même en qui vit le second Brahma, s'absorberont dans l'Être inconcevable, et leurs noms et leurs formes ne seront plus. » Au fond, en ce moment même, elles ne sont pas ces formes, elles ne font que paraître. Brahma, se regardant dans le miroir du temps et de l'illusion, s'aperçoit comme multiple et muable, mais, en réalité, il n'y a rien que *Cela qui est*.

Ceci n'est pas un jeu d'esprit, une thèse d'école, une philosophie de curieux qui contemplent des idées, mais une croyance pratique, active, profonde, élaborée par la méditation solitaire et concentrée. Replié sur lui-même, enfoncé dans son rêve, le brahme ne distingue plus le monde réel de son rêve et le voit ondoyer comme une vapeur. Dès lors, le lien qui l'attachait au monde n'a plus

de prise sur lui. Comment aimer ce qu'on reconnaît pour irréel, comment faire effort pour saisir ce qui va nous glisser dans la main?

« O saint! à quoi sert d'être heureux dans ce corps ignoble et fragile, amas de sang, d'os, de peau, de nerfs, de moelle, de chair, de mucus, de semence, de larmes, d'ordure? A quoi sert d'être heureux dans ce corps qu'assaillent la convoitise, la haine, l'envie, l'illusion, la crainte, l'angoisse, la jalousie, la séparation d'avec ce que nous aimons, la faim, la soif, la vieillesse, la mort, la maladie, la souffrance? Et nous voyons que tout est périssable, les mouches, les mites et les autres insectes, les herbes et les arbres qui croissent et se décomposent. Regarde en arrière vers ceux qui ne sont plus, regarde en avant vers ceux qui ne sont pas encore. Les hommes mûrissent comme les blés, tombent, et, comme les blés, ils jaillissent de nouveau. Il y a eu des hommes puissants, de grands manieurs d'arcs, des chefs de peuple, Sudyama, Asvapati, Sasabindu, et des rois qui, sous les yeux de leur famille, ont quitté leur grande félicité et sont sortis de ce monde, et que deviennent-ils? Les grands océans se dessèchent, les montagnes s'écroulent, *l'étoile du pôle remue*, les astres tomberont, la terre sera submergée, et les dieux aussi passeront. Dans un univers semblable, à quoi bon vouloir être heureux? ô baisse toi vers moi! Dans ce monde je languis

comme une grenouille dans un puits desséché. »

Ainsi se lamentait le roi Krihadhrata qui, coupant dans son cœur la racine du désir, s'était réfugié dans la forêt. Depuis mille ans il était là, les bras levés, regardant le soleil, immobile comme tous ses frères, les gymnosophistes qui siégeaient solitaires dans les jungles de l'Inde. Car l'immobilité, voilà la conclusion pratique de toute la philosophie hindoue. L'illusion reconnue comme telle, quoi de plus naturel que de vouloir s'arracher à l'illusion? Et comment y réussir, sinon en abolissant en nous tout ce qui fait partie de ce monde illusoire et fugitif, désir, volonté, sensation? La spéculation a fait le vide dans l'homme; il ne lui reste plus un motif d'action, il a reconnu que rien ne valait la peine de remuer et que lui-même n'existait pas : il s'assoit sur ses talons et il rêve.

A quoi rêve-t-il? A Brahma. La connaissance de Brahma, voilà l'affranchissement. Le Brahma, qui est nous-mêmes et qui se voit divers et muable par cela même qu'il se reconnaît comme Brahma, se détourne du miroir magique de Maya. Répétons donc : « Je suis Brahma. » « car celui qui sait qu'il est Brahma ne fait qu'un avec Celui qui est un. » Par delà le voile brumeux des apparences, efforçons-nous d'apercevoir Celui qui est : aussitôt, toutes les barrières de notre être borné tombant, nous redeviendrons l'Éternel et l'Infini, nous rentre-

rons pour toujours dans le sein dont nous sommes sortis. — Chose étrange, pour la première et peut-être pour la dernière fois, voici que l'humanité attache le salut non aux actes, non à la foi, non au sentiment, non au rite, *mais à la connaissance*. « Ceux dont la conduite est bonne, qui lisent les Védas et accomplissent les sacrifices, ils s'élèvent après la mort jusqu'au séjour des devas, mais le fruit de leurs bonnes œuvres consommé, ils reviennent en ce monde, car *ils ne savent pas*. Ils renaissent en des formes nouvelles, ils veulent, ils peuvent, ils sentent, ils vivent de nouveau. Là est la pire misère, celle qu'ils ne pourront fuir qu'en absorbant dans l'inconscience et l'inertie de l'Être pur. Celui qui voit une différence entre Brahma et le monde va du changement au changement, de la mort à la mort. » C'est-à-dire qu'il renaît toujours. Pour entrer à jamais dans le calme, retenons notre respiration, fixons notre attention, tuons nos sens, ne parlons plus. Pressons notre palais du bout de la langue, respirons lentement, regardons fixement un point de l'espace, et la pensée s'arrêtera, la conscience s'abolira, notre moi s'évanouira. « Nous cesserons de sentir le plaisir et la peine, puis nous arriverons à l'immobilité et à la *solitude*. » Notre être se reconnaissant comme l'Être, il n'y a plus pour lui de temps, d'espace, de nombre, de limite, de qualité. « Comme une araignée qui s'élève au moyen de

son propre fil, gagne l'espace libre, ainsi celui qui médite s'élève au moyen de la syllabe AUM et gagne l'indépendance. » — « Cela qui est sans pensée, bien que situé au cœur de toute pensée[1] cela qui est caché, mais situé au fond de tout, que l'homme y plonge son esprit, et son être vivant sortira libre de ses liens. » La pensée et la volonté abolies, toute la fantasmagorie de Maya disparaît : « Nous devenons semblables à un feu sans fumée, à un voyageur qui, ayant quitté le chariot qui l'emportait, en regarde tourner les roues. » — « Le chagrin ne peut plus vivre en nous; celui qui connaît Brahma est consolé pour toujours. » Nous avons compris que nous ne sommes rien qu'une étincelle de l'Être UN et absolu qui vient flamboyer dans le temps; dès lors, quelle souffrance pourrait nous meurtrir? « Nous ne disons plus : *ce corps est moi-même, je suis un tel,* mais *je suis Brahma, je suis l'univers*; » nous ne sommes plus emportés et secoués par « les vagues des qualités. » — « Pur, non développé, tranquille, sans respiration, sans corps, éternel, immuable, impérissable, ferme, sans passion, non né, indépendant, » je suis pour toujours entré dans la paix, car j'ai rejeté l'existence consciente. Telle est la félicité suprême, réservée aux adeptes de la doctrine secrète, célébrée par les

1 Cf. Spinoza, la pensée attribut et la pensée mode.

Upanishads avec une solennité de paroles qui donne une idée de la ferveur, de l'enthousiasme, du frémissement d'espoir contenu dont tressaillait le brahme en souhaitant le jour de la délivrance après lequel jamais plus il ne dirait *moi* de lui-même. « Celui qui, connaissant les Védas, les ayant répétés journellement dans un lieu sacré, n'ayant fait souffrir aucune créature, concentre ses pensées sur l'Être et s'y absorbe, il atteint le monde de Brahma et il ne revient plus, *non, il ne revient plus.* »

La pensée jetée dans un vertige métaphysique et s'abolissant par son propre effort, la volonté anéantie, voilà quelques-uns des effets intellectuels et moraux de la philosophie brahmanique. On la voit sortir, cette philosophie, d'une aptitude primitive manifestée dès l'âge védique, et dérouler la série de ces conséquences. Que ces conséquences sont nécessaires, cela paraît clair quand on remarque qu'ailleurs les mêmes causes ont produit les mêmes effets. Il ne s'agit pas de nations, — le cas de l'Inde est unique, — mais d'individus, car n'est-il pas légitime de comparer l'âme moyenne d'une race à une âme particulière, et de constater dans l'une et dans l'autre la même structure et les mêmes liaisons? Nous avons eu quelques esprits hindous en Europe[1]. En Angleterre, où l'homme est si vaillant

1. En France, notre grand poète M. Jean Lahor que l'on pourrai

et si actif, où le moi est si stable et si fort, où la poésie est si subjective, où la religion est d'un monothéisme si hébraïque, Shelley l'était presque. Des critiques ont déjà noté chez lui des facultés analogues à celles qui ont tissé les mythes védiques. Nulle poésie plus impersonnelle, nulle imagination sympathique plus capable de reproduire les sensations élémentaires des êtres élémentaires, l'allégresse de la terre roulant dans la lumière de l'espace, ceinte de ses mers, de ses continents, de ses forêts, de ses nuages, de son atmosphère humide et bleue, la paix de la nuée splendide flottant dans l'éther tiède, puis, riant dans le tonnerre pour s'abattre en pluie grosse de bourgeons futurs, l'extase de l'alouette grisée par la vision des plaines lumineuses, toute tremblante de joie et qui palpite, invisible, dans l'espace « comme un bonheur sans corps dont le cours vient de commencer, » la tendresse timide, la vie vague de la plante fragile qui rêve de ses boutons à venir. — Shelley s'est fait terre avec la terre, fleur avec la fleur, ruisseau avec le ruisseau. Il s'est projeté dans toutes les formes, sa poésie est un reflet mouvant de la nature mouvante. Le sentiment durable sur lequel s'assoit une personnalité en est absent, et chez lui la sensation du *moi*

prendre pour exemple si chez lui l'Hindouisme n'était pas conscient. Voir outre son admirable *Illusion* et *le livre du Néant* son traité si nourri et si vivant de Littérature Hindoue.

est réduite à un minimum. A tous moments, il parle de cette extase dans laquelle on ne fait plus qu'un avec l'objet contemplé. Son âme n'est point distincte, isolée dans la nature, mais s'y éparpille toute. Par suite, toutes les formes de la nature lui apparaissent comme animées et vivantes, capables de sensation et de plus toujours en mouvement, toujours changeantes, toujours transformées. La sensation de la Vie, de la Vie à la fois une et multiple, voilà ce qu'exprime sa poésie. Au fond de l'univers il perçoit une âme, une âme dont nous sommes les pensées, dans laquelle la mort nous absorbe, qui tressaille dans le ver de terre et dans l'étoile, une âme dont la nature est le vêtement mystique, cachée sous les choses visibles et qu'à de rares minutes nous voyons luire à travers les formes belles et nobles comme une flamme pâle à l'intérieur d'un vase d'albâtre translucide. Qu'on relise ce *Prométhée déchaîné*, où tous les êtres s'unissent en un chœur, et surtout l'étonnant dialogue de la Terre et de la Lune, et que l'on dise s'il n'a pas été ivre de la vie universelle éternellement jaillissante, circulant à travers toutes les choses, s'il n'a pas été transporté par la vision du Brahma vivant déployé au dehors dans les sons, les parfums et les couleurs. — Il n'a pas été au delà. Il n'a pas aperçu le Brahma neutre, l'inqualifié, l'immobile. Des deux étapes de l'intelligence et de la sensibilité

hindoue, il n'a parcouru que la première. Il a connu le rêve, l'allégresse, l'extase des poètes védiques, il n'est pas allé jusqu'à l'inertie des gymnosophistes. Il fut panthéiste, mais d'un panthéisme joyeux, et il est resté sain et vaillant.

Amiel est un cas plus complet. Il a pénétré sous le Brahma vivant, il s'est engourdi dans l'immobilité du brahme « affranchi », et chez lui l'aptitude au rêve et à la spéculation, la paralysie de la volonté ont justement eu pour point de départ la faculté plastique que l'on aperçoit à l'origine du panthéisme hindou. « Mon esprit, dit-il, est le cadre vide d'un milieu d'images effacées. *Il est sans matière, il n'est plus que forme.* Rentrer dans ma peau m'a toujours paru curieux, chose arbitraire et de convention. Je me suis apparu comme boîte à phénomènes, comme sujet sans individualité déterminée, et par conséquent ne me résignant qu'avec effort à jouer le rôle d'un particulier inscrit dans l'état civil d'une certaine ville et d'un pays. » De cette sensation habituelle à ne voir dans l'univers qu'un songe brumeux où roulent les apparences, de là au pessimisme et à l'immobilité, la distance est courte. — Inertie hindoue, pessimisme hindou, panthéisme hindou. Amiel a passé par ces trois états de la volonté, de la sensibilité, et de l'intelligence. Lui-même se reconnaît frère des brahmes : « La fantasmagorie de l'âme me berce comme un

yoghi de l'Inde, et tout devient pour moi fumée, illusion, vapeur, même ma propre vie. Je tiens si peu à tous les phénomènes qu'ils finissent par passer sur moi comme des lueurs et s'en vont sans laisser d'empreinte. La pensée remplace l'opium ; elle peut enivrer tout éveillé et diaphanéiser les montagnes et tout ce qui existe. » — Le voici arrivé à l'hallucination du brahme solitaire qui, concentrant son esprit, voit la procession des mondes monter comme une vapeur depuis des milliards de siècles de la noirceur vide de l'être, et sa rêverie s'étend sur tout l'univers. « Chaque civilisation est comme un rêve de mille ans, où le ciel et la terre, la nature et l'histoire *apparaissent* dans une lumière fantastique et représentent un drame que projette l'âme hallucinée. » Lui-même ne se voit plus comme une substance solide : il fond et se volatilise avec toutes les choses. « Je suis fluide comme un fantôme que l'on aperçoit, mais que l'on ne peut saisir. Je ressemble à un homme comme les mânes d'Achille, comme l'ombre de Créuse ressemblaient à des vivants. Sans avoir été mort, je suis un revenant. Les autres me paraissent un songe et je suis un songe aux autres. » — Telle est l'étrange sensation qui, répétée sur des générations, a produit non seulement la philosophie, mais bien des caractères de la civilisation brahmanique. Remarquez qu'il n'y a pas un fait noté dans ces

deux volumes de confessions d'Amiel, pas un détail de vie pratique. En effet, quand on est porté à contempler l'universel et à se prendre à l'absolu, comment s'intéresser au particulier et au contingent? Quand le monde paraît une illusion sans consistance, d'où viendrait la volonté de l'étudier pour y chercher la meilleure place? Le fondement solide sur lequel nous étayons nos soixante-dix ans de vie humaine se dérobe tout d'un coup, et l'homme, en même temps qu'il cesse de s'intéresser au monde visible et réel perd sa prise sur le monde visible et réel. — On retrouve ces deux traits dans l'Inde. Sauf la philosophie et l'astronomie qui traitent de l'Éternel, les Hindous n'ont pas de science. Ils n'ont pas eu, comme les Grecs, la curiosité de chercher les lois qui gouvernent les faits, ils n'ont pas éclairci leur vision trouble de la nature. Certaines de ces Upanishads semblent écrites par des fous ou par des enfants. Des chiens et des flamants y discutent et y philosophent. Point d'Histoire. Cette littérature si touffue n'est faite que de rêve et de métaphysique. Pas une date, pas une anecdote, pas une généalogie sérieuse. Presque tout ce que l'on connaît du plus grand événement religieux de l'Asie, on le doit au récit des pèlerins chinois. Du bouddhisme on ne sait ni quand il commence, ni quand et comment il disparaît de l'Inde. En effet, quoi de plus fou que d'étudier les sociétés, les civilisations,

l'histoire de l'humanité, si humanité, sociétés, civilisations ne sont, comme dit Amiel, que des rêves projetés par l'âme, que des flots un instant soulevés à la surface de Brahma! Dans la pratique, aucun effort d'organisation sociale, nul groupement précis en cités ou en nations, nulle constitution définie et liée. Une fois le brahmanisme établi et le songe philosophique commencé, nulle résistance aux attaques du dehors. L'organisation civile, militaire, politique étant rudimentaire, l'Inde, incapable de forme définie, est comme une gelée de nation, vague, incohérente, impuissante, à la merci du premier conquérant venu, musulman ou anglais, que lui importe, pourvu qu'on la laisse rêver à cela qui demeure, à cela qui *est* véritablement et dont la connaissance affranchit de la douleur, — pourvu qu'on la laisse s'enivrer de l'Être en répétant la syllabe AUM qui donne la paix?

VII

2 décembre.

Ce matin, je retourne au bord du Gange. Pour comprendre l'Inde brahmanique, nul spectacle ne vaut celui de ce peuple qui vit en plein air sur la rive du fleuve sacré. C'est là qu'ils prient, qu'ils flânent, qu'ils causent, qu'ils mangent, qu'ils dorment, qu'ils meurent. Sur des litières, des malades, des agonisants sont étendus, quelques-uns venus de très loin pour finir ici. La forme même de l'être vivant se défait devant le fleuve, car on y brûle les morts. Voici les bûchers, et autour d'eux la foule est indifférente, continue à barboter, à prier, à puiser de l'eau, à laver. A dix pas du lieu sinistre, des hommes lui tournent le dos et se sèchent tranquillement, assis au soleil. Comme un acte naturel et familier, la dissolution des êtres particuliers se poursuit au sein même de la vie générale, dont elle n'est qu'un moment. Rien d'effrayant en elle. Très certainement, chez l'Hindou, le *moi* n'a pas cette puissance de cohésion qui nous fait croire à sa durée nécessaire, nous donne notre volonté de vivre et ne nous permet pas de penser sans horreur à l'anéantissement. Après la crémation, les parents ne répandent pas de larmes, mais ils chantent :

« N'est-ce pas folie que de vouloir trouver quelque chose qui dure chez l'homme? N'est-il pas passager comme la bulle d'eau, fragile comme la tige d'une plante? La terre, l'Océan et les dieux doivent périr. Pourquoi donc le monde des hommes, léger comme une écume, ne serait-il pas emporté par la mort universelle et ne passerait-il pas aussi? »

Je le regarde se faire, cet évanouissement de la force humaine. Un brahme préside aux crémations, niché dans le trou rectangulaire et sombre qui s'ouvre au sommet d'une petite tour carrée, impassible, les tempes serrées d'un bonnet, la maigreur du corps saillante sous son pagne jaune. Au pied de la tour, des piles de bois, et çà et là, comme jetées au hasard, sanglées dans un voile violet ou rose, serrées entre quatre bambous verts, s'allongent des formes rigides. — Deux bûchers flambent. L'un des cadavres est encore intact, troussé comme pour la broche, les jambes repliées par des cordes, les cuisses et les genoux noirs soulevant les fagots. Un autre bûcher finit de brûler; de petites flammes roses tremblent encore sur le bois qui s'écroule, blanchi par le feu. Tout d'un coup, l'horrible tête saillit, calcinée, couverte d'écailles noires. Et l'on jette le tas sinistre au Gange, qui, sans hâte, l'emporte dans son flot paisible. Une tache brune s'élargit, puis s'efface dans le miroitement de l'eau lourde. Tout autour, un papillotement vague de couleurs

dans une brume de lumière, un bruissement confus, et le vol splendide des oiseaux piailleurs.

Tous les jours, cette scène se renouvelle. Une musique bruyante, des gongs joyeux retentissent quand on brûle un vieillard. Si le mort est très jeune, la famille s'afflige, et l'on mène un deuil autour du bûcher.

Entre les palais qui couronnent les ghats, les escaliers, larges sur la rive, montent en se faisant étroits et s'enfoncent sous des portes sombres. Sur les degrés, des femmes sculpturales, dans leurs draperies bleues, très droites, soutiennent noblement de leurs bras levés des urnes pleines de l'eau du fleuve, des vases de cuivre pesants qu'elles portent sur la tête. D'autres soulèvent des corbeilles chargées de fleurs blanches et les déposent au pied des vaches tranquilles.

Je pénètre dans les ruelles qui montent, pleines de lumière blanche, le pavé découpé d'ombres vives. Sur les murailles, des éléphants bleus détalent, chargés de dieux A tous les coins de maison, des autels, de petits temples où les fleurs du culte s'entassent devant les images grotesques, des bornes où traînent des poussahs dont le ventre ballonne. Par les fenêtres, on entrevoit quelque chose de la

vie intérieure, et ce sont toujours les mêmes salles basses et carrées, soutenues par une rangée de colonnettes; des cours sombres, des murailles sculptées. Autour de nous, les images des monstres et les chapelles se multiplient, se serrent, s'entassent, et c'est une débauche, un regorgement de figures sacrées, de châsses, d'autels dans la ruelle tortueuse. Les yeux blancs des dieux luisent dans l'ombre, leurs bras multiples se contournent, leurs bouches grimacent hideusement. C'est Mahakal ou le Grand Destin, le dieu Bhairouath, gendarme suprême qui maintient la paix autour de Bénarès; c'est son bâton qui, lui aussi, est un dieu, représenté par une pierre couverte d'un masque; c'est le génie de la planète Saturne, dont la tête d'argent émerge d'un tablier; c'est Anupurna, la bonne déesse, qui nourrit tous ses fidèles; c'est partout le fils de Siva, l'étonnant Ganesh, assis, les jambes croisées, son gros ventre ceint du fil des brahmes, sa trompe rouge d'éléphant traînant à terre en replis volumineux; c'est, aux pieds du dieu énorme et ventripotent, la souris minuscule, bridée et sellée, qui lui sert de coursier. A travers les barreaux, j'ai la vision rapide d'un brahme accroupi devant l'idole dont il est le gardien, l'œil fixe, ses membres maigres sans mouvement. Dans des coins sombres sont des puits sacrés où la foule accumulée jette des fleurs : le puits du Destin, celui de la Science, celui de

Manni Karnika. A présent, il faut lutter pour fendre la cohue. Les ruelles se resserrent entre les échoppes où s'entassent les chapelets, les statuettes et les gros monceaux jaunes de jasmin. L'air est épais de la senteur qui monte de toute cette humanité, de toutes ces fleurs, de tous ces puits d'eau croupissante, et l'on avance dans une rumeur de prières ahuri, coudoyé, serré, porté par la foule, poussé par cent mendiants qui crient; et toujours défilent les chapelles, les idoles, les porches gardés par des fakirs immobiles. Enfin, une odeur plus écœurante de boue fétide, de bouse de vache, de fleurs décomposées, annonce le grand temple de Siva. Voici son dôme doré, voici ses tours, non pas isolées au milieu d'une place, mais serrées contre des maisons, pressées contre des échoppes, dressées au cœur des ruelles. Là est le centre de la fourmilière hindoue, et, comme dans une fourmilière, c'est une agitation fiévreuse et désordonnée. Nul mouvement d'ensemble dans cette cohue; on se croise, on se pousse au hasard. Des vieilles femmes de race brahmanique, à figures blanches, voilées de blanc, édentées, vacillantes, marmottantes, passent comme des somnambules, avec des gestes d'hystériques, lancent des fleurs à terre, aspergent le sol de l'eau du Gange. Devant la foule, béatement, au soleil, des prêtres, assis à l'entrée du temple, somnolent. Des hommes tournent très vite autour de deux arbres,

d'autres appellent Siva en frappant les cloches rangées devant ses sanctuaires; surtout, on fait ruisseler l'eau sur les lingams, on les couronne de fleurs. Il y a des files de brahmes tremblants, très vieux, au poil gris, mal rasés, qui, serrés les uns contre les autres, avancent péniblement; des mendiants à peau blanche, d'un blanc terne, chevelure toute blanche, collier de barbe grise. Beaucoup de figures tout à fait européennes entrevues pendant un instant, disparues tout de suite dans la foule Très rapidement, on reconnaît des frères aryens, des hommes de notre race, mais abrutis ou affolés, par les invasions successives, par les tyrannies, par le climat brûlant, par des siècles de souffrance. Les regards sont étranges, enfiévrés ou idiots. Un air de folie circule....

Dans le temple, sur le pavé noir, gluant de boue et de fleurs écrasées, le remous humain me pousse au hasard, sous des colonnades, devant des puits infects où des hommes penchés cherchent anxieusement leur image, devant une statue colossale de taureau en pierre rouge, devant une vacherie sacrée où les bêtes, la bouche pleine de fleurs, les yeux béatement fermés devant l'adoration de la multitude démente, royalement, avec une paix souveraine, laissent tomber leur fiente, sur laquelle la foule tumultueuse se précipite. — Tout d'un coup, un frisson de terreur : j'ai frôlé une chose indescriptible

un être nu, uniformément grisâtre, rigide comme une pierre, un fakir couvert de cendres, qui paraît mort et ne tressaille même pas au choc, et bousculé, suffoqué, épouvanté, sans savoir comment cela s'est fait, je me retrouve dans les petites ruelles où se vendent les fleurs. On voit d'ici le flot humain couler lentement, comme une tourbe épaisse, autour de la pagode. Le portique est gardé par des brahmes mendiants, vieilles têtes chenues qui hochent avec stupeur. Au-dessus d'eux, l'image peinte du seigneur de Bénarès, du dieu ascète, de Siva, qui crée et qui détruit, emblème de la Puissance qui reproduit tous les êtres et des millions de morts fait sortir les millions de vies...

VIII

3 décembre

Après quelques jours passés dans ce monde hindou, l'esprit commence à s'emplir de sensations hindoues. Aujourd'hui, en quittant le temple de Siva, il me semble que, sous ces images diverses, je commence à démêler une impression fondamentale, comme, dans les diverses notes d'un instrument de musique, on reconnaît le même timbre.

Regardez ce vase de cuivre de Bénarès. Vous admirez le brillant du métal, le fini des ciselures; mais ce sont là des caractères particuliers qui n'appartiennent qu'aux vases de cuivre. En voici un autre, plus intéressant parce qu'il est très général. Ces ciselures de notre vase, que représentent-elles? Tout d'abord, on n'en sait rien; on n'aperçoit qu'un fouillis de lignes contournées, enlacées, confondues au hasard. Peu à peu, un nchevêt rement de formes vagues apparaît : des dieux, des génies, des poissons, des chiens, des gazelles, des fleurs, des herbes, non pas groupées d'après un motif, mais jetées là, entassées pêle-mêle, en masse confuse et vivante, semblables à ces paquets informes de boue sous-marine que le filet ramène et dans lesquels, parmi les amas d'algues

embrouillées, on voit grouiller des pinces, luire des écailles, frétiller et se tordre des corps mous. De même, chacune de ces ciselures est d'une complication infinie : ces dieux ont six bras, ces plantes traînent de tous côtés en lames et en feuilles, ces fleurs s'enroulent et se confondent. Bref, rien n'est simple, tout est multiple, *touffu*, et cette complexité, faute de lignes directrices, reste irrégulière. — Le nombre, le nombre accumulé, sans ordre et sans mesure, voilà le trait que l'on retrouve à chaque instant ici, dans ce débordement de dieux qui sortent de leurs temples et viennent peupler les rues de leur multitude, dans cette fourmilière d'hommes de toutes couleurs et de toutes castes qui bruit le matin aux bords du Gange, dans ce flot humain qui ondoyait tout à l'heure autour des lingams et des images de Siva, dans ce pêle-mêle de chapelles, d'autels, de puits sacrés, de statues d'animaux, qui ne forment pas des figures simples et géométriques, comme dans cette antique Égypte où des allées de sphinx, terminées par des pylônes pyramidaux, débouchaient dans des cours rectangulaires, mais s'éparpillent au hasard parmi les ruelles tortueuses, au milieu des boutiques et des maisons. On le retrouve, ce trait, dans ces architectures étranges où la pierre sort de la pierre comme la feuille de la feuille, où les torses, les têtes, les bras, les jambes des dieux innombrables, les corps des

quadrupèdes et des serpents foisonnent, s'écrasent, montent en une pyramide confuse de formes vivantes. Spontanément, par l'effet d'une forme spéciale de leur esprit, les choses leur apparaissent comme *infiniment complexes*. Tandis que le Grec était surtout sensible au juste et à l'ordonné, ils aperçoivent d'abord le nombreux et le divers. Cette nature qui les environne ne leur semble pas un tout harmonieux et limité, mais bien plutôt une végétation immense, aux rameaux grandissants, un inextricable réseau de frondaisons folles et toujours vivantes. Pour comprendre leur point de vue, il faut l'opposer à celui de nos déistes. Ces gens de l'Inde n'ont jamais placé à l'origine des choses un architecte intelligent et moral qui, construisant l'univers avec la règle et le compas, fait l'homme à son image, souverain, par la conscience et la raison, de la création qui, régulièrement, s'étage au-dessous de lui par classes, par espèces, par genres. Ils ne se sentent pas séparés de la création, mais frères de tous les vivants, plongés dans la nature, nés d'elle et pourtant opprimés, étreints par sa grandeur et sa multiplicité. Ils ne reporteront pas à six mille ans le commencement des choses. Regardez ces poèmes gigantesques, ces énumérations sans fin, ces entassements prodigieux de chiffres, ces myriades de millions de siècles, ces métaphores insensées, prolongées au delà de toute attention, par lesquelles

ils tentent de figurer l'immensité de l'univers, l'infini de l'espace et du temps, et vous reconnaîtrez qu'ils ont eu, poussée jusqu'au vertige, la sensation de l'illimité, non pas de l'illimité abstrait et mathématique qu'on peut exprimer par un symbole, mais de l'illimité vivant, où se croisent, s'unissent, se combattent, toutes les formes et toutes les forces, et que symbolisent toutes leurs œuvres, par leurs extravagances et leur désordre.

La religion actuelle de l'Inde est une de ces œuvres aussi compliquée, irrégulière et nombreuse qu'un toit de pagode ou que les ciselures du vase de Bénarès. Elle est sortie du brahmanisme par développement, comme les feuilles, les graines, les fleurs, les grappes, comme toute une végétation sort d'une tige unie et droite. D'abord, disaient les vieux brahmes, Il est un, puis Il devient trois, puis cinq, puis sept, puis neuf, puis on dit qu'Il est onze et cent dix et mille vingt. Ce sont ces mille vingt formes de l'être, c'est-à-dire la variété infinie de ces formes, qu'adore l'hindouisme. Comme elles sont de toutes espèces, ondoyantes et diverses, il sera divers et ondoyant. Ses sectes, ses rites, ses dieux, ses doctrines, ne se comptent pas. Impossible de le saisir, de découvrir en lui des dogmes et des articles de foi fondamentaux, d'y démêler de grandes lignes d'ensemble. On trouve de tout dans l'hindouisme. Prenez toutes les croyances de

l'humanité, toutes les pratiques qui manifestent ces croyances, christianisme, religion de l'Islam, du Bouddha, polythéisme antique, fétichisme, culte des forces naturelles, des ancêtres, des démons, du grigri, des animaux, noyez le tout dans un fonds de philosophie panthéiste, et vous aurez cet ensemble extraordinaire fait d'incohérences et de contradictions qu'on appelle hindouisme. Ce brahmane qui, concentrant sa pensée, fait effort pour s'abîmer dans Brahma, ce fakir inerte qui, les bras tendus depuis des années vers le ciel, aspire au paradis de Siva, ce rajah qui pour honorer Vichnou, le dieu charitable, consacre trois cents roupies par jour à l'entretien des pauvres, ce saktiste qui se rue aux orgies mystiques, ce Çoudra agenouillé devant une pierre ronde, ils sont tous membres de la grande communauté religieuse de l'Inde. Aucune séparation profonde entre les diverses sectes. L'adorateur de Siva appelle frère l'adorateur de Vichnou. Non pas qu'il voie en Vichnou un second dieu égal ou inférieur à Siva, mais parce qu'il considère Vichnou comme manifestant aussi Siva, comme contenu en Siva. Chaque dieu est si varié dans ses formes et ses attributs que, par certaines formes et certains attributs communs à tous, tous se rejoignent et se confondent. Siva, qui est seigneur de la mort, est aussi seigneur de la vie. Il est amour et terreur, malfaisant et béni, il est le grand

ascète; c'est un savant et un philosophe, c'est un montagnard joyeux et sauvage, un Bacchus buveur et dansant suivi d'une troupe de bouffons ivres. Ses images expriment la diversité de ces attributs. Il a cinq faces, six bras, trois yeux, mille huit noms. Par là, son culte est accessible à tous. Le professeur hindou qui me guidait hier dans l'Université portait au front les trois raies horizontales des Sivaïstes. Probablement, il adore en Siva « le producteur et le destructeur, » c'est-à-dire l'activité éternelle de l'être qui, se développant suivant un rythme à deux temps, organise et dissout tous les êtres, — peut-être simplement un Dieu suprême, personnel et créateur. D'autre part, quand le fidèle à peau noire chasse les démons en couvrant sa cabane avec de la fiente que lui donne le taureau de Siva, quand il arrose la pierre phallique qui symbolise le dieu, quand il l'éveille au son de la cloche, quand il l'habille, quand il la couvre d'aliments, de crème, de cari, de riz, de gâteaux, quand il l'inonde de parfums, il ne pratique que le culte sauvage de la pierre et du taureau. Nul système de morale antérieur et supérieur à la religion ne vient diriger dans un sens unique la masse des croyances et des pratiques. Les débauches de certaines sectes et les macérations des fakirs sont deux formes du culte de Siva. Peu importe qu'elles semblent opposées, la série

des textes sacrés s'étend sur une période de temps si longue, ils ont été composés à des moments si différents du développement social, ils forment une masse si énorme qu'ils autorisent toutes les morales et tous les dogmes, et la religion de chaque secte est un système aussi vague, aussi inconséquent que l'ensemble de la religion hindoue.

Qu'est-ce que le vichnouisme, par exemple? Au commencement, Vichnou est le « préservateur ». Entre Siva qui organise et Siva qui dissout, il y a place pour la puissance qui maintient. Cette plante qui a germé hors du sol rentrera dans le sol. Cependant, par l'effet d'une force intérieure, elle vit, elle persiste dans sa forme. Cette force qui soutient ainsi le monde entier est Vichnou, dont justement, le symbole ordinaire est un arbre. En se faisant populaire, l'abstraction devient un être distinct, un Dieu personnel sans le secours duquel le monde s'effondrerait; par suite, un Dieu charitable et bon qui en dix incarnations successives, sous la forme d'un poisson, d'une tortue, d'un sanglier, d'un lion, d'un nain, de Rama, de Krishna, de Bouddha, est descendu pour le salut du monde et de l'humanité. Ainsi multiplié et développé, Vichnou disparaît comme une tige que cache le luxe de sa propre végétation, et l'on ne voit plus de lui que ses incarnations. Deux d'entre elles, Rama et Krishna, sont populaires entre toutes, et le culte et les croyances

de leurs fidèles vont changeant, se multipliant, se ramifiant à travers les âges. Les sectes engendrent les sectes : autour du noyau central tout un bourgeonnement grandit où l'œil ne distingue plus qu'un amas indistinct. Au xie siècle, au xiie, au xiiie, deux fois au xve, au xvie, au xviiie, tout récemment encore, des chefs religieux paraissent qui ajoutent à l'étendue du vichnouisme. Les uns, panthéistes, n'admettent qu'une substance diversement manifestée; d'autres distinguent deux principes irréductibles. Madhava accepte tous les dieux, mais les subordonne à Vichnou, qui seul ne périra jamais. Quelques-uns laissent là la question métaphysique et la spéculation. Ils ne s'adressent plus à l'intelligence, ils parlent au cœur : une seule chose importe, la foi en Krishna qui a aimé les hommes, la bonne volonté, la charité envers nos frères, les vivants. A côté de ces maîtres qui sont les plus grands, il y en a une infinité d'autres. Aussitôt que dans la foule souffrante un homme se dresse comme messager de Dieu, il trouve des disciples, une secte se forme autour de lui. Cependant, les légendes croissent et multiplient, mille images grossières traduisent à la pauvre multitude les idées ferventes des Inspirés. A leur tour, ceux-ci sont vénérés comme des dieux, comme des demi-incarnations du dieu. Chose singulière, au lieu de se combattre ou de s'annuler, ces croyances diffé-

rentes s'ajoutent les unes aux autres, subsistent ensemble sur le tronc du vichnouisme, comme la branche née ce printemps grandit à côté des branches plus anciennes. Telle doctrine énoncée au XIe siècle a ses adeptes qui vivent en frères avec les disciples du maître mort il y a trente ans. Comme une chose vivante, la religion de Vichnou garde toutes les formes par lesquelles elle a passé, toutes les pousses jetées dans les différents âges. Comme une chose vivante aussi, elle contient en elle-même le principe de son développement, mais elle tire sa matière du milieu qui l'entoure. L'idolâtrie des races noires, le bouddhisme, les religions de l'Islam, le christianisme, lui ont tour à tour fourni des éléments qu'elle s'est assimilés.

Aujourd'hui, dépourvue de dogme précis, de hiérarchie régulière, faite de cent groupes qui végètent les uns à côté des autres, elle fait penser à ces organismes primitifs, à ces masses molles, aux innombrables tentacules, dépourvus de vertèbres et d'ossature, capables de résister à toute mutilation, justement parce qu'elles sont composées de centres indépendants, dont chacun peut être blessé sans que le tout périsse. Tel est aussi l'hindouisme dont cette religion de Vichnou, si diverse et si compréhensive, n'est pourtant qu'un côté. A Calcutta, un Anglais se lamentait devant moi du maigre succès des missions protestantes. Quelques

Hindous se convertissent, le plus souvent par intérêt, pour être employés par les Européens. Au bout de quelques années, ils rentrent dans leur caste et dan leur secte. Les brahmes écoutent avec patience, tolérance, curiosité. Leur religion est chose trop fuyante et multiple pour se laisser prendre corps à corps. Impossible de la réfuter comme les missionnaires anglais prétendent réfuter les mahométans. Au lieu de périr ou de s'arrêter devant l'obstacle que lui opposent les apôtres du christianisme, si puissante est la vitalité de l'hindouisme, si grande sa faculté d'adaptation, qu'il l'entoure, l'enveloppe, l'absorbe et poursuit sa croissance, plus riche d'une nouvelle idée philosophique et religieuse. C'est ainsi que les brahmes offrent d'admettre le Christ parmi les trois cent-trente millions de dieux du panthéon hindou, pourvu qu'il leur soit permis de le considérer comme une des formes de Vichnou, incarné pour les Européens. C'est ainsi qu'à Calcutta, la nouvelle secte des *brahmos* adopte le déisme moral des libres penseurs anglais. Existence d'un Dieu personnel, éternel, distinct de sa création, gouvernement paternel du monde, distinction de l'âme et du corps, peines et récompenses futures, ils s'assimilent les principes généraux de la philosophie moyenne et raisonnable qui est courante en Angleterre. De même, autrefois, l'hindouisme, après avoir non pas rejeté, mais lentement éliminé

les éléments dogmatiques du bouddhisme, s'est nourri de son suc. Douceur, charité universelle, étendue jusqu'aux animaux, ascétisme, par tous ces traits, l'âme de Çakya-Mouni habite encore la péninsule.

Ainsi vit et grandit la religion de l'Inde, la plus plastique de toutes, la plus capable de se prêter aux circonstances, si complexe, faite d'éléments si disparates et si changeants, si incertaine dans sa forme et sa direction, qu'elle ne semble pas une religion, et que pourtant on peut appeler une religion comme on appelle Inde cet ensemble géographique fait de contrées et de climats si divers, comme on appelle Hindou ce groupe humain où se mêlent des races de toutes couleurs et de toutes cultures, et qui cependant a son unité. D'abord claire à sa source panthéiste, puis obscurcie par les idées religieuses des peuples conquis et des peuples conquérants, étalée sur trente siècles, dont chacun a modifié sa forme et ajouté à son contenu, aujourd'hui elle se disperse en un réseau immense de croyances, de pratiques, de morales, de philosophies, de sectes, où l'œil ne reconnaît plus aucun dessin. Tel le Gange, vaste et trouble, gonflé de l'afflux incessant des rivières tributaires, chargé de mille débris végétaux, roule à travers des jungles, à travers des villes antiques, à travers des villes anglaises, déborde en nappes indécises.

couvre de larges espaces de son eau laiteuse, s'alentit, jette sa bourbe et son limon féconds, prolonge ainsi son cours et son incertain delta, se divise, se ramifie, se perd en mille bouches obscures et tortueuses.

IX

A peine entrevu, à peine deviné dans ses grands traits, il faut le quitter, ce monde religieux de l'Inde. Ce soir, j'ai dit adieu à cette grande Bénarès et je suis retourné sur la rive divine du vieux Gange, où, pour la première fois, j'ai senti, dans la lumière matinale, bruire et palpiter l'innombrable vie de cette antique humanité.

La foule s'est retirée des palais et des grands escaliers pyramidaux. J'ai renvoyé mon guide et je vague seul sur la rive. On entend le petit bruit de l'eau froissée contre les marbres, de l'eau tremblante où frémit encore un peu de rose qui maintenant meurt, fait place à des clartés pâles, à des lueurs mornes. Dans la lumière apaisée du soir, les choses ont un relief plus solide et plus dur que dans l'irradiation du matin. En face, de l'autre côté de la grande eau traînante, c'est l'étendue terne des sables stériles. Entre le désert et les hautes architectures païennes, le Gange décrit sa courbe lente.

Au hasard j'erre sur les dalles, parmi les pierres d'un temple écroulé, entre des colonnes rouges, au pied des palais grandioses. Les dernières femmes,

chargées d'amphores, passent avec lenteur et dignité. De grands chiens maigres s'allongent sur les degrés, et çà et là, entre les chapelles de granit rose, des vaches, idoles vivantes, se reposent d'être adorées. Quelques brahmes, ayant vu disparaître le peuple des dévots, sont restés là, solitaires, accroupis sur leurs tables de pierre, deux d'entre eux murmurant avec des modulations de plain-chant les dernières prières du soir; trois autres, silencieux en face de l'eau grise, de l'eau grise qui tremble et qui passe éternellement.

Et voici que là-haut, sur une terrasse, tonnent profondément des coups de gong, dont la vibration sourde passe en moi, et puis, une voix solitaire de trompette monte, nasillarde et stridente dans le silence vaste, gammes mineures, simplifiées et rapides, d'un timbre aigre de musette, notes plaintives, prolongées, répétées avec insistance comme une douleur que l'on s'obstine à remuer, modulations inattendues, presque fausses, qui inquiètent, qui tourmentent, rythme bizarre, musique hindoue faite pour l'âme d'une humanité différente, si triste par son étrangeté que sans la comprendre on en frissonne....

L'ombre a envahi l'espace, et là-bas la file des temples s'est perdue dans la nuit. Les trois brahmes sont encore là, accroupis, la tête baissée vers l'eau sombre.

... On entend toujours cette voix de musette....

AGRA

I

6 décembre.

Cette Inde est très variée. A soixante-dix lieues de Bénarès, la grande ville païenne, commence un nouveau monde. Lucknow est une cité musulmane et une cité anglaise. Somptueux hôtels, riches et blanches villas ceintes d'opulents jardins, larges avenues, vastes parcs bien soignés où trottent des cavaliers corrects, hardis régiments de *scotch-greys* aux têtes viriles et pâles, cheminées d'usine qui fument à l'horizon, j'ai déjà vu ces choses à Calcutta. Les mosquées, les architectures sarrasines sont d'un beau style simple qui tranquillise après les folies hindoues. Mais la matière est vile : les monuments sont de plâtre, et cela suffit pour qu'on n'ait pas l'envie de les revoir.

La plus belle chose, ici, c'est la nature heureuse et calme, non pas dévergondée et accablante comme dans le sud humide. Le ciel est d'un azur pâle, l'air tressaille d'un souffle léger et presque frais; au lieu des éternelles grandes palmes, des arbres fins

bruissent d'un millier de petites feuilles. L'or des mandarines et des oranges luit dans les fourrés, et de grandes roses fragiles, plus glorieuses que les nôtres, épanchent leur senteur familière. On imagine ainsi la nature persane, celle des poèmes de Firdousi.

Même beauté paisible, même épanouissement heureux des fleurs dans le cimetière où reposent les morts de 1857. La *Résidence*, que sir Henry Lawrence défendit si longtemps avec une poignée de soldats, est un morceau de ruines noircies par le feu, trouées par le canon, aujourd'hui enlacées par une verdure de plantes grimpantes d'où retombent en flammes des grappes de fleurs jaunes.

Je viens de relire le récit de ce siège. Ce qui frappe dans cette histoire, c'est le sentiment qui soutenait les défenseurs. Il y a eu autre chose chez eux que de la bravoure, que l'amour de la gloire ou de la patrie, — j'entends d'abord un fonds d'orgueil grave et de ténacité, et aussi un sentiment religieux très haut et très sérieux. Tous les matins, les officiers et les soldats, avec les femmes et les enfants réfugiés dans le château, entonnaient des psaumes, les mêmes que chantaient les aïeux puritains persécutés, pour se soutenir, pour s'encourager à la constance, et les grands versets bibliques leur inspiraient l'enthousiasme grave et silencieux, la ferveur qui donne la force de faire tranquillement

et de sang-froid le sacrifice de la vie. « Ici repose Henry Lawrence, qui essaya de faire son devoir. Que le Seigneur ait pitié de son âme, » dit simplement une dalle du petit cimetière parfumé.

Aujourd'hui, à Cawnpore, j'ai vu le puits que Nana-Sahib combla des corps pantelants des Anglais, hommes, femmes, enfants qui s'étaient fiés à sa parole. Tout autour on a mis le silence d'un grand parc et le calme des fleurs. Un ange de marbre, les ailes repliées, se dresse à la margelle du puits, que ceint une balustrade gothique. Les yeux baissés ont une sérénité divine, les mains jointes retombent dans un geste de pardon.

II

7 décembre.

Nous montons toujours, dans le nord-ouest, vers le pays musulman. J'admire beaucoup ces chemins de fer de l'Inde. Les wagons sont munis de cabinets de toilette où l'on peut prendre une douche, de couchettes que l'on rabat lorsqu'on veut s'étendre, et, la nuit, tout voyageur de première et de seconde classe a droit à l'une de ces couchettes. Si l'on veut dîner en route, on avertit le conducteur, qui commande les repas par le télégraphe, et l'on trouve la table servie aux stations où le train s'arrête : le matin, pour le déjeuner; à une heure, pour le tiffin; à six heures, pour le dîner. On parcourt ainsi, et sans fatigue, des espaces de deux mille kilomètres, et l'on pense avec pitié aux pauvres gens qui, partis de Paris par les trains du soir, arrivent à Marseille ou à Brest tout moulus, tout fiévreux d'une nuit d'insomnie.

Chez mes compagnons de voyage, je ne cesse pas de remarquer la même humeur confiante et sociale. Officiers, missionnaires, commerçants, au bout d'un quart d'heure on lie connaissance avec eux, conversation courtoise de *gentlemen*, presque toujours instructive. Ils s'intéressent aux choses

publiques, ils ont des idées sur l'avenir de l'Inde, sur les progrès de la Russie. L'un d'eux me disait que, dans cinquante ans, l'Inde aura son parlement autonome. Il en est partisan. « Notre devoir, ajoutait-il, est de faire l'éducation de l'Inde. » Entendez d'en faire une Anglaise, de la vieille reine asiatique. « Une fois cette éducation faite, nous n'aurons plus qu'à nous en aller. *We shall have done our duty to India.* » Ses filles écoutaient, deux charmantes *English girls* toutes fraîches et roses, en toilette simple de flanelle claire. Le calme et le sérieux des visages étaient frappants. Ce ne sont pas des rastaquouères que ces colons anglais, mais des pères de famille honnêtes et énergiques qui vivent ici dans l'intimité, la paix, le charme du *home* anglais.

« L'Angleterre fait son devoir envers l'Inde, » elle la civilise. Par exemple, pour détruire les préjugés de caste, elle use d'un moyen fort efficace : elle fait voyager les Hindous. A traverser des contrées diverses, à se coudoyer en chemins de fer, ils s'instruisent, et leur esprit doit s'élargir. C'est pourquoi les compagnies ont réduit au minimum le prix des places. Le billet avec lequel mon boy fait douze cents lieues, de Calcutta à Calcutta, par Delhi et Bombay, coûte quarante-quatre roupies. Aussi les troisièmes sont toujours bondées d'indigènes. Rien de pittoresque comme ces wagons chargés d'un peuple bariolé.

Cette ligne, construite et possédée par une compagnie anglaise, est exploitée par des indigènes. Hindous les mécaniciens, hindous les conducteurs, les chefs de gare, et l'on s'en aperçoit à la façon dont le service est fait. Rien de la précision automatique, de l'exactitude froide, de la gravité, de la décision des employés anglais. A Bénarès, j'ai voulu envoyer des bagages directement sur Bombay. Là-dessus, grand émoi dans la gare, colloques entre le chef de gare, les commis, les contrôleurs, mon boy, colloques peu dignes, fort animés de gestes et de cris, flux de paroles interminables. Nous sommes partis avec vingt minutes de retard et j'ai dû coller moi-même les étiquettes sur mes malles. Non, l'Inde n'est pas encore tout à fait anglaise; non, son « éducation » n'est pas encore terminée.

Aux stations, mon boy descend très vite de son wagon pour voir si je désire des fruits. Quarante-huit ans, petit, chétif, maigre, un vrai Bengali fin et malingre. Très précieux, ce boy, à la fois un guide, un domestique, un interprète, un compagnon. Seulement, il est entendu qu'il ne servira pas à table. Voir manger un pourceau de chrétien, respirer l'odeur des viandes, c'est une souillure dont il ne se laverait pas. Comme il sait très bien l'anglais et connaît les pays que nous traversons, il demande trente roupies par mois. Là-dessus il se nourrit, fort économiquement d'ailleurs : un peu

de riz qu'il fait bouillir dans son vase de cuivre et qu'il mange assis par terre sur ses talons, un peu d'eau pour se laver la bouche selon le rite, il ne lui en faut pas plus. Son métier est d'enregistrer les bagages, de connaître le nombre de mes colis, de les compter à tout instant, de m'empêcher de les perdre. Impossible d'égarer un mouchoir sans qu'il s'en aperçoive au bout de trois minutes et me force à fouiller toutes mes poches. Hindou de race et de religion, sivaïste de secte, il semble vénérer particulièrement les singes et les vaches. Comme je faisais semblant de le railler à ce sujet, il a eu un sourire mystérieux et a gardé le silence.

Cheddy appartient à la caste çoudra, qui fut, dit-on, créée des pieds de Brahma : « Pur de corps et d'esprit, humble serviteur des hautes classes, doux en paroles, jamais arrogant, cherchant son refuge chez les brahmes, tel est, dit Manou, le vrai Çoudra. » Celui-ci, qui est fort et gros comme une sauterelle, succombe sous le poids d'un petit sac de nuit, et il est entendu qu'il ne portera rien. En revanche, il me suit comme son ombre, couchant en travers de ma porte comme un petit chien fidèle et se battant comme un lion contre les mendiants qui nous assaillent. Il sait quelques mots de sanscrit, l'anglais, le bengali, l'hindoustani, l'histoire des rajahs, des shahs, et des khans, et, le soir, assis à ma porte, il lit à la lueur d'une lanterne un

grimoire mystérieux. Mais malgré tant de science, son cœur est humble, un vrai cœur timide et pur de Çoudra.

Nous avons causé. Élève des missionnaires protestants de Calcutta, il ne s'est pas converti. Il aime beaucoup les Anglais : « Juge anglais dire à pauvre homme : *Tu as raison*, et à homme riche : *Tu as tort*. » Voilà le petit fait qui, souvent répété, assure la domination dans l'Inde. Sous ce régime, le paysan est tranquille. Il n'est plus traqué et harassé par tous les fonctionnaires des gouvernements indigènes ou musulmans. Il paye un petit impôt régulier, et le voilà maître de son gain; il connaît un sentiment tout nouveau chez le paysan hindou, celui de la sécurité.

En revanche, Cheddy Lall n'aime pas les soldats : « Trop fiers, me dit-il, pauvre Hindou porter tous leurs bagages. » Cette petite image suffit. On voit la morgue, le silence hautain du soldat britannique, de Tommy-Atkins qui réalise ici le rêve de la plèbe anglaise, qui se traite en gentleman et se fait servir comme un gentleman. Que de fois je l'ai vu descendre du train, superbe et calme, portant haut la tête, ses cheveux blonds collés par la pommade, correctement ganté, badine en main, faisant sonner ses éperons, dominant de sa haute taille bombée la foule des coolis courbés sous le poids de ses valises!

Nous courons toujours dans le nord-ouest, vers le pays musulman. Mon Dieu! que cette campagne est belle! des plaines interminables et désertes, par instant argentées du frissonnement blanc des grands roseaux. Jusqu'à l'horizon, ils se pressent les uns contre les autres, dressant hors de leurs gaines leurs hautes tiges sèches et droites, où tremble un plumet pâle et léger comme une fumée. Quelquefois des antilopes détalent d'un trot menu et puis s'arrêtent, leur course légère un instant suspendue, un pied levé, leurs fines têtes tournées vers nous avec anxiété. Très graves, des cigognes et des hérons nous regardent passer. Le grand ciel est vaporeux de lumière : devant nous les rails fuient en lignes rigides et luisantes, se rencontrent là-bas vers un point que nous n'atteignons jamais. La nuit, la noirceur et la solitude de ces plaines vides sont solennelles et par instants, très loin, un cri presque imperceptible, deviné dans le grand silence, un glapissement perdu de chacal serre mystérieusement le cœur.

III

9 décembre.

Nous voici dans la capitale des premiers Mogols. Il y a beaucoup de choses à voir, surtout des architectures, des palais et des tombeaux. Car ils ont lutté contre le temps et contre la mort, ces musulmans. Ils n'ont pas accepté d'être abolis tout entiers. Tandis que l'Hindou paisible et rêveur rentrait sans lutte, sans rien laisser de lui-même dans le sein de l'être qui, pour un instant, l'avait soulevé à la surface de ce monde illusoire, eux, les passionnés et les volontaires, ils s'affirmaient après la mort par le jaspe et par le marbre, comme ils s'étaient imposés pendant leur vie par le glaive et par le feu.

Akbar fut l'un deux, et sa tombe se dresse, intacte comme au premier jour, dans la campagne silencieuse. Quatre grandes portes posées aux quatre points cardinaux, quatre arcs de triomphe monumentaux, flanqués de minarets, couronnés de clochetons, donnent accès dans un jardin solitaire où des grappes d'or se balancent au milieu de la verdure. De chacune part une large chaussée de dalles rouges, et toutes convergent vers le monument central. Il est à la fois chinois et sarrasin, ce

tombeau, fait d'une superposition de terrasses en retrait que surmontent des kiosques mongols. Le vide soutient le plein : des files de colonnettes portent les pans solides de marbre qu'incrustent des pierres fines, enchâssées avec exactitude, et qui flambent sur le blanc parfait des surfaces. Chaque terrasse est un quadrilatère pavé de mosaïque, encadré par des colonnes grêles qui montent et se rejoignent en ogives. Derrière ces colonnes de marbre un couloir circule autour de la terrasse, fermé au dehors par une guipure de pierre blanche qui découpe la pâleur du ciel en dentelles exquises. Si légère et délicate, cette architecture de pierre parfaite semble indestructible dans cet air jeune et lumineux qui la pénètre de toutes parts.

A l'intérieur, au centre, au point mathématique où se croisent les diagonales du carré, s'allonge la tombe d'Akbar, un rectangle de marbre à peine fleuri de quelques lotus en relief dont les tiges frêles serpentent d'un mouvement timide et doux. Là, dans l'ombre noire, le Mogol dort depuis deux siècles. Au dehors, pour le glorifier dans la lumière, c'est l'enroulement du marbre découpé, l'éclat des dalles de couleur, la profusion des mosaïques, la pureté des lignes simples, l'art achevé atteint au prix de la souffrance d'un peuple d'ouvriers. Tous sont morts, mais cette architecture parfaite, l'une des plus nobles œuvres qu'ait conçues leur race,

se déploie sous le ciel, dans la campagne paisible.

Des sons d'accordéons traînent dans l'air. Des soldats anglais sont venus flâner sur cette terrasse et jouent des airs du pays.... Accoudés à la balustrade délicieuse, quatre d'entre eux fument leurs pipes de bruyère, dont la fumée monte tranquille et calme comme toute la scène.

On aime à noter avec précision les détails d'une vision qui va fuir pour toujours. Aujourd'hui 9 décembre, onze heures et demie, voici ce que j'ai sous les yeux, du haut de ce tombeau d'Akbar. Par delà les guipures de pierre et les kiosques blancs qui le terminent, un vaste tapis carré, le grand parc avec ses massifs sombres et l'éclat de ses fleurs, ceint d'un mur à bastions. Au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, à cinq cents mètres du monument, les quatre portes grandioses, les quatre faces carrées de grès rouge, avivées de marbre blanc, trouées d'une ogive immense. Au delà, tout alentour, la grande plaine fauve. Des dômes d'arbres font des taches de verdure sombre sur la sécheresse des herbes jaunes. A l'est des rubans moirés d'eau bleue traînent. Çà et là dans la solitude de la campagne, des colonnes, des tours dressées parmi les herbes et les feuillages, toutes les ruines d'une capitale dont rien n'est resté que quelques monuments impérissables et, séparé de tout le reste, l'éclat pâle des marbres du Taj, bleuâtres dans la

lumière brumeuse, comme des monceaux de neiges lointaines.

***

La citadelle est une curieuse forteresse de grès rouge au bord de la Jumna. Au sommet des murailles rugueuses, en haut des bastions massifs, faits pour résister aux assauts, et qui plongent dans le fleuve comme des falaises, circulent les plus sveltes broderies de marbre pâle, rendues plus exquises par le contraste de l'énorme pierre brute qui les porte. C'est un rocher couronné de dentelle dans laquelle les boulets ont fait quelques pitoyables déchirures. Il y a de tout dans ce fort, des mosquées, des harems, des palais, des salles de justice, des jardins, toute une ville de marbre cachée dans les hautes murailles crénelées, toute une ville royale, ou mieux tout un camp[1] dont le chef, à l'abri derrière l'épaisseur de la pierre accumulée, entouré de ses ministres, de ses conseillers, de ses généraux, de ses poètes, de ses musiciens, de ses femmes, s'acquittait de ses devoirs d'empereur et de musulman, goûtait les joies raffinées, le luxe suprême d'un tyran artiste et amoureux.

On passe sur un pont-levis, sous des portes forti-

1. Les forts de Delhi et d'Agra sont des camps permanents installés sur le modèle des camps que les Mogols posaient dans les steppes qu'ils traversaient.

fiées, devant un corps de garde où flânent des soldats européens, on suit une large voie dallée qui monte entre les bastions, et l'on débouche dans l'intérieur, où les édifices se pressent comme les tentes dans un camp.

D'abord la Moti-Musjid. Sur les trois côtés d'une cour carrée, dallée de marbre, se déploie la mosquée de marbre. Cinquante-huit gros piliers qui montent et se recourbent en ogives guillochées de fleurs, soutiennent la lourde table du toit, et dans cette galerie profonde le marbre a les tons doux et chauds du vieil ivoire. Rien de plus, ni peinture, ni boiserie, deux couleurs seulement, le bleu du ciel, le blanc de l'albâtre, et cette simplicité somptueuse, cet éclat du soleil sur la pierre chaste, expriment mieux que tout l'ardeur spirituelle, l'exaltation de l'âme musulmane.

Sur le toit, trois coupoles pointues gonflent leurs bulles étincelantes, découpent leurs courbes savantes sur un ciel pâle, si léger, si pur, qu'il semble vide d'air, un éther où rien ne serait que la lumière.

Ensuite, c'est un dédale de vastes cours, fermées sur trois côtés, la cour des carrousels et des tournois où les chevaux caracolaient, où les tigres et les éléphants combattaient devant l'empereur, le Dewan-i-Khas où, sur son trône de marbre noir, Akbar prononçait les sentences de mort, le Dewan-y-Am, le Jehangir Mahal, puis des couloirs dont les

murailles sont incrustées d'oiseaux et de fleurs, — perroquets d'émeraude, lotus de lapis-lazuli, — dont les fenêtres sont faites d'une seule dalle de marbre ajouré, découpé en treillis délicat. Et malgré tant de richesses, malgré l'enchâssement des pierres multicolores, les lignes, les tons, les lumières s'harmonisent; tout est simple, tout est juste, comme dans un temple grec. C'est ici une efflorescence spontanée de l'art, aussi parfaite que celle qui s'épanouit dans les cités libres de l'Hellade, témoignant d'une éducation aussi raffinée du goût et de l'intelligence, mais achevée par des despotes religieux, maîtres du travail et des vies d'un grand peuple, qui gâchèrent et pétrirent la matière humaine pour éterniser leur vision de la beauté.

Quel poète moderne a fait un rêve aussi délicieux que le Mogol qui fit construire les Zenanas et les salles de bain des femmes? Dans des chambres où le jour n'a pas accès, fraîches de la fraîcheur du marbre, se creusent des vasques de jade dont l'eau vive coule de l'une à l'autre. Sur l'albâtre translucide des voûtes et des colonnes, dix mille petits miroirs à facettes brillent dans l'obscurité comme des diamants, réfléchissent mystérieusement les lueurs des innombrables veilleuses qui brûlent au fond des niches. Les *Mille et une Nuits* n'ont rien conçu de semblable : c'est un palais de fées ou de génies situé dans les profondeurs de la terre, loin de notre

monde, loin de notre soleil, fait de pierreries, plein d'une ombre éternelle et pourtant éclairé par les feux intérieurs de ces pierreries. Là dedans, qu'on imagine ce qu'y voyait Akbar, l'ondoiement voluptueux des formes féminines, un peuple de Circassiennes, d'Arabes, d'Hindoues, choisies dans toute l'Asie par le caprice d'un tyran tout-puissant, — flâneuses couchées au bord des vasques qu'elles effleurent de leur pied nu, dormeuses assoupies au frais murmure des eaux courantes, baigneuses qui tordent leurs lourds cheveux, mirées dans le cristal obscur, toutes enveloppées de l'étrange et vague clarté, — véritablement pour Akbar, après le souci des affaires, à l'heure où le soleil est accablant, un lieu de paix, de fraîcheur et de délices.

Tout en haut du fort, séparé des palais impériaux par des jardins, sur une terrasse qui domine la Jumma et regarde toute la plaine, est l'appartement des femmes : six chambres de marbre immaculé dont les murailles découpées à jour, ou simplement évidées en rectangles, laissent librement passer l'air et la lumière. Ce harem est la perle délicate qui couronne les bastions rouges du fort. Littéralement, ces demeures sont faites de pierres précieuses; tous ces murs sont des joyaux. Sur les douze faces de chacune des sveltes colonnes serpentent mollement de fines branches dont les fleurs sont des turquoises et des améthystes. Le long des

murailles de marbre d'autres fleurs de marbre, des rangées de lis et de tulipes toutes ouvertes et nonchalamment retombantes, s'épanouissent avec un relief pâle et doux. Ces chambres ont des formes de diamants : ce sont des octogones dont les pans polis par l'ouvrier, repolis par le temps, jouent avec la lumière, l'emprisonnent, amollie, tempérée. Les plafonds s'élèvent en cônes taillés à facettes, s'achèvent en une pointe exacte de cristal. Dans ces demeures flottent une demi-clarté fraiche où luisent et s'enroulent voluptueusement, suivant un inextricable dessin, les arabesques et les fleurs enchâssées. Par endroits, la pierre épaisse, amoureusement découpée, fait une dentelle subtile sur la clarté blanche épandue dans l'espace.

Autour de ces chambres circulent les terrasses, non pas ceintes de balustrades, mais entourées de ciel, terminées soudain dans le vide par la chute verticale des hautes murailles rouges qui tombent à pic jusqu'au fleuve. — Combien de fois les reines et les odalisques paresseuses, éternellement enfermées dans ce paradis d'albâtre, se sont couchées sur cette surface de marbre pour voir mourir la lumière et pâlir les eaux lentes de la Jumma, leurs yeux alanguis pleins de la vision qui est la mienne en ce moment! Un rayonnement de rose flotte dans l'immense plaine, enveloppe toutes les formes indécises. Devant moi, sur une corniche de marbre, un

perroquet est immobile : tout se tait dans l'évanouissement lent du jour. — En bas, l'eau froide remue un peu de clarté parmi les sables. Il y a des campements sur la rive, d'où montent des fumées droites. Sur une grand'route poudreuse, des bœufs traînent des chars pesants, des chars antiques dont on voit tourner les roues massives. — Plus loin, des chameaux avancent en file grêle avec une ondulation fière et timide de leurs cous de cygnes, procession mélancolique, demi-cachée par les nuages de poussière, demi-perdue dans la vaporeuse lumière qui noie toutes les choses....

IV

11 décembre.

On sait que le Taj est un mausolée élevé par le Mogol Shah-Jehan à la Begum Muntaz-i-Mahal. C'est un octogone régulier surmonté d'une coupole persane, entouré de quatre minarets. L'édifice, posé sur une terrasse qui domine les jardins environnants, est fait de blocs de marbre pur et s'élève à deux cent quarante-trois pieds. On descend de voiture devant un noble portique de grès rouge, percé d'une puissante ogive, couvert d'arabesques blanches. On pénètre sous la voûte et l'on aperçoit le Taj qui se dresse à huit cents mètres de distance. Probablement nul chef-d'œuvre de l'architecture ne produit une émotion qui ressemble à celle-ci.

Tout au fond d'un jardin merveilleux, réfléchi dans toute sa blancheur par un canal d'eau sombre qui dort immobile entre des épaisseurs de cyprès noirs et de larges monceaux de fleurs rouges, le monument parfait s'élève comme une calme apparition.... C'est un rêve qui flotte, une chose aérienne dépourvue de poids, tant est parfait l'équilibre des lignes, et si pâles, si légères sont les ombres qui circulent sur la pierre virginale et translucide. Ces cyprès noirs qui l'encadrent, ces

verdures trouées de ciel bleu, ce gazon éclairé de lumière vive où le soleil projette violemment les silhouettes des arbres, toutes ces choses solides rendent plus irréelle l'image pâle qui va s'évanouir dans la clarté du ciel.

J'avance sur la rive de marbre qui longe le canal sombre, et le mausolée prend du relief. A mesure que l'on approche, l'œil jouit davantage des surfaces du monument octogonal. Ce sont des étendues rectangulaires de marbre poli où la lumière repose avec un éclat doux de lait. On ne savait pas que cette chose si simple, la surface, peut être si belle quand elle est grande et pure. On suit l'enroulement savant et doux des grandes fleurs, des fleurs d'onyx et de turquoise, incrustées sans une saillie, l'harmonie des ciselures frêles, des dentelles de marbre, des ogives, des balustrades mille fois découpées, le jeu infini du vide et du plein.

Le jardin complète le monument, et tous deux font partie de la même œuvre d'art. Les allées qui conduisent au Taj sont bordées d'arbres de deuil, ifs et cyprès qui font plus blanche la blancheur lointaine du marbre. Derrière leurs maigres cônes, des massifs touffus, d'épais feuillages donnent de l'opulence et de la profondeur à cette sérieuse végétation. Les arbres sombres et rigides, détachés sur cette nature mouvante, montent avec solennité, les pieds dans des fourrés de roses, dans des bou-

quets de mille fleurs inconnues et parfumées, épanouies en monceaux dans le jardin solitaire. Toute cette ordonnance est d'un artiste supérieur. Des pelouses claires, des corolles pourprées, des pétales d'or, des essaims d'abeilles bourdonnantes, des papillons diaprés, mettent de la lumière et de la joie dans des noirceurs de cimetière. Cela est à la fois lumineux et grave; c'est la joie d'un paradis musulman, amoureux et religieux, et le poème de verdure s'unit au poème de marbre pour parler de splendeur et de paix.

A l'intérieur du mausolée, c'est d'abord la nuit, nuit profonde où luit faiblement une grille de vieux marbre, une dentelle mystique qui circule autour des tombes, qui s'enroule et se déroule à l'infini, épanchant des clartés de caveau, une lumière jaunâtre, qui semble antique, absorbée là depuis des âges.... Et l'enlacement de marbre pâle se poursuit, s'évanouit dans les ténèbres.

Au centre, les tombes des amants, deux sarcophages minces où dort un peu de lumière vague venue on ne sait d'où. Rien de plus. Ils reposent là dans le silence, entourés de choses parfaites qui célèbrent leur amour continué jusque dans la mort, isolés de tout par la mystérieuse dentelle qui les enveloppe, qui flotte autour d'eux comme un rêve....

Très haut, comme à travers une fumée épaisse, on voit la coupole monter dans l'ombre, monter et ne pas s'achever, et ses parois semblent une vapeur, et ses dalles de marbre paraissent sans consistance. Tout est aérien ici; rien de solide et de réel; c'est un monde de visions indécises. Les sons eux-mêmes n'appartiennent plus à notre terre. Une note chantée sous ces voûtes est reprise au-dessus de nos têtes dans les régions que l'on n'aperçoit point. D'abord épurée comme la voix d'un Ariel, elle faiblit, s'éteint, meurt, puis renaît tout en haut, glorifiée, spiritualisée, multipliée infiniment, répétée par une foule lointaine, par un chœur d'anges invisibles qui l'emportent et montent avec elle, s'apaise enfin, se perd en une rumeur légère qui ne passe point, qui tremble éternellement comme une âme musicienne sur la tombe de la bien-aimée....

*
* *

J'ai revu le Taj à midi. Sous le soleil vertical, le fantôme mélancolique est mort, la tristesse douce du mausolée s'est évanouie. La grande table de marbre sur laquelle il se dresse est aveuglante. Répercutée de tous côtés par les immenses surfaces de pierre blanche, la lumière centuple son éclat, et certaines façades semblent des plaques brûlantes. Les incrustations sont des étincelles magiques; leurs cent

fleurs rouges ont des lueurs de braises. Les textes religieux, les hiéroglyphes noirs de marbre en châssé fulgurent comme écrits par le doigt d'un Dieu farouche. Toutes les rangées mystiques de lotus et de lis épanouis en relief, qui tout à l'heure avaient une douceur d'ivoire jauni, se détachent en flammes. — Je recule au bout du parvis, et pendant un instant, dans un éblouissement, je puis voir, coupées sur le ciel, les lignes et les surfaces incandescentes de l'édifice, implacable dans sa blancheur et sa virginité. Certainement cette simplicité dure et la violence de cet éclat ont quelque chose de sémite : on pense aux glaives flamboyants et chastes de la Bible. Les minarets montent dans l'azur comme des colonnes de feu.

.... Tout autour, la fraîcheur et l'ombre des voûtes vertes où j'erre jusqu'au crépuscule. Ce jardin est l'œuvre d'un croyant qui a voulu glorifier Allah. C'est un lieu de délices religieuses : « Que nul ne pénètre dans le jardin de Dieu s'il n'est pur de cœur, » dit un texte arabe gravé sur le portique d'entrée. Il y a des parterres qui sont des amas de velours, des fleurs inconnues qui ressemblent à des paquets de mousses pourprées. Les troncs d'arbre montent tout bleus de volubilis et de grandes étoiles rouges constellent des massifs sombres. Sur ces parterres, cent mille papillons légers font un perpétuel nuage. Beaucoup de

bêtes charmantes, de petits écureils rayés et des oiseaux à foison, des perroquets verts, des perruches étincelantes, tout un petit monde brillant, heureux et tranquille, protégé contre les corbeaux et les vautours par des gardes vêtus de mousselines, qui munis de longues sarbacanes écartent du lieu de paix toute malice et toute cruauté.

A la surface de l'onde immobile, des nénufars, des lotus dorment, découpent leurs feuilles rigides, lourdement plaquées sur le miroir sombre. A travers la noirceur des branchages paraissent des prairies anglaises inondées de lumière fraîche, des pans de ciel bleu, quelquefois traversés d'un triangle de blanches cigognes, et par moments la vision lointaine du monument fantôme, du spectre mélancolique et virginal. — Que cette solitude est calme et splendide, chargée d'une volupté enivrante et sérieuse! C'est la beauté, la tendresse, la lumière de l'Asie rêvée par Shelley.

V

12 décembre.

Au bout de trois jours consacrés aux palais de marbre on se sent las de l'exquis. C'est pourquoi ce matin, au lieu de prendre le train, je monte en voiture afin de voir un grand morceau de campagne, de vraie terre hindoue, non pas d'une portière de wagon, mais à loisir, en flânant sur la route, par les villages, loin des merveilles que fréquentent les touristes. Nous cheminons au petit trot et nous mettons toute la journée à faire les cinquante kilomètres qui nous séparent de Muttra.

Rien de bien frappant dans cette campagne, les palmiers ont disparu, la plaine est couverte de petits arbres touffus qui rappellent les pommiers de Normandie, tachée d'herbes rousses et de grands roseaux blonds. Cette matinée de décembre est douce, légère comme les premières heures d'une de nos belles journées de juin, pleine d'une grande lumière paisible. Un troupeau de maigres buffles nous croise, leurs longues têtes noires baissées avec résignation vers la terre, et ce sont les seuls êtres vivants aperçus pendant les premières heures.

A présent, voici de petites huttes toutes couvertes du fumier protecteur de la vache. C'est un de ces

hameaux hindous dont l'aspect n'a pas changé depuis trois mille ans, et qui, depuis les commencements de l'histoire, poursuivent toujours la même vie primitive et calme. Ces villages seraient intéressants à voir, car ils ont gardé tous les antiques traditions de nos races aryennes. Leur organisation est celle que l'on trouve à l'origine des communautés grecques et germaniques[1]. Nul droit écrit : tout y est réglé par des habitudes immémoriales et inexpliquées, toute la vie politique y est instinctive comme dans une fourmilière. C'est un groupement naturel, le vrai mode de groupement de la société hindoue. Les Mogols, avant eux les Pathans, ont pu détruire les monarchies indigènes, installer partout leur administration. La commune était une molécule trop infime pour qu'on y fît attention, trop petite et cohérente pour qu'on pût la dissoudre, et c'est elle qui a permis au monde hindou, à l'esprit hindou, à l'hindouisme de subsister à travers des siècles de tyrannies et d'exterminations.

Je ne puis voir que le dehors : voilà bien les scènes d'autrefois, qui reportent l'esprit aux temps d'Homère. Un groupe de femmes autour d'un puits, « toutes portant l'amphore, une main sur la hanche », des marmots nus qui roulent dans la

1. V. Summer Maine : *Hindu Communities*

poussière, des fillettes vêtues d'une seule étoffe rouge qui découvre le petit ventre enfantin. Avec des mines effarées et curieuses de jeunes chattes, elles reculent en nous voyant passer. Le potier, accroupi, pétrit son argile; de vieilles femmes ridées et parcheminées broient du riz sous une meule de pierre brute; de petits écoliers tout nus se serrent autour d'un magister qui chantonne d'une voix de plain-chant en déroulant des volumes manuscrits. Au seuil d'une porte, un homme assis sur ses talons, avec une allure de martyr résigné, abandonne sa tête au barbier qui lui rase le crâne avec tendresse. Il y a des mendiants centenaires, sordides, décharnés, aux côtes saillantes, qui chancellent sur leurs bâtons, glapissent en tendant leurs pattes noires. Au milieu de la route, des cordonniers, assis en cercle, tirent l'alène et fument une hookah que l'on se passe de main en main. Très proprement, au bout du village, sur de petites tables sont rangés quelques friands morceaux de canne à sucre et des feuilles fraiches de vert bétel pliées en cornet.

Bien vite il fuit derrière nous, ce petit monde, un peu ému par notre passage, et de nouveau c'est la grand'route qui coupe tout droit à travers la plaine. Quelquefois nous dépassons une file de chameaux : ils avancent avec une démarche hautaine et douce, promenant leurs fines têtes maigres et

lippues au bout de leurs grands cous flexibles qui se cambrent et ondulent, leurs cavaliers tanguant au haut de leur échine. Puis des bandes de paysans, la tête et les reins ceints de blanc, des femmes, les bras et les chevilles cuirassés de cent bracelets de porcelaine, de petits mulets qui disparaissent sous leurs fardeaux. — Quelquefois ce sont d'énormes chariots bruts, aux roues épaisses, le timon fait d'un petit arbre à peine équarri, semblables à ceux qui devaient emporter les peuples barbares dans leurs migrations. De grands bœufs blancs les traînent, de grands bœufs bossus au cou musculeux et court, aux cornes peintes, dorées ou bleues. Impassibles dans le bourdonnement des mouches ardentes, les yeux mi-clos, ils avancent d'un air stupide de triomphe, comme s'ils savaient leur divinité.

Tout autour luisent les vastes champs pleins de moissons vertes, où les voiles éclatants des faucheuses semblent des jonchées de pavots et de bluets perdus dans leurs épaisseurs.

VI

13 décembre.

Hier, au clair de lune, nous sommes arrivés au dâk bungalow de Muttra. Nous rentrons brusquement dans le monde de l'hindouisme. Ici s'incarna Vichnou sous la forme de Krichna, et la ville est consacrée au culte du héros. Tour à tour hindoue, grecque, bouddhiste, musulmane, hindoue de nouveau, Muttra fut toujours une des capitales religieuses de l'Asie; elle est célèbre dans le *Baghavata-Purana*. En 404, le pèlerin chinois y comptait vingt monastères et trois mille religieux bouddhistes. Cinq cents ans après, les musulmans envahirent le pays, et les pagodes brahmaniques élevées sur les ruines des monastères bouddhistes furent rasées par les conquérants. De 1017 à la conquête anglaise, incessamment foulé par les chefs mahométans, l'hindouisme, comme une plante luxuriante et vivace, ne se fatigua pas de repousser et les destructions n'arrêtèrent pas la floraison des temples et des chapelles.

Au XVIIIe siècle, Aureng-Zeb abattit tout et construisit des mosquées avec les pierres. Heureusement, le voyageur français Tavernier avait vu la pagode principale, et sa description fait penser aux

grands temples du sud, à ceux de Madura et de Trichinopoly. « Du haut en bas, l'extérieur est couvert de figures de béliers, de singes, d'éléphants de pierre, de niches qui abritent des monstres, de fenêtres qui montent jusqu'au bas des dômes et des balcons. Les statues des monstres font le tour de ces dômes, et cette collection d'images hideuses est vraiment effroyable. » Ayant payé deux roupies, il put contempler le dieu lui-même. « Les brahmes ouvrirent une porte et je vis une sorte d'autel en vieux brocart qui portait la grande idole. La tête était de marbre noir et les yeux semblaient de rubis. Le corps et les bras étaient entièrement cachés par une robe de velours rouge. Deux idoles plus petites, à figure blanche, étaient placées de chaque côté. »

On le voit partout ici, Krichna, le dieu sombre[1], le dieu bleu. Toutes les images sacrées qui décorent les échoppes le représentent entouré de ses amantes, jouant du chalumeau, avec un sourire de ses yeux d'émail. Il est le dieu populaire de l'Inde, le dieu aimable et rieur, ami des hommes. Il s'incarna dans le ventre d'une femme, et mille poèmes racontent son enfance merveilleuse, la méchanceté du roi qui le chercha parmi les autres enfants pour

1. Probablement un dieu des races noires préaryennes, absorbé par l'hindouisme.

le faire massacrer, l'humilité de sa vie de petit berger, ses chants de flûte pendant la saison pluvieuse et la saison chaude, l'enseignement que tout jeune il donne aux brahmes, ses ébats dans les eaux sacrées de la Jumma, ses jeux avec les gopis, les jeunes filles de Muttra, les charmantes et naïves vachères, ses amours dans la forêt tropicale. Cependant, des miracles proclament sa divinité. Il terrasse des démons et des dragons. Un jour, tandis qu'il danse avec ses compagnes, il devient multiple et chacune le tient dans ses bras. Il soulève une montagne pour abriter les habitants de la terre de la fureur des génies aériens. Il charme les êtres mobiles et immobiles, la création tout entière. « A la voix de sa flûte, les jeunes filles allaient heureuses, et l'amour du Seigneur commençait à les rendre pensives. Elles se tinrent devant lui, le bienheureux enfant, joignant les mains; le vêtement qui couvre leur corps avait glissé. Elles n'y prenaient point garde. Les vaches qui entendaient résonner cette flûte demeuraient toutes avec l'herbe entre leurs dents, les petits veaux, heureux, la face réjouie, oubliaient de boire le lait. Les gazelles tendaient le cou; la suavité de ses mélodies troublait les ascètes et les sages. Les rivières se repliaient comme des serpents et suspendaient leur cours. Détournés de leur vol, les oiseaux se perchaient près de lui, jaloux de ses accents et *les yeux*

fermés, ils écoutaient le son de la flûte. » Plus tard, il prêche la douceur et l'abnégation, proscrit l'orgueil et l'égoïsme, combat « le sentiment du moi », défend les faibles contre les puissants, proclame la fraternité de tous les hommes.

Étrange dieu qui tient d'Orphée, d'Adonis, d'Hercule et de Jésus, à la fois ascétique et sensuel. « L'amour possède les jeunes filles des bergers qui l'entourent. Tantôt, il presse l'une d'elles contre son cœur, et sur sa lèvre folâtre lui fait boire les émotions les plus diverses. A l'autre, il chante de douces mélodies et détruit sur son jeune visage le péché et les fautes, il la prend à la dérobée, lui tire les joues, porte la main sur son sein et sourit. Ses yeux sont deux lotus. Son visage n'est que fascination. Cependant il répète : « qu'il applique « ses pensées sur Hari[1] comme sur son bien-aimé, « l'homme pieux qui veut détruire le monde en soi-« même. Celui qui étouffe en lui le sentiment de « l'individualité, ô compagnes, il aura la meilleure « part ». Mourir au monde, s'oublier pour Dieu ou pour le prochain, voilà sa doctrine, doctrine qui semblait réservée à l'austère et doux Bouddha, au crucifié saignant, et que par un incompréhensible contraste celui-ci enseigne en s'abandonnant librement à toutes les délices de l'opulente nature. Une

1. Autre nom de Krichna.

bossue ayant versé du parfum de lotus sur ses pieds, sa taille se redresse, la voilà belle comme une reine, toutes les souillures de son cœur sont lavées. Alors les hommes le proclament divin, et dans le concert de louanges qui l'acclame, Krichna le berger disparaît, sa forme humaine se dissout, « l'illusion » qui le cachait se défait; par delà les voiles qui le recouvraient on aperçoit une rayonnante et vague idée panthéiste, une puissance universelle qu'adore le chœur entier de la nature : « Tu es celui qui crée, tu es la force créatrice, ô Saint Maître; c'est toi, ô Seigneur, qui fais se succéder les naissances et les morts. Tes incarnations t'ont manifesté aux hommes, tu es l'énergie productrice, tu es Brahma. Les quatorze mondes sont dans ta bouche comme le fruit entre les dents d'un singe. Si tu les retires, qui pourrait te contraindre à les émettre de nouveau? Si tu te caches, tout demeure dans la confusion et les corps détruits n'ont plus d'enveloppe qui les recouvre. Comme l'eau habite la feuille de lotus, comme le parfum réside dans une fleur, comme le feu dans le bois, l'eau dans le lait, ainsi, tu es sous ta propre forme au fond de tous les êtres. »

Ces éclairs panthéistes illuminent brusquement les magnificences du poème. Le voile, un instant soulevé, retombe; le monde métaphysique entrevu se referme, et tout autour de nous se reforme

l'illusion de la nature vivante et lumineuse. « Les verts bourgeons du santal tremblent à l'extrémité des branches comme des gouttes limpides d'ambroisie. En l'entendant jouer de la flûte, le lotus, le jasmin, le pandanas et le champak en ont tressailli dans leur cœur. Les fleurs sont devenues de la couleur du collyre d'antimoine et du rouge de plomb, elles ont frissonné, elles ont eu peur, les bleues et les blanches.... » Les jeux du dieu avec les jeunes filles de Muttra sont l'idylle la plus chaude, la plus splendide et la plus naïve. Elles ne peuvent contempler sans extase son beau front noir, elles languissent d'amour pour lui « et, pareilles à des lotus blancs dont la racine est blessée sous l'eau, la lune de leur visage abattu brille d'un pâle éclat ». Ce poème est chargé de volupté comme les nuits lumineuses, les nuits pâmées de l'Inde. C'est une jungle du sud où, dans un air alourdi par les parfums qui font défaillir les sens, voltigent pesamment des papillons d'un éclat étrange, obstruée par les lianes impénétrables, toute bruissante, toute palpitante de vie sourde. Quelquefois, la violente poussée d'un cocotier fait lever les yeux, et à travers une trouée, dans l'épaisseur du feuillage on peut regarder un instant l'astre éblouissant et créateur qui emplit toute la forêt obscure de sa chaleur et, de la vase inerte, fait sortir ce monde innombrable.

VII

14 décembre.

Sur la Jumma. — J'arrive trop tard pour assister à la baignade sacrée de tout le peuple. Les hommes sont partis, il ne reste guère que des groupes de femmes. — Des jeunes filles, le torse grêle sortant d'une draperie bleue qui tombe des hanches, les bras rejetés en arrière, les poignets croisés sur la tête, droites sur les degrés qui trempent dans le fleuve, regardent passer notre barque. D'autres, baissées, sont entièrement cachées sous les plis harmonieux d'une grande étoffe; on n'aperçoit que le visage assombri par la draperie légère qui pose sur la courbe de la tête. Une petite, rejetant tout son voile, paraît, entièrement nue; elle se penche, et l'on suit la courbe jeune du corps frêle, demi-ployé. Une autre, tout enfant, serre de ses petits bras une mousseline rose qui l'enveloppe toute, depuis la tête jusqu'aux chevilles cerclées d'argent. Cela est gracieux et charmant. — Quelques-unes se relèvent, posent lentement sur leurs têtes de lourds vases de cuivre, avec une saillie de leurs seins bronzés, avec un déploiement du torse et des bras pleins de calme et de noblesse. Les visages sont d'un ovale pur, un peu plein, d'une belle

couleur mate, caressés par la noirceur de la chevelure onduleuse, sérieux et sombres, presque classiques, mais avec je ne sais quoi de chaud et de voluptueux. Elles sont là très nombreuses, petites et grandes, bavardes et rieuses, qui flânent et jouent avec l'eau claire, à la manière de leurs aïeules les amies de Krichna, lavant leurs mains, leurs bras, leurs dents, leurs cheveux, ôtant et remettant leurs beaux voiles, passant toute la journée dans la fraîcheur de la grande rivière. Dans cette lumière, parmi les draperies simples, les moindres gestes de ces jeunes filles rendent heureux : un bras nu qui se lève, une tête qui tourne lentement sur un cou jeune, un corps baissé qui se dresse. Certes, c'est une joie très calme et très simple que de suivre le jeu des nobles couleurs et des lignes humaines au bord de l'eau transparente, sur le marbre lumineux.

*
* *

Une heure de voiture nous mène à Bindrabun, qui est encore une ville sacrée. Les lieux saints abondent dans ce coin classique de l'Inde. Toutes ces rives de la Jumna sont célèbres dans les grandes épopées.

A Bindrabun comme à Muttra, les singes fourmillent : ils gambadent par les rues et, le matin,

suivent la foule à la baignade. En ce moment ils accourent, mêlés à la cohue curieuse des hommes, pour nous voir arriver, et le clignement rapide de leurs yeux est plus intelligent que les regards hébétés et lents de ces Hindous.

Hommes et singes vivent ici de la même vie oisive et sobre. Ils mangent les mêmes graines, ils habitent les mêmes maisons; les premiers, généralement installés à l'intérieur, les seconds plus souvent accrochés aux balcons ou bien campés sur les toits où ils sont à l'aise, les bienheureux coquins, pour se houspiller et s'éplucher au soleil : on applique les théories de Darwin à Bindrabun, et l'homme y vit en famille avec ses cousins.

On travaille à deux grands temples, que des rajahs font construire. L'un s'achève et sera terminé dans deux ans. On estime la dépense à 25 laks de roupies, environ 6 250 000 francs. L'architecte, les ouvriers, les sculpteurs sont indigènes; c'est le plus grand prince indépendant de l'Inde, le rajah de Jeypore, qui fournit les fonds, et le dieu qui compte cent millions d'adorateurs est le plus populaire des dieux. Décidément l'hindouisme est bien vivant et l'on n'en doute pas, quand on regarde ces milliers d'hommes nus qui, sous le soleil brûlant, travaillent la pierre pour la plus grande gloire de Krichna.

L'architecte, enchanté de recevoir un visiteur

européen, me montre ses plans qui semblent fort savants et pleins de géométrie. Il m'explique ensuite le détail des dieux inférieurs dont les niches entoureront la statue de Krichna. Je remarque qu'il appelle celui-ci, non le dieu, mais *Dieu*. « Voici, dit-il, la salle à manger de Dieu. Tous les jours on lui présente pour cent ou deux cents roupies de nourriture, selon l'ordre du rajah, puis on la fait manger aux pauvres. »

Voilà un rajah intéressant : car c'est un homme civilisé, dit-on, et Jeypore lui doit une université. Pourquoi fait-il élever ce temple à Krichna? Quelle idée claire ou obscure se fait-il du dieu et de ses incarnations, de toute la multitude des divinités hindoues, de leurs avatars, de leurs animaux sacrés? A-t-il une foi véritable? Ne fait-il que se conformer à la coutume et à la religion? Sent-il un désaccord entre ses idées et ses besoins religieux?

Je suis content de voir comment se sont construits les monuments d'Agra. On dentelle le marbre, on imite ces balustrades aériennes, ces délicates guipures qui donnent une légèreté de rêve aux architectures mongoles. Quinze hommes, courbés sur une pierre, la fouillent avec des instruments d'orfèvre, suivant un motif compliqué de feuillages enlacés. Plus tard, ils retourneront la lourde dalle pour la creuser en sens inverse, à la rencontre du premier dessin, avec quelle prudence,

avec quel tact infinis, on l'entrevoit quand on se dit que des deux côtés, fleurs et tiges doivent se correspondre précisément. Un pareil travail ne s'achève qu'au prix d'un grand déchet : on gâte un morceau de marbre sur trois. Je vois aussi incruster des pierres fines; on emploie la lampe comme pour des bijoux.

Quatre mille ouvriers. La moyenne des salaires est de quatre annas (huit sous) par jour. L'ouvrage demande cinq ans. Malgré la dépense et la longueur de l'effort, dès maintenant il est clair que ce temple n'approchera pas des monuments parfaits des empereurs mongols. Le marbre ici ne sert que de revêtement. Au contraire, leur œuvre était absolument *sincère*, faite de matière aussi rare, aussi péniblement polie dans les parties invisibles de l'édifice que dans ses dehors. Elle n'avait pas pour but d'être admirée. Elle était *une fin en soi*, comme une prière, comme un grand psaume. On dévastait des provinces pour subvenir à la dépense. Des peuples y usaient leurs mains et leurs genoux. Le travail durait un demi-siècle, et le monument montait, au prix de quelles souffrances humaines! mais l'œuvre était absolument belle. De même, il faut le labeur sourd et prolongé de mille racines invisibles, de vaisseaux obscurs, de tissus cachés, l'élaboration lente des sèves de toute une plante, pour épanouir une fleur et lui donner son parfum subtil.

DELHI

15 décembre.

On sent une vaste capitale. — La ville anglaise flotte dans la verdure de ses arbres : grandes avenues, grandes villas, grands jardins. Plus loin, des pâtés serrés de maisons, des minarets, des cônes hindous surgissent de toutes parts, hérissés sur le ciel. — C'est la ville indigène.

Il faut visiter encore des monuments; probablement, l'œil se blase : je ne vois rien qui approche de la perfection d'Agra. — Le *fort* a été gâté par l'occupation anglaise, souvent les pierres fines ont été enlevées et remplacées par de la cire jaune ou bleue. D'ailleurs le plan général est le même que celui du fort d'Agra. Hautes murailles extérieures, vastes cours pour les parades et les jeux d'éléphants; salles somptueuses aux volutes d'or, aux murs incrustés d'oiseaux et de fleurs, harems qui sont des joyaux précieux, gardés et soutenus par les énormes bastions, on a vu tout cela dans la capitale d'Akbar. « Si le Paradis peut être trouvé en ce monde, c'est ici! c'est ici! » dit une inscription.

En effet, cette forteresse abrite un paradis de paresse et de volupté, et l'on retrouve ici l'enroulement des mosaïques, les treillis de marbre, les rangées sinueuses de lotus en relief, les bains mystérieux, les terrasses sans balustrade, d'où l'on voit le soleil descendre sur une plaine de roseaux, toute semblable à celle d'Agra. La petite mosquée des femmes est un bijou de marbre qu'on dirait taillé dans une seule pierre. Les trois dômes sont des perles légères : il manque un écrin.

J'aime mieux la grande mosquée, la plus belle de l'Inde, me dit-on, probablement de l'Asie. De larges escaliers qui, d'un seul élan oblique, tombent en nappes de marbre; plus haut, une cour pavée d'albâtre poli, toute blanche, éblouissante, et qu'on dirait faite d'une seule pierre immense et lisse; sur trois côtés de cette cour, une profonde galerie, que soutiennent quatre rangs de piliers; à droite et à gauche, des minarets élancés et rigides, — c'est le grand style mahométan. Étonnante dureté et simplicité des lignes : l'ensemble a quelque chose de dominateur et d'absolu. Les tours montent toutes nues au-dessus de la ville, impérieuses, en conquérantes. — C'est ici que l'empereur, suivi de ses nobles et de son peuple, debout sur les dalles, en face d'une muraille blanche, écoutait les versets âpres du Coran, la loi enthousiaste et farouche. Puis, il ordonnait le sac d'une ville hindoue, faisait con-

struire des mosquées avec les pierres des pagodes abattues et glorifiait dans son cœur le nom orgueilleux d'Allah.

Les prêtres d'Allah ne sont pas orgueilleux. Le grand prêtre, avec une gravité silencieuse, nous a montré des reliques de Mahomet, une sandale, un poil de barbe. Comme je m'inclinais, saisi de respect et de reconnaissance, tout d'un coup il a tendu la main. Cheddy-Lall, qui se charge des bakchichs, lui a remis trois annas. Toujours silencieux, le grand prêtre s'est incliné, en nous remerciant d'un geste plein de noblesse.

Au moins, celui-ci garde les apparences. Les commerçants hindous sont plus expansifs. A la gare, trente marchands de châles attendent et harcèlent le malheureux voyageur. Ils le suivent jusqu'à l'hôtel, courant après la voiture, accrochés à la portière, au marchepied, gesticulant, l'assaillant d'une grêle de cartes, l'inondant d'un intarissable flux de discours obséquieux. A l'hôtel, vous n'en êtes point débarrassé. Ils s'installent sur la véranda, ils montent la garde devant votre chambre, devant la salle à manger : vous sortez, ils se précipitent; c'est une : bousculade il faut montrer le poing, brandir sa canne pour avancer. Les premières batailles livrées, vous vous croyez tranquille, sachez qu'à toute heure des regards perçants vous guettent. A six heures du matin, vous ouvrez les yeux

Aussitôt, à l'autre bout de la grande chambre blanche, la porte s'entre-bâille et cinq bras passent, agitant des étoffes, des pantoufles, des bonnets. Ils vous ont vu dormir, ils vous ont vu réveiller. Quelques-uns se cachent, vous suivent dans la rue sur l'autre trottoir, attendent que vous soyez las, seul, sans défense, saisissent le moment opportun pour surgir devant vous,

Tout à l'heure, flânant dans le grand bazar, j'ai suivi Cheddy chez un marchand de châles qui, ce matin, a failli se faire écraser par mon gharry, pour m'arracher la promesse d'une visite. Nous trouvons un homme gras, de figure molle et douceâtre, assis sur des coussins, prenant le café avec quelques amis. A notre entrée, il bondit, il court, il tourne autour de moi, il m'enveloppe de ses gestes. En un clin d'œil, et sans savoir comment cela s'est fait, nous avons bu une tasse de café, nous sommes assis devant un ballot qu'il déplie avec une agilité de singe et d'où sortent comme par magie des soies rares, des broderies d'or, qu'il fait chatoyer à la lumière, dont il se drape, dont il me drape, avec des postures, des minauderies, des ondulations de femme, de femme exaltée. *I want you, sir, to see this beautiful thing, what do you think of it, is it not beautiful? Put it aside. You look at me : don't you think it will do for the young lady at home?* Cet anglais coupé, cet accent incolore sont d'un

étranger, mais les petites phrases s'accumulent avec une passion étourdissante. En trois minutes il paraît que mon choix est fait. Un châle, un petit tapis : cent cinquante roupies seulement. Je connais les marchands hindous, et il me reste assez de bon sens pour offrir la moitié. Le chiffre n'est pas lâché, que mon homme crie : « Pile ou face! (*Let's toss up!*) » C'est-à-dire, cent cinquante roupies si la pièce tombe face, soixante-quinze si c'est pile. Je refuse et tout de suite les étoffes sont à moi : la chose se fait si vite, qu'il est clair que le volé n'est pas lui.

A présent, mon Hindou, satisfait, se calme, et sur un autre ton, entame une nouvelle affaire. Il paraît que ce soir, à l'hôtel, je vais avoir l'honneur de rencontrer une duchesse. Tous les marchands de châles sont en mouvement depuis son arrivée et chacun, à l'affût, la guette, en guettant aussi ses rivaux. Mon homme désire que je parle de lui à table d'hôte. Donnant, donnant, se dit-il : pour me séduire, il veut m'offrir un bonnet, dont il a fait briller l'argent à la lumière et me traite en ami, me confiant qu'il possède un stock de châles qui vaut trois laks (700 000 francs), me montrant des diplômes obtenus dans des expositions anglaises.

On observe facilement que ces Orientaux ne connaissent pas le sentiment de la honte. En somme, l'honneur et la conscience sont des produits d'Oc-

cident qui n'ont pas pu s'élaborer chez eux. Tous implorent le bakchich, en joignant les mains, et chez le plus grave et le plus riche d'entre eux, on rencontre un voleur et un mendiant

*
* *

16 décembre.

Je monte en voiture pour visiter le Koutub-Minar, la grande tour qui se dresse à quinze kilomètres de Delhi.

Cette route est la voie Appienne de l'Asie. Des ruines de tous les siècles, laissées par trois races et trois religions, jonchent une grande plaine triste. Les restes de l'antique Delhi hindoue, de la Delhi afghane, de la Delhi mongole, couvrent une étendue morte de cent vingt kilomètres carrés. Lentement, à travers le cours des siècles, la ville a changé d'emplacement, comme une rivière change de lit. A perte de vue, parmi les broussailles sèches, montent des dômes délabrés, des colonnes disjointes. Ces tertres jaunâtres sont les ruines d'Indra-Pastha, la ville d'Indra, pour laquelle les cinq frères du Mahabarata combattirent il y a trois mille ans. Plus loin, un pilier de granit, couvert de caractères pâlis, proclame les édits du roi bouddhiste Açoka. Partout, comme les tombes dans un cimetière, s'entassent les débris de l'art mongol, les mausolées monumentaux, les dômes entourés de kiosques,

tout cela rouillé par le temps, confondu dans la teinte uniforme de la triste et sèche végétation, repris par la nature. Quelques tombes sont aussi grandioses que celle d'Akbar à Secundra, et surgissent solitaires dans les steppes arides. Les paons bleus qui rôdent alentour sont les seuls êtres qui les hantent. Des générations ont fourmillé ici, et de leur vie morte il reste cet imperceptible résidu, comme il faut des forêts séculaires pour faire une petite épaisseur de charbon. L'âge védique, l'âge brahmanique, l'âge bouddhiste, les premières dynasties musulmanes, l'empire mongol, chaque période historique a laissé comme un mince dépôt. On retrouve cette histoire autour du Koutub : quatre vieux forts hindous, encore très reconnaissables, entouraient une grande cité, des temples bouddhistes où des religieux en robes jaunes, le crâne rasé, circulaient paisiblement : il reste un grand poteau de fer, chargé de quelques inscriptions sanscrites. Vers l'an 1000, par-dessus la muraille de l'Ilimalaya, débordèrent les premières hordes musulmanes. La cité fut rasée, et des pierres du grand temple on fit une mosquée[1] dont les ruines gisent autour de nous. Voici une triple colonnade où l'on reconnaît les vieux piliers bouddhistes et le travail patient, compliqué, confus, les indécences naïves

1. Vers 1193.

du pauvre ouvrier hindou. Ils sont fouillés profondément, surchargés de ciselures à demi brouillées par le temps; çà et là, des figures d'une obscénité symbolique apparaissent, quelques-unes mutilées par la morale supérieure du conquérant. Peu à peu, on s'accoutume à lire ce que dit la pierre rongée, les lignes se reforment. On reconnaît des processions de dieux entourés de gardes et de fidèles, des animaux, des tigres, des singes lubriques et les éléphants qui, de très bonne heure, semblent avoir préoccupé l'esprit hindou. Ces milliers de pierres, qui devaient s'ordonner en chapelles irrégulières, en toits feuillus, les musulmans les ont dressées en colonnades, en galeries rectangulaires, en files géométriques et simples. Sur les grandes murailles nues, des chiffres cabalistiques, des lettres qui ressemblent à des pas d'oiseaux, foudroient l'impie. Au-dessus de tout, dominant l'immense cimetière de la plaine, inviolé par le temps, le Koutub élance, à deux cent cinquante pieds dans le ciel, sa fusée droite de pierre rouge et de marbre blanc. Là-haut, il y a six siècles, quand ce soleil plongeait derrière cet horizon, le chant aigre du muezzin rompait le silence de la grande plaine....

JEYPORE

I

17 décembre.

A huit heures du matin, je monte dans l'express du Rajpootana. Le *Rajpootana express*, un mot curieux et qui fait entendre beaucoup de choses. Les dehors de cette civilisation de l'Inde anglaise sont bien brillants. Sauf à Bénarès, où l'on voit exactement les mêmes spectacles qu'il y a deux mille ans, dans toutes les villes que j'ai traversées jusqu'ici, à Calcutta, à Lucknow, à Cawnpore, à Agra, la beauté et la tenue des avenues, la richesse des villas, le luxe des jardins privés et publics, le comfort et le nombre des hôtels, la multitude des voitures, la grandeur des gares, feraient honneur à une grande ville européenne. Reste à savoir jusqu'à quelle profondeur cette vie anglaise a pénétré dans le monde indigène.

Toujours la même plaine infinie où des herbes maigres croissent pauvrement dans le sable. C'est la limite du monde végétal. A quelques lieues dans l'ouest, le désert, la sinistre étendue jaune, commence.

A présent, des silhouettes sèches et simples de montagnes sablonneuses montent çà et là de la platitude de la plaine, comme des îlots escarpés qui surgissent de la mer. Aucun contrefort, aucune ondulation préalable. J'ai vu un effet semblable dans la mer Rouge. La presqu'île du Sinaï, émergeant au bord du disque bleu, dessinait dans l'air aride une ligne aussi nette et aussi dure. — De temps en temps, des files blondes de chameaux annoncent que le monde nomade, le monde de la tente, est tout voisin....

Vers deux heures, à Ulwar, la campagne devient plus fraîche et s'anime. De grands singes gris gambadent dans les herbes. Aux abords de la station brillent ces éternels paons bleus qui semblent peupler tout ce nord-ouest de l'Inde. Pendant l'arrêt du train, j'aperçois un groupe de femmes accoudées à une barrière. La plus jeune, tout enveloppée d'un pagne rouge, a le bel ovale et le teint mat d'une Florentine de la Renaissance. La figure est d'une régularité antique, avec le sérieux et la noblesse inexprimables qu'on rencontre si souvent chez ces femmes de basse caste. Rien de sauvage ou d'inférieur dans ces types. Les traits sont tout aryens. Celle-ci se tenait immobile, si calme et si grave, ses grands yeux sombres pleins de passion concentrée.

Deux soldats anglais, des *scotch greys*, montent

dans mon compartiment. Les beaux types d'humanité! Chacun grand et fort comme deux Hindous, solide, bien cambré, serré dans son dolman gris. Et ce ne sont pas de simples brutes bien portantes. Cette chair est tout en muscles, durcie par l'entraînement. Les têtes, coiffées du petit béret écossais, respirent la franchise et l'honnêteté. Traits nets, bien coupés, énergiques, teints clairs, gestes précis et tranquilles. L'éducation morale et physique leur a donné je ne sais quel flegme, quelle dignité, quelle trempe de *gentleman*. Pendant les huit heures de trajet qui séparent Ulwar de Jeypore, ils sont restés muets, impassibles, n'ouvrant la bouche que pour refuser un verre de porto : évidemment, ils sont *teetotalers*.

.... Je feuilletais un livre écrit par un Bengali sur l'établissement anglais dans l'Inde, et de temps en temps je laissais le volume pour les regarder : ils m'aidaient à comprendre. Dans cette sorte d'excitation un peu trouble que causent l'insomnie et le mouvement prolongé du chemin de fer, dans cette demi-fièvre qui brouille et accélère les associations d'idées, leurs physionomies m'intéressaient singulièrement. Je croyais démêler dans ces visages de soldats que le hasard mettait sur ma route, non plus des caractères individuels, mais le type même de la race maîtresse de la péninsule, le type pur, complet, développé, et leurs traits m'apparaissaient

comme l'expression vivante de l'âme anglaise. J'y croyais lire la volonté calme et sûre, la ténacité, l'habitude de se gouverner, le fonds d'orgueil enthousiaste, les aptitudes pratiques qui, en Angleterre, ont doublé la force active de l'homme et sa prise sur la réalité. Et pêle-mêle des bouffées d'Angleterre me montaient à la cervelle, de simples images qui glissaient, qui défilaient toutes seules : — un soir de novembre passé dans un petit temple wesleyen, sur la côte du Devonshire; au dehors, l'eau noire clapotant dans la nuit, ici, tout le village serré dans une salle de sapin nu, les regards tournés vers un homme du peuple qui prêche; des têtes rudes, toutes ravinées de rides, des rangées de vieux pêcheurs serrant leurs Bibles dans leurs pauvres mains tremblantes; — puis l'atmosphère jaune de la Cité, à l'heure où le fourmillement noir emplit les rues; — des jeunes gens en flanelle blanche lançant à toute volée des balles dans des pelouses pâles; — des files vagues de grands bateaux brumeux sur une eau blafarde, dont le miroitement de plomb luit tristement dans le brouillard; — des villes de briques, noyées dans une fumée lente qui tournoie éternellement de dix mille usines.

Et ces images confuses se mêlaient, s'évanouissaient, et puis, sans transition, comme si l'on avait secoué la boîte à souvenirs de l'esprit, dans un rayonnement de rose, un grand fleuve bour-

beux apparaissait, le Gange divin coulait devant les deux mille pagodes de Bénarès, devant la foule inerte des brahmes accroupis....

La Tamise au-dessous de Londres, le Gange à Bénarès, devant ce contraste, on mesure l'abîme qui sépare les deux humanités que l'on voit ici juxtaposées. Au fond de l'âme anglaise, que manifestent les grands hommes anglais, Cromwell ou Milton, Wordsworth ou Carlyle, et que nous reconnaissons plus pleinement encore dans les œuvres d'art, où le type épuré, dégagé, fait saillie avec un relief plus grand que dans le monde réel, dans Robinson ou dans Tom Tulliver, on aperçoit une *personnalité* forte et immuable, une volonté constante, appuyée sur un petit nombre de sentiments puissants et stables; un axe solide qui soutient tout l'individu. Tous conçoivent la vie comme une série d'actions ordonnées, dont la fin est d'améliorer notre condition, d'augmenter notre bien-être, de perfectionner notre morale. Cet idéal, avec un enthousiasme admirable et une étroitesse d'esprit qui semble la rançon de ses qualités actives, l'Angleterre le propose à l'Inde, multipliant les écoles de garçons et de filles, les collèges, les universités, se ruinant en missionnaires. On dit que les résultats sont maigres et que la culture anglaise n'a produit que des avortons misérables : Chundee Dutt, ce Bengali, que je lisais tout à l'heure, est

un spécimen du babou converti; il n'imagine pas d'autre modèle que le modèle anglais. Par suite, il réclame l'application complète du code moral anglais et dénonce l'inconvenance des costumes féminins, la promiscuité des baignades. Voilà une idée de Bengali qui voudrait être clergyman. La rive sacrée du vieux fleuve, traitée comme une plage de l'île de Wight, divisée par des barrières et des écriteaux, les ladies d'un côté, les gentlemen de l'autre, l'invention dénote un manque de culture et de critique. Chundee Dutt, qui connaît Macaulay, n'a pas lu M. Renan. Au reste, le scandale n'est pas près de cesser. Les missionnaires ont peu de succès dans l'Inde. On calcule qu'une conversion revient à vingt-cinq mille francs et quatre sous (1 000 liv. st. 2 den.), et quand le converti serait convaincu, quand il se travaillerait pour entrer dans la forme anglaise, il est clair qu'il n'arrivera qu'à se travestir. Car les habitudes intellectuelles et morales d'un peuple, comme les organes d'une plante, ont pour condition nécessaire une certaine combinaison infiniment complexe de circonstances, dont la principale est la série entière de ses états antérieurs. Il a fallu tout le passé pour les former.

Vieux ascètes, profonds rêveurs qui voulûtes, il y a vingt siècles, déchirer le voile irisé qui tisse l'illusion sur le fond noir des choses, qui renon-

çâtes au désir pour vous réfugier dans l'indifférence et l'immobilité, avec quel sourire de dédaigneuse pitié vous la regarderiez, cette race d'Occident qui règne aujourd'hui dans votre patrie! Ils ne croient pas que ce monde soit un rêve, ces nouveaux venus. Ils n'ont pas cessé de dire : « Je suis ». Ils se réjouissent de leur force, et leur volonté se satisfait. Ils agissent, ils bâtissent sur ce monde qu'ils croient de roc et que vous connaissez pour un sable mouvant. Que diriez-vous de leur hâte, de leur fièvre? Que diriez-vous de ces bateaux chargés des biens de la terre, de ces trains qui dévorent l'espace, comme s'il importait de changer de lieu, d'arriver quelque part? Mais que diriez-vous surtout de cet anglicanisme, de cette maigre philosophie qui végète sur une terre brumeuse où la nature ne déploie point le luxe de ses sèves; de l'hérésie déiste qu'ils veulent acclimater dans cette patrie de la grande spéculation? Certes, vous ne tenteriez pas de les éclairer, ces aveuglés de Maya. Vous les abandonneriez à leurs agitations ignorantes, à leur orgueil, et, fermant lentement les paupières, vous retourneriez avec délices à votre rêve solitaire, à cette contemplation de l'éternel et de l'immuable qui tranquillise.

Vraiment la couche anglaise est bien visible, même dans ces États indépendants. Voici l'inévitable *Church of England*, sévère, nue, toute sem-

blable à celles qui veillent sur la campagne anglaise. Aux stations spacieuses, des colons en veston lisent des *papers* de huit pages. Des affiches annoncent un *match* entre les *cricketers* de Lucknow et les champions d'Allahabad, des courses à Ahmedabad et Baroda. D'autres célèbrent une machine qui fabrique dix mille bouteilles de soda-water par jour. Des romans de Ouida et de Besant sont étalés en vente. Cependant les femmes, vêtues comme les contemporaines hindoues d'Homère, les jambes, les oreilles, le nez ornés d'anneaux, portent des urnes de grès. Des guerriers passent, hérissés de sabres, chargés de boucliers, et nous sommes sur le territoire du prince qui, à Bindrabun, fait construire une pagode à Krichna.

II

Jeypore, 18 décembre.

A Calcutta, l'Inde anglaise ; à Bénarès, l'Inde des brahmes ; à Agra, l'Inde des Grands Mogols ; ici, à Jeypore, l'Inde des rajahs, l'Inde des romans, de l'opéra ; féerique et paradoxale. Ce Rajpootana[1] est un très vieux royaume hindou, semblable à ceux qui couvraient la péninsule avant les établissements musulmans aux premiers siècles de notre ère. Il n'a jamais été conquis. Contre les diverses races maîtresses de l'Inde, ces Rajpootes ont maintenu leur indépendance. Ils sont encore le peuple aryen qu'ils étaient aux temps fabuleux du *Rayamana*. A travers cent trente-neuf générations, le rajah fait remonter sa généalogie jusqu'au Soleil, qui fut père du grand Rama. Il gouverne encore selon la loi de Manou, comme les rois hindous, ses ancêtres, qui vécurent avant César. Les *barons* sont de race aussi bonne, comme lui fils du Soleil et de la Lune, et l'origine des grandes familles rajpootes se perd dans la nuit des temps. Le peuple lui-même, organisé comme aux temps primitifs

1. *État vassal mais autonome. 29 150 milles carrés. 10 247 592 habitants.* (*Hunter British India.*)

en clans, en tribus, est de race noble, de race blanche. Tout Rajpoote est kshettrya de naissance; il appartient à cette caste de guerriers aryens qui ne reconnaît de supérieurs que les brahmes. Par suite, un campagnard rajpoote s'estime l'égal de ses princes. Il s'appelle « fils du roi ». Il a des sentiments fiers, mâles, honorables; il possède un cheval, une lance, un bouclier; et, au jour du combat, il est prêt à suivre son chef de clan, à se ranger auprès de son père, le roi, pour défendre ses dieux et sa cité.

De l'hôtel à la ville, on en voit assez pour reconnaître un monde très original. Des petites collines blondes, toutes couronnées de châteaux forts et de tours crénelées, bornent l'horizon. On ne s'attendait pas à trouver un décor moyen âge sous les tropiques. Sur la route, parmi la foule des petits baudets, entre les bandes de femmes qui passent en chantant, des cavaliers galopent sur de fins arabes, le bouclier rond à la ceinture, le sabre au côté, coiffés de turbans rouges, leur grande barbe séparée en deux par une raie verticale étalée, aplatie, hérissée à droite et à gauche, caracolant avec un air de bravoure et de fanfaronnerie suprêmes. Rien de cette expression molle, indolente, rêvasseuse, que j'ai rencontrée si souvent dans l'Inde. Tout ce monde est très actif : piétons, cavaliers, chameaux, éléphants, chars pesants,

petits ânes, encombrent la voie, et cela bruit, étincelle au soleil, dans la poussière.

Au bout d'une demi-heure de route, on rencontre la poterne du mur fortifié qui ceint la ville. On passe sous de hauts bastions, on traverse un pont-levis, puis une petite cour intérieure où des chameaux agenouillés attendent qu'on les décharge, et, tout d'un coup, on débouche devant un décor d'opéra brumeux, léger, bizarre, charmant, impossible à décrire.

La première sensation est celle du rose : tout est rose ici. Que le lecteur couvre de rose tout le tableau que je vais essayer de présenter. Qu'il imagine une rue large de cent vingt pieds, longue de trois kilomètres, bordée de maisons roses, de temples roses, de palais roses, de clochetons et de pavillons roses, d'un rose pâle tendre, délicat, si absolument droite que, jusqu'à l'autre bout, maisons, échoppes, façades, on les voit s'aligner se suivre, se presser, fuir, s'évanouir dans une vapeur de ce même rose fantastique qui baigne tout. Pas une tache noire dans cette vapeur, pas une voiture européenne, rien que le papillotement multicolore de la foule. Sur les trottoirs, des deux côtés de la rue, à perte de vue, un bazar en plein vent, une file de marchands accroupis, et, sur les tapis bleus et rouges déployés sur le pavé, un étalage de choses brillantes : pantoufles brodées d'ar-

gent, piles d'oranges et de bananes, images peintes, étoffes éclaboussées de soleil. A droite et à gauche, tout est gracieux, tout est lumineux; on voudrait mettre une journée à traverser cette Jeypore, on voudrait garder un souvenir précis de chaque détail. L'œil n'a pas le temps de se rassasier. J'ai beau crier à mon cocher : *Hasta, hasta!* (doucement, doucement!), nous allons toujours trop vite, et, à son grand scandale, je mets pied à terre pour flâner à ma guise.

Seigneurs et fonctionnaires rajpootes, parés comme pour une comédie, vêtus de fleurs brodées, chargés de plumes et de joyaux, leurs larges et fières barbes savamment étalées en éventail, jolis chevaux luisants, soldats romantiques portant écus et glaives, étudiants, gardes du palais, femmes du peuple chargées d'un enfant nu à cheval sur la saillie de la hanche, tous défilent dans une brume claire faite de rosée qui s'élève. Du seuil de leurs échoppes, de petits marchands me tendent les bras, avec un joli sourire, m'offrent en riant des statuettes de marbre, des images de dieux bâclées, peinturlurées avec une verve charmante. Sur les murailles tout un tatouage de dessins bleus : éléphants, léopards, arbres, locomotives, Européens très raides, sanglés dans des redingotes ridicules Il y a des hommes de trente ans qui lancent des cerfs-volants et galopent par la rue comme des éco-

liers. Et tout ce peuple fantaisiste qui joue, qui rit, ce peuple enfant et artiste semble créé par un caprice humoristique de poète dans un monde de rêve où tout serait léger, drôle, heureux, aérien, où rien ne resterait des tristes et vilaines choses qui sont réelles. Dans ce monde, les gens vivent en frères avec les bêtes, bonnes âmes plus simples et plus calmes que les nôtres. Voici des files de petits ânes trotte-menu, de doux chameaux, à la démarche onduleuse et lente, qui lèvent leurs grands cous féminins au-dessus de la foule, des envolées de singes gris sur les toits, des vaches pacifiques, aux grandes cornes vertes, toutes blanches, sculpturales et comme taillées dans le marbre. Il y a des toutous teints en jaune, en bleu et rose. Plus loin, sur une grande place, un peuple serré de pigeons, abattus par myriades, couvre la terre d'un plancher bleuâtre, dense, ondoyant, qui s'ouvre quand passent les pesantes masses des éléphants caparaçonnés de rouge. Parmi toutes ces bêtes vivantes, çà et là des autels où elles sont divinisées, tabernacles minuscules peuplés de petits taureaux, petits éléphants, petits singes....

Un vaste carrefour, où nous coupons à angle droit une rue aussi large, aussi droite, aussi rose que celle que nous avons suivie. Ici, au pied des temples que gardent des éléphants de pierre, c'est une inexprimable confusion de passants, de fleurs.

d'ânes, de chameaux, de cavaliers, de marchands. Parmi le fourmillement des pigeons qui picorent, cent vaches somnolent béatement, indifférentes à l'agitation de la multitude. Debout, de jeunes garçons soutiennent de hautes branches emplissant l'espace de verdure. Et les dévots achètent ces bambous, les déposent aux pieds des vaches, qui les acceptent comme une dette et les mâchent avec sérénité. Du haut des arbres pendent des vases de terre, verts de mousse, où s'abattent des volées de perroquets, leurs jolies têtes rondes cerclées de rouge....

Tout d'un coup un piaffement de chevaux.... Qu'est-ce que cette fière cavalcade qui débouche sur la place? Les jolies bêtes dont le poil brille, les beaux cavaliers dont les armes étincellent! C'est le frère du rajah, suivi de ses barons, précédé de ses hommes d'armes qui courent à pied, portant des hallebardes. Bonnet de velours sur l'oreille, en tunique de fleurs vertes, il maîtrise son cheval qui danse. Très rapidement je l'entrevois : noble et hardi visage où l'on sent la race, le sang antique, l'instinct du commandement. C'est un vrai kshettrya, qui descend en droite ligne des premiers conquérants de l'Inde.

Cependant des éléphants rentrent à l'écurie. En voici sept, colosses rugueux et sombres, philosophes taciturnes, pleins de lenteur, supérieurs à tous les

êtres qui tourbillonnent au-dessous d'eux. Un à un ils disparaissent sous un portique, frôlant la terre de leurs trompes, berçant trois cornacs sur leurs fronts massifs, où deux grands lobes font saillie. Pliant les jambes avec une démarche humaine, étalant doucement leurs larges pieds mous, ils passent, silencieux comme des ombres. — Quelle profonde pensée dans ces puissantes têtes mornes, et comme ils ignorent le peuple inférieur des hommes et des bêtes qui s'écartent devant eux! On comprend, à les voir, pourquoi Ganesh, le monstre à tête d'éléphant, est dieu de la Sagesse....

A toute seconde, les tableaux changent. J'essaie d'en noter un au vol : devant une haute porte de palais où s'enfoncent les pachydermes, les chameaux, tout un peuple, l'air est épais de faucons. Ils tournoient et crient devant l'image rouge du dieu-éléphant, qui sommeille dans une niche au-dessus du portique. Et des trompes aigres font une musique hindoue.

Tout autour de la place, des temples, des monuments, une université, des palais : l'un, entre autres, d'un rose étrangement vif, dressé en pyramide, hérisse une façade de neuf étages faite de cent clochetons et de soixante-quatre fenêtres en saillie, fleurie de colonnettes et de balcons, percée à jour de mille fleurs évidées dans la pierre, une architecture vaporeuse, aérienne, excentrique, im-

possible. C'est le palais du Vent. Le palais du Vent! Ce nom m'enchante. De même, sur les belles petites collines qui entourent la cité, on aperçoit le palais des Nuages, le temple du Soleil. La porte rose qui ferme l'autre bout de la ville s'appelle la porte des Rubis. Nous sommes dans un conte oriental de fées.

Un cri de trompette! — un cri de cuivre qui fait détourner la tête. Lancée très vite, au galop, passe une joyeuse bande mortuaire, passe le mort étroitement voilé de gaze blanche, passent les hommes qui l'emportent attaché sur des bambous, passe la famille qui bondit en frappant des cymbales, en hurlant les syllabes sacrées : « *Ram! Ram!* » Envolée, disparue, la troupe bruyante! Maintenant ce sont des lévriers en laisse, vêtus de pourpre, des jardins où, sur des lits de camp, dorment les lynx et les léopards de chasse de Sa Hautesse, étranges bêtes maigres et souples, très nobles, avec un éclair aigu dans leurs yeux perçants, et qui d'un coup de leur langue raboteuse raclent le poing que leur tend leur serviteur. Ailleurs, c'est une noce : cinquante femmes vêtues de jaune soyeux sont assises par terre, psalmodiantes. La mariée, une fillette de dix ans, est seule debout au milieu des chanteuses. — Au bout de la rue, derrière une grille en façade sur le trottoir, devant la foule rapide, dix mangeurs d'hommes, dix tigres royaux, la tête baissée, ar-

pentent à grands pas doux la prison à laquelle ils ont été condamnés après jugement régulier. Ils méritent vraiment leur titre de *sahebs*, de seigneurs, ces fauves. Le plus beau d'entre eux est l'assassin de seize femmes. Même impression devant la tête terrible et morne, la sinuosité de l'échine qui se coule, la souplesse des muscles trapus, la détente possible des jarrets formidables, la splendeur fauve de la robe faite de lumière vivante, qu'à Ceylan, devant une gerbe de cocotiers élancés dans le ciel de feu....

Parmi cette multitude d'images qui se pressent, un spectacle incessamment répété reste toujours beau. On ne se lasse pas d'admirer la souplesse et la fraîcheur des jeunes corps nus. Les torses frêles et bombés des enfants, garçons et filles, sont adorables. Les longues tresses noires coulent sur la jolie figure sauvage, effarée, sur la petite poitrine si délicatement modelée. On sent la force et la santé des jeunes muscles et du beau sang. Cela est parfait. La lumière et l'ombre se marient, circulent harmonieusement sur le bronze uni de la peau tout enveloppée de lumière et de plein air. Les jeunes femmes, nues depuis le bas des seins jusqu'au milieu du ventre, savent se voiler avec une grâce extrême. Rien de doux à l'œil, rien de simple et de tranquille comme les plis de la molle draperie. Chez les fillettes, plus grêles, on voit l'onduiation paisible

de la charpente intérieure. Elles aussi, les toutes petites, portent sur la tête de beaux vases ronds qu'elles soutiennent de leurs bras tendus, levés très haut, se cambrant dans l'effort, le brun du torse tendre tout baigné de lumière.

Je suis entré dans un temple qui jette son grand escalier sur la place. En bas, des chameaux agenouillés dorment et des chiens sont étendus au soleil sur les degrés. On monte et l'on arrive devant une cour où des vaches errent en liberté sur le marbre. Dans un coin, les deux arbres sacrés, le mâle banyan et l'arbre femelle, qu'on nomme *pipala*. Une vieille femme tourne rapidement autour du premier, une autre verse un peu d'eau sur les feuilles du second. A côté, une deuxième cour est ceinte d'une galerie que supportent des piliers. Là, dans l'ombre, un groupe rouge de femmes assises écoute tranquillement la mélopée nasillarde du prêtre qui lit le *Ramayana*. Les jolies figures régulières qu'on aperçoit sous les capuchons ne semblent guère absorbées par la méditation. Tout ici se passe en famille : le prêtre accroupi, enguirlandé de fleurs, balance son corps au rythme de sa phrase qui monte et qui s'abaisse. Quantités de moineaux picorent familièrement parmi les fidèles, et de grands corbeaux sautillent gauchement sur le dos des vaches assoupies. Tout à fait caractéristique de l'hindouisme, ce culte en plein air, ce lieu

sacré qui tient à la fois de l'étable, de la volière et du temple. Une violente lumière frappe les murailles barbouillées de bleu par les aventures de cinq cents dieux. Derrière le prêtre, au fond de la galerie, un tabernacle obscur où l'on aperçoit l'idole, une petite poupée à figure noire, Parabatti, habillée de rouge, gardée par deux lions. Au-dessous d'elle, son époux, le grand Siva, n'est représenté que par le Lingam, emblème de la vie. Là viennent prier les femmes stériles et les jeunes filles qui désirent un époux.

III

En face du temple, de l'autre côté de la grande place où bouillonne la multitude des gens et des bêtes, se dresse le collège du maharajah. J'en admirais la façade bizarre et rose comme celle du palais du Vent, quand un étudiant m'a invité à entrer. On m'introduit chez le principal, que je trouve assis dans un petit cabinet obscur, devant des piles de livres. Physionomie hindoue très douce, très fine, un peu soucieuse, tournure d'homme d'étude, fluet, voûté, vêtu simplement d'une longue tunique noire. Avec des gestes sobres, en quelques mots simples d'un anglais parfait, il m'a souhaité la bienvenue, puis m'a conduit aux salles de cours

Les examens supérieurs étant tout proches, les étudiants qui s'y préparent sont restés chez eux; nous ne voyons que les élèves de première et de seconde année. Dans de grands halls à colonnes, de petits groupes d'étudiants se serrent autour d'un professeur. Ni chaires, ni bancs, ni pupitres. Tous se lèvent à notre entrée et s'inclinent profondément en touchant deux fois leurs lèvres d'un geste empressé et gracieux. Pourtant, dans une certaine salle, les élèves sont restés assis : cette classe, me

dit le principal, est réservée aux fils du rajah et aux nobles qui, tous descendus de Rama et du Soleil, sont trop fiers pour nous saluer.

L'enseignement tout entier donné par des professeurs indigènes est gratuit (*state-supported*) et les examens ouvrent aux élèves les carrières du gouvernement. On professe les mathématiques, l'anglais, la littérature anglaise, les dialectes de l'Inde, le persan. Dans les classes supérieures, me dit le principal, on ajoute le sanscrit, le pâli, les philosophies brahmaniques, bouddhiques, persanes et la philosophie moderne. Stuart Mill et Spencer sont lus comme des classiques.

Le principal, qui est Bengali, cause volontiers et semble au courant de ce qui se fait, non seulement en Angleterre, mais dans le reste de l'Europe. Il me parle avec admiration de Burnouf, de Barthélemy Saint-Hilaire, de Bergaigne, des grands sanscritistes français. « En somme, dit-il ensuite, l'Inde n'aperçoit l'Europe qu'à travers l'Angleterre. Un jeune étudiant qui aborde les études supérieures commence par les classiques anglais : Shakspeare, Milton (beau début pour une cervelle hindoue), puis et surtout Addison, Pope, plus tard les philosophes et les économistes, Locke, Hume, Adam Smith, Burke, tous les penseurs du XVIIIe et du XIXe siècle, jusqu'à Spencer, dont l'influence est très grande. Quant à la France et à l'Allemagne,

nous ne les connaissons que de seconde main. En général, nous ignorons leurs langues. Pourtant nous commençons à admirer autre chose que l'Angleterre. Si Hegel ou Fichte ne nous sont pas familiers, nous étudions les philosophies orientales, surtout les Upanishads, le vieux Védantisme où l'on trouve à la fois Spinoza, Kant, Hegel et Schopenhauer.... »

Peu à peu il s'est animé, et j'ai cru voir paraître en lui un fonds d'enthousiasme pour la vieille métaphysique de son pays. « Depuis cinq ou six ans, il se fait une réaction en sa faveur. Sous l'influence anglaise, des écrivains de Calcutta[1] avaient dénoncé l'immoralité et les folies de la religion hindoue. Nous commençons à comprendre que sous son extravagance se cache une pensée profonde, et vous la verrez défendre par nos érudits et nos penseurs. Nous avons l'ambition d'être nous-mêmes. Voici le maharajah qui a introduit des idées anglaises, doté Jeypore d'un collège, d'un musée, d'une école industrielle : il ne fait rien contre l'hindouisme. Dans son palais d'Amber, on sacrifie toujours des chèvres à Kali. Mais par-dessous le symbole, il voit le sens, nous distinguons l'esprit sous la lettre, l'idée que contiennent les formes religieuses qui s'adressent à la multitude. Nous

1. L'école des Brahmes.

réagissons contre le « théisme » anglais que le *jeune Bengal*, c'est-à-dire l'élite intellectuelle de l'Inde, avait accueilli avec trop d'enthousiasme. Nous sentons que nous possédons quelque chose de plus original et de plus profond. Si nous lisons, si nous aimons Spencer, c'est qu'il dénonce l'idée d'un Dieu personnel comme une des formes de l'anthropomorphisme. C'est que sa matière, inconnaissable en soi, indéterminée, homogène à l'origine et qui, par une série de changements insensibles, développe par cycles tous les êtres et toutes les formes, rappelle par bien des traits le Brahma de nos Védantistes. »

Cet hindou dit-il vrai? l'Inde, reprenant conscience d'elle-même, rejette-t-elle le joug intellectuel de l'Angleterre? Est-elle encore capable de philosopher? Va-t-elle opposer son idée de la vie et du monde aux conceptions nationales anglaises? Est-ce que dans la paix britannique, le cerveau hindousi, longtemps paralysé par l'oppression mahométane, se reprendrait à fonctionner? Qu'en adviendrait-il? En attendant, il est curieux de voir en face l'un de l'autre les deux pôles de l'humanité, l'énergie, la volonté pratique, le sens positif anglais, la spéculation hindoue, l'aptitude au rêve métaphysique qui fait la pensée triomphante, maîtresse du désir et de l'illusion, et qui tue les facultés actives.

IV

19 décembre.

Journée consacrée à se faire plaisir aux yeux, en se perdant seul dans l'étonnante rue rose, à se remplir l'âme de la joie des couleurs, à s'enivrer de la fantaisie de cette Jeypore. Puis, dans la campagne nous suivons la route qui mène à Amber, une jolie bande blanche qui circule dans la verdure d'étranges plantes grasses, hautes comme de petits arbres. De leurs raquettes épineuses et charnues elles couvrent au loin la terre. Végétation immobile et rigide, qui semble d'une autre planète. De là, sortent des architectures d'autrefois, cent pavillons, cent kiosques de marbre qui luisent au bon soleil. Des bandes rouges et bleues d'hommes et de femmes vont gaiement. Jamais je n'ai vu autant de paons, et de si beaux paons. Ils vaguent sur la route, et le saphir de leurs plumes chatoie doucement dans la lumière. Ces oiseaux sont libres et pourtant apprivoisés, ils n'appartiennent à personne et vivent sans méfiance parmi les hommes. Comme toutes les bêtes inoffensives, ils sont sacrés pour les bons Hindous, qui font œuvre pie en leur offrant de l'orge. « Ils ne font pas de mal, me dit gravement Cheddy; Anglais, très méchants : ils leur jettent des pierres. »

Plus loin, un palais abandonné, vert d'herbes

folles, semble posé sur la glace d'un étang gras, dont l'eau noire, empoisonnée, miroite lourdement. Sur la rive, des crocodiles somnolent, inertes. Tout autour, les jolies montagnes dorées sont pleines de clarté et s'arrondissent sur le calme ciel bleu. Le soleil est doux, l'air subtil, léger, plein de bonheur, un peu grisant....

Six heures du soir.

A la hâte, nous visitons le palais du Maharajah, les écuries où piaffent cent chevaux arabes, les chenils, les éléphants à la chaîne, les serres, et puis il faut dire adieu à la ville rose. Près de la gare, un petit écolier rajpoote, chargé de ses livres hindoustanis, nous envoie un délicieux *Good after noon*. En wagon, repris tout de suite par le milieu européen, on croit sortir d'un théâtre brillant, d'un spectacle fait pour distraire l'esprit, pour faire oublier le réel, comme une comédie de Shakspeare ou une pastorale de Watteau. Monde d'opérette, monde de rêve, cette société patriarcale, ces clans, ces cavalcades de barons fils du Soleil, ce roi sage, aimé de son petit peuple, tyrannique [1] et paternel, ces guerriers porteurs de lances et de boucliers, leurs barbes fantastiques, leurs vêtements coquets, la foule heureuse et souriante, les chiens bleus, les lynx et les léopards de chasse. Décor d'opérette, les rues couleur

1. Par exemple, défense de prendre des photographies à Jeypore sans permission spéciale du rajah.

de fraise écrasée, les maisons roses qui ne semblent pas de pierre, les châteaux crénelés sur les collines, les architectures légères et fantaisistes, le temple du Soleil, le palais du Vent, le palais des Nuages, la porte des Rubis, la salle des Splendeurs, les serres humides pleines de la fraîcheur des fougères vaporeuses, la campagne métallique de plantes grasses, les paons bleus qui sortent des fourrés, les kiosques déserts, au bord des étangs sombres. Vie d'opérette, où rien n'est sérieux, où rien n'est lourd, où rien n'est triste, que celle de ce peuple artiste et rieur qui n'a d'autre souci que de sculpter les petits dieux et les petites bêtes de marbre, de broder des pantoufles d'argent, d'enluminer ses murs de dessins bleus, de chevaucher de jolis arabes, de nourrir les oiseaux du ciel, de lancer des cerfs-volants, et qui jouit avec confiance de la lumière et de la bonté des choses; oui! vie heureuse, simplifiée, enfantine, à laquelle il ne manque qu'une perpétuelle musique, que des chœurs, des ballets, et dont on emporte l'étincelante et poétique vision, au moment de retourner vers l'ombre et la tristesse de notre Europe.

Les collines se sont refermées sur la ville charmante. En ce moment, une poussière d'or flotte dans l'air. Immobile, un héron est seul au bord d'une mare, toute rose et bleue des clartés crépusculaires....

BOMBAY

I

21 décembre.

Trente-six heures de chemin de fer. A mesure qu'on descend dans le sud vers la grande ville anglaise, le train s'emplit : de gras babous, de puissants commerçants indigènes encombrent les voitures de leurs valises, vautrent leur sans-gêne et leur indolence sur les banquettes. Les troisièmes sont bondées d'une foule hindoue qui cause, rit, jacasse. Pour tous bagages, ils emportent des vases de cuivre, ciselés des figures de Krishna et de Ganesh. Aux stations, des brahmes chargés d'outres de cuir viennent les remplir. Eux seuls peuvent s'acquitter de ce service, car un kshettrya qui voyage se souillerait en buvant l'eau versée par un çoudra. Au contraire, tout le monde peut toucher ce qu'a touché le brahme. En dépit de ses fonctions serviles, le brahme reste le brahme, il garde ses vertus surnaturelles; et la supériorité de caste subsiste dans l'infériorité du métier.

Pas grand'chose à noter. Pendant ces longs tra-

jets, l'esprit, émoussé par la multitude des images aperçues la veille, somnole, ne s'intéresse plus à rien. Des villes aperçues très vite, Baroda, Ahmedabad, de grandes gares, des tiffins, des déjeuners à l'éternel kari, des silhouettes simples de montagnes bleues. A travers tout cela, la même campagne sèche et toujours les étonnantes bandes de singes qui bondissent dans les hautes herbes.

Le second matin, au réveil, c'est une surprise : subitement, on se croit rentré à Ceylan. Voici de nouveau la contrée humide, chaude, orageuse, la grande végétation équatoriale. Partout de l'eau. D'épaisses forêts de palmiers dégringolent vers des lagunes, mirent dans des estuaires bleus leurs colonnades lisses, et les larges palmes vertes qui surgissent dans l'air moite font des voûtes sombres abritant de petites cases. La terre est noire, marécageuse, semée de flaques. Des milliers d'oiseaux à grandes pattes peuplent les bords des marais et des bras de mer. Quelquefois, vers l'ouest, les eaux ne finissent pas : des rades se forment, s'élargissent, d'immenses espaces d'un bleu splendide et calme, tachés d'îles qui semblent des forêts écroulées dans la mer, bordés ici de cocotiers, là-bas de collines que la végétation dense recouvre d'une épaisse brume bleuâtre. A présent, un grand morceau de l'océan Indien apparaît, l'espace semble s'agrandir pour contenir tant de lumière....

Puis, des bruits de ferraille, un grand tapage, un vaste terminus vitré. Nous entrons en gare de Boree-Bunder, nous sommes à Bombay.

*
* *

Cinq heures du soir. — Il fait chaud, très chaud, une chaleur molle de serre humide. Cela fatigue et énerve. On n'a pas la force de choisir et de grouper ses impressions, et puis, tout est trop varié. La ville est faite de plusieurs villes, étalée sur cinq îlots. On dirait que toutes les races, toutes les religions, toutes les architectures, toutes les industries du globe sont venues se confondre ici, se pénétrer dans un extraordinaire mélange qui grouille et fume dans la lumière.

En ce moment, je suis assis sur la terrasse d'un café de l'Esplanade. Ici, l'île de Bombay se resserre en une langue de terre très mince, en sorte que des deux côtés on voit la mer : à droite, une profonde rade ceinte de forêts lointaines, à gauche, une grande plage blonde qui, par une courbe délicate, fuit vers un promontoire, vers des masses sombres et luisantes de palmiers. Le long de cette plage, trois ou quatre kilomètres de route droite bordée à gauche de vastes monuments gothiques ou vénitiens que séparent de la ville des pelouses et des jardins.

Sur cette route qui longe la mer, tout le haut commerce se presse vers l'Esplanade pour respirer la brise du soir. Ici, devant la rade, les calèches sont arrêtées dans un encombrement, tandis qu'une musique de cipayes joue des airs européens. Parmi les Hindous ventrus, en tunique blanche, en turbans roses, des Anglais, des Parsis correctement vêtus à l'européenne, mais bizarrement coiffés d'une mitre en carton étoilé, des officiers européens et indigènes s'entassent autour des cafés, sirotent leur limonade ou leur *cocktail*. Il y a aussi beaucoup d'ayas, beaucoup de nourrices et de babies indiens parés comme des châsses, couverts de velours et de brocart.

Dans les calèches immobiles comme sur un champ de course, les dames parsies se prélassent. C'est la première fois que j'aperçois un peu le grand monde féminin de l'Inde. Les Hindoues de haute caste sont toutes mystérieusement enfermées dans les zenanas, et il faut aller chez les marchands pour admirer les soies et les broderies précieuses de Bénarès et de Delhi. Ici, vous les voyez en plein air, au soleil, drapées autour du corps souple et vivant. Telle vieille dame n'est vêtue que d'une étoffe qui de la tête aux pieds l'enveloppe; mais cette étoffe est un taffetas pourpre frangé d'or. Au moindre mouvement, cela tressaille en grandes ondes lumineuses. Toutes sont ainsi vêtues à la

grecque, voilées de mousseline, de soies mauves ou bleues qui suivent la courbe pure de la tête, font saillir de leurs tons simples et puissants la douceur de leurs traits aryens, la blancheur de leurs figures molles. Languissantes, renversées au fond de leurs voitures, les opulentes Orientales, elles attendent, les paupières mi-closes, la brise du soir qui va les ranimer.

Et la foule fastueuse s'épaissit dans une de ces étonnantes clartés qu'on ne voit que devant les grands espaces de mer tropicale, une clarté qui sort de l'eau aussi bien que du ciel. Je n'ai rien connu de semblable à ce ciel ni en Égypte, ni à Ceylan, ni dans l'intérieur de l'Inde. Il n'est point bleu, mais fait de lumière blanche et liquide, plein de moiteur et de chaleur.

... Maintenant, le soleil descend derrière les bois de Malabar-Hill, et dans cet air spécial à Bombay, il y a d'invraisemblables effets d'irradiation. Une vapeur rose envahit tout, circule autour de la mer et de la terre, déborde par-dessus les forêts lointaines qui ne détachent pas leurs palmes sur l'horizon vermeil, mais s'y noient, s'y évanouissent. Le soleil semble fondre en tombant et *tomber devant les arbres*.

Aussitôt, un petit vent se lève et l'eau rose frémit. Les grands *steamers* noirs alignés semblent des choses mortes dans ce frisson universel. Là-

bas, vers le large, des nuées de barques ont ouvert leurs ailes et dans le silence et la lumière fuient comme un rêve, si tranquilles qu'on les dirait entraînées par un large courant, comme si toute la mer glissait avec elles, et l'on oublie pour les suivre l'orchestre des cipayes, et la foule chamarrée et les indolentes Parsies, jusqu'à ce que le petit essaim rose soit si loin, si loin, qu'il semble sortir de notre monde, monter dans l'espace, entrer dans les bienheureuses régions où il n'y a plus rien que le calme de l'éther....

II

25 décembre.

Décidément, j'ai du mal à prendre la physionomie de cette Bombay, trop diverse et trop confuse. Les images dont on s'est empli les yeux ne s'ordonnent pas. Je les note au hasard, telles qu'elles surgissent ce soir après une journée passée à courir les rues. Peut-être est-ce la seule façon de faire voir un peu ce tourbillon de formes et de couleurs, ce pêle-mêle de races et de religions.

Partout, à toute heure du jour, le ruissellement de la foule, plus dense qu'à Bénarès, une foule bigarrée où se confondent tous les costumes de l'Asie, où se coudoient tous les types de l'humanité. Européens en jaquette, Arabes en fez, Persans, Afghans, nègres lippus, grêles Malais, Cinghalais féminins, Parsis, Juifs, Chinois en robes de soie. Probablement, depuis Alexandrie, il n'y a pas eu un tel raccourci de toute l'humanité, de ville aussi cosmopolite. Il y a ici des coins de Londres, des coins de Bénarès, des coins de Shanghaï. Pardessous ce flux de races étrangères, un fonds indigène d'humanité demi-nue, des fakirs gris de cendres, des scribes agenouillés sur les trottoirs, des écoles en plein vent, des fidèles courbés devant

des images sacrées, couvrant des lingams de fleurs votives, des coolies trotteurs qui courent, balançant des paquets au bout d'un long bambou, des barbiers nus qui tondent leurs clients, tout un peuple de femmes qui servent de portefaix, filles de basse caste, presque nègres, toutes suantes, les jambes nues jusqu'en haut des cuisses, accroupies par bandes au pied des murailles, l'air souffrant, hébété par la fatigue; et tout cela bruit dans une vapeur. Je vois des chars antiques que traînent patiemment les bœufs pesants au milieu des tramways, des victorias, des palanquins, des chaises à porteurs. Je vois des murailles couvertes d'éléphants bleus, d'affiches en anglais, en persan, en ourdou, en hindoustani; des mosquées, des églises chrétiennes, anglicanes, wesleyennes, catholiques, des temples hindous, des temples parsis. Des chemins de fer courent au milieu des boulevards, devant les pagodes hérissées de cent mille figures monstrueuses, devant la statue de Sa Majesté la reine, devant les bâtisses gothiques de l'université, devant l'étendue bleu où sommeillent les grands *steamers* à l'ancre.

De ce fonds d'images répétées pendant toute la journée, fondues les unes dans les autres, j'essaie de détacher quelques tableaux plus saillants. — C'est le grand marché, le matin à six heures : dans un brouillard pénétré de lumière, trois ou quatre

mille hommes, femmes, enfants nus ou vêtus de belles couleurs, se débattent parmi les oranges, les bananes, les ananas, les fleurs, dans un tapage assourdissant qui monte des cages de singes et des volières d'oiseaux. Devant des monceaux mous de poissons argentés, des rangs de femmes agenouillées sur des tables, les cuisses luisantes. — Ce sont les bureaux de la gare de Boree-Bunder, une vaste salle où deux cents employés, penchés sur leurs pupitres, noircissent du papier ou, la plume sur l'oreille, feuillettent des registres. Vous vous croyez à Paris dans une grande banque ou dans un ministère : seulement, tous ces employés sont Hindous, adorateurs de Siva et de Vichnou, marqués au front du signe religieux que l'on trace avec des cendres et de la fiente de vache. — C'est la mer, aperçue à tous les coins de rue, bleue, immobile comme une toile peinte. — C'est la ville indigène, une cité sous une forêt, un fouillis de rues étroites, tortueuses sous une voûte ininterrompue de palmes. — C'est une ruelle où l'on célèbre un mariage, épaisse d'humanité demi-nue qui coule lentement comme une onde gluante parmi la foule somptueuse des invités dont les vêtements de soie luisent en reflets opulents. Il y a des rangs pressés de fillettes toutes drapées d'étoffes splendides, et les petites têtes sombres coiffées de bandeaux lisses et brillants, si noirs qu'ils tirent sur le bleu comme l'aile d'un

corbeau, sont étrangement enfantines et graves. La pourpre et l'orange des satins sinueux flambent sur un fond blanchâtre de membres polis, de torses gras de brahmes, d'innombrables corps nus. Et ce monde s'agite en remous dans la rue étroite, jette une chaleur suffocante qui monte sous les palmiers épanouis au-dessus des cases, sous les figuiers sacrés où courent les écureuils, où jacassent des perroquets nombreux comme des fruits.

Au bout de cette ville hindoue, près de la mer, est l'hôpital des animaux. Il y a là des meutes de chiens galeux, un vieil aigle très affaibli, beaucoup de pigeons et de perruches, des paons qui traînent par les cours la splendeur de leurs queues, un porc-épic poitrinaire dont les yeux éteints font pitié, un petit daim éclopé et des salles pleines de vaches aveugles. Dans cette étonnante ménagerie errent paresseusement les brahmes, éternels mangeurs de bétel qui vivent en frères avec tous ces souffrants, avec ces bêtes saintes parce qu'elles manifestent un instant l'indestructible Siva, parce qu'elles sont des étincelles dans la flamme vibrante de l'éternelle vie. Comme une vache urinait, un brahme a plongé ses mains dans le liquide sacré et j'ai vu ses lèvres remuer. Sans doute il prononçait le puissant mantra : « Salut, vache! mère de Rudra, sœur de l'Aditya, source de l'ambroisie. »

En revenant par les larges rues de la ville com-

merçante, on aperçoit de bien curieux mélanges de vie anglaise et de vie hindoue. De grandes bâtisses sont couvertes d'annonces comme celles-ci : *Theistic Bombay temporary relief association*, — *Hindu cricket club*, — *Parsee cricket association*. Je voudrais bien suivre une partie de cricket jouée par ces Orientaux. Ils ne doivent pas mettre beaucoup d'ardeur au jeu, les Hindous. Ces cercles de *sportsmen* indigènes sont bien la plus amusante copie de l'Angleterre que j'aie vue dans l'Inde, plus comique qu'un article de morale anglaise signé par un babou. Très anglais aussi, ce voisinage d'une « société déiste » et d'un club de cricketers, ce mélange d'athlétisme et de philantrophie. Probablement les joueurs de cricket sont déistes, et les déistes sont joueurs de cricket. De même, dans un magasin de Londres, j'ai vu une photographie d'évêque anglican qui portait cette mention : « L'un des huit d'Oxford, dans la course à la rame des deux universités 18... » En Angleterre, cet exploit complète un personnage d'évêque comme une édition d'Euripide ou un livre de théologie. Il y a même un type idéal qu'on appelle le *chrétien musculeux*[1].

Ailleurs, des étendards rouges s'agitent au-dessus d'une foule indigène. « *Hallelujah*, disent les étendards. Êtes-vous sauvés? Est-ce que vous luttez?

1. Voir les romans de C. Kingsley

Si non, pourquoi non? Quand vous occuperez-vous de votre salut? (*Are you saved? Are you fighting? If not, why not? When do you intend to get saved?*) » Des hommes-sandwich circulent, annonçant « l'arrivée des salutistes du Canada et une attaque générale dirigée contre le diable par le capitaine Hallelujah Smith, ancien clown ». Au milieu de la foule hindoue, des salutistes anglais forment un petit cercle, tous pieds nus, vêtus à l'orientale, les femmes drapées de rouge, leurs figures claires entourées de mousseline orange, les hommes en bédouins et coiffés de turbans. Bien curieuses, les blondes têtes anglaises, les grandes chairs molles et roses dans ces costumes asiatiques.

Une espèce de petit singe hindou se confesse d'une voix nasillarde. Puis, l'un après l'autre, les salutistes viennent témoigner, et chacun tient un parapluie en guise d'ombrelle. Ensuite tamtam, castagnettes, cornet à piston. Les Anglaises sont impassibles, les mains tombantes et croisées, chantant des hymnes sur des airs de polka que les hommes accompagnent avec des accordéons. L'une d'elles a exhorté la foule en hindoustani, une toute jeune fille vêtue de voiles orientaux, les pieds nus dans la poussière, des yeux d'ange, un teint de lis que n'avait pas touché le soleil indien, une expression pensive, si sérieuse (*earnest*), si calme, si chaste : une vierge de Burne Jones.

La conviction et l'effort de ces évangélistes ont quelque chose de comique et de touchant. Ce qui leur manque surtout, c'est l'imagination sympathique qui permet de concevoir des formes d'âmes étrangères. Combien les jésuites qui eurent tant de succès en Chine au XVIIIe siècle, leur étaient supérieurs! Avec quel art ils adaptaient le christianisme aux facultés, aux besoins de l'âme chinoise! Ceux-ci emploient les mêmes procédés pour fondre le cœur d'un pauvre journalier de l'East-End, qui roule dans la boue noire, dans le brouillard piquant des docks, et pour toucher l'une de ces âmes hindoues dont nous savons si peu. Ces grands hymnes wesleyens, chantés sur des airs de bastringue, quelle émotion peuvent-ils éveiller chez ces Asiatiques? Sont-ils touchés par ces jeunes femmes venues de là-bas pour se mêler à la populace de Bombay, pour se vêtir de ses vêtements, pour vivre de sa vie, non comme des étrangères, mais comme des sœurs, pour les aimer en Jésus-Christ?

Là-dessus Cheddy Lall, que j'ai consulté, m'a dit : « On aime mieux les autres missionnaires. Ceux-ci ne vont pas en voiture, comme doivent faire les Européens; ils s'habillent comme nous. On pense qu'ils sont pauvres, et on les méprise. »

Je suis revenu par la plage qui borde non la rade, mais la grande eau libre. Pas un bateau. D'ici on

ne voit rien de la ville, mais seulement ce sable blond, humide de la marée descendante, et le bleu doux de cette mer. Des parfums familiers de goémons et de varechs mouillés respirés dans l'enfance sur les plages bretonnes. Derrière soi, on imagine des falaises grises, des dos sombres de lande éclairés de la pâle flamme des genêts. Ce paysage, le même en Europe et dans l'Inde, apaise l'esprit inquiété par le spectacle des humanités différentes, par le grouillement des races étrangères.

De petites lames accouraient, dressées avec une transparence pâle, tremblaient dans un éclair d'argent pour s'abattre avec un clapotis léger. Un parsi est descendu au bord de l'eau et, les lèvres agitées par une prière, a regardé le soleil dont le disque palpitant tombait. Au moment où l'astre touchait la ligne des eaux, il s'est incliné deux fois, puis a tendu les bras vers la grande clarté rose qui flottait à l'Occident....

III

24 décembre

Ce matin, après le *chota hazri*, je suis monté à Malabar-Hill, un promontoire vert chargé de villas et de palmiers à travers lesquels on voit luire le bleu incertain de la mer, étinceler la charmante et brumeuse Bombay. La rosée monte en un brouillard ténu dont la blancheur flotte, ondoie, se déchire mollement comme une gaze et d'où surgissent les grandes palmes fraîches. Par terre, des fleurs comme à Ceylan, fleurs d'azur, fleurs de sang où tremblent et roulent de grosses gouttes d'eau.

Plus loin, un jardin où cette végétation est ordonnée avec un art raffiné, un jardin comparable à celui du Taj, solennel par sa lumière, son silence et sa beauté. Parmi les massifs verts trois tours se dressent, blanches, basses, massives, qui ne sont ni des temples, ni des lieux d'habitation, énigmatiques, inquiétantes dans cette solitude. Alentour, de grands oiseaux planent.

Nous sommes au cimetière parsi; ce jardin est un lieu funèbre; sur ces tours on expose les cadavres que déchiquettent les vautours fauves : un prêtre est venu me raconter ces choses.

Vêtus de blanc, me dit-il, deux par deux, chaque

couple tenant les deux bouts d'une écharpe de mousseline en signe d'union dans le deuil, à travers les rues de Bombay, au bord de la plage, sous les bouquets de palmiers, le long des parterres de fleurs, les Parsis suivent lentement le mort que les parents portent, enveloppé de linges. Arrivés au pied de la tour, une petite porte s'ouvre, reçoit le cadavre et se ferme aussitôt. Puis le cortège se disperse. Personne n'a jamais vu ce qui se passe derrière la porte, sauf les deux gardiens mystérieux de ce cimetière.

La plate-forme du sommet, dit le prêtre, est divisée en trois zones concentriques inclinées vers un puits central qui communique avec un souterrain. Les cadavres des hommes sont rangés sur le grand cercle extérieur, ceux des femmes sur le cercle moyen, ceux des enfants sur le petit cercle autour du puits. Chaque corps est dépouillé des linges qui le voilaient, car un texte du *Zend Avesta* dit : « Tu es entré nu dans ce monde et tu en sortiras nu ».

A dix heures, le matin, à six heures, le soir, les grands vautours fauves arrivent à tire-d'aile de tous les points du ciel, s'installent sur les tours. En moins de quinze minutes il ne reste rien de la forme humaine qu'un squelette que la chaleur a bientôt fait de disjoindre et que la pluie ou le sang ruisselant dans les rigoles entraîne bien vite dans

le puits. Les crânes, comme des gousses trop mûres, éclatent au soleil et la cervelle est bue par les vautours. Au fond du puits, où s'entassent les débris et les poussières, sont des pierres filtrantes qui purifient l'eau du ciel; en sorte que pas une parcelle humaine ne rentre dans la terre. Le *Zend Avesta* dit : « Tu ne souilleras point la terre, ta mère... »

En ce moment plus de cinquante vautours siègent très graves au bord d'une tour, et d'ici j'aperçois très bien leurs étranges yeux sauvages, ces yeux fixes où luit une flamme alimentée de matière humaine. Admirable sépulture que ces corps d'oiseaux. Aussitôt mort redevenir vivant, rentrer tout de suite dans un tourbillon de vie, un tourbillon plus rapide, plus brûlant que le premier. Avoir été une pauvre grande dame parsie, une de ces femmes indolentes qui, dans leurs voiles somptueux, se prélassent au bord des plages pour respirer un peu de fraîcheur, et maintenant fendre impétueusement l'air enflammé d'un vol strident....

Tout autour de nous le calme et la splendeur du jardin tropical. L'air tiède est plein de parfums, les éternels petits écureuils rayés trottent avec confiance dans les allées. Et dans cette douceur et cette beauté des choses, il est difficile à l'esprit de concevoir ce qu'il n'est pas permis à l'œil de contempler. Là, tout à côté, sur les trois plates-formes

toutes blanches, sous le soleil tropical, dans un éblouissement de lumière répercutée, les rangées de corps tordus par la chaleur, les poitrines entr'ouvertes, les ventres vidés par les becs de corne, les crânes pelés, les rigoles rouges de sang desséché....

D'ici la vue est bien belle sur Bombay. La mer est d'un bleu voilé très doux sous le ciel qui blanchoie dans son ardeur, vaporeuse, pâlie par la moiteur qu'elle exhale. A gauche, au bord de cette eau, c'est une autre mer, d'un vert sombre et lustré, dont les vagues immobiles sont figées, une mer de palmes d'où sortent des tours lointaines, des beffrois gothiques, des toits de pagodes. — Ce monde est beau....

ELLORA

I

26 décembre.

Trois cents kilomètres sur le grand péninsulaire au clair de lune, à travers d'inquiétantes silhouettes de montagnes dressées en grands troupeaux. Forêts, maisons, rochers, le détail du paysage a disparu et les grandes formes silencieuses, brumeuses comme des fantômes sous la lune bleuâtre, semblent les seuls habitants du globe obscur. Puis treize heures de carriole sur une mauvaise route, seul avec mon cocher dans le Nizam, en plein Dekkan, voilà de quoi calmer l'esprit après la chaleur et la confusion de Bombay.

Contrée sauvage, déserte, tapissée de landes et de jungles. Quelquefois un petit hameau hindou, une petite pagode pyramidale, biscornue compliquée comme toutes les pagodes, un étang sacré où les paysans se baignent le matin suivant le rite.

Sur la route, personne, sauf, vers neuf heures, une troupe d'hommes, d'enfants, de femmes qui suivent une file de pesants chariots antiques tran-

quillement traînés par de grands bœufs blonds. Où vont-ils? On dirait une migration de tribu aux temps primitifs.

Bien vite dépassée la horde nomade. Vers midi, dans le sud, se dessine une ligne fauve de hauteurs. C'est un grand amphithéâtre qui se déploie dans la large plaine, du nord au sud, percé de cavernes par les hommes d'autrefois. Là, au cœur de la péninsule, sont les repaires silencieux des divinités qui, depuis trois mille ans, sont nées et se sont succédé sur cette terre de l'Inde. Là siègent les dieux védiques, Indra et Surya, puis des Bouddhas inertes, les yeux clos, les jambes croisées, puis le panthéon brahmanique, Siva, Parabatti, Vichnou et le cortège de leurs incarnations, puis les vingt-quatre sages des Jinas, tous taillés dans le roc antique, découpés dans la montagne dont ils font encore partie, seuls dans le désert, en face du paysage éternel, intacts comme au premier jour.

A cent mètres de la montagne on ne distingue encore rien. Tout est recouvert par une forêt de broussailles impénétrables, par la jungle fauve, qu'on dirait tombée du haut de la colline pour en cacher les secrets. Elle croît dans le sable ardent, dans la chaleur sèche et terrible, concentrée au pied de la falaise. Point de fleurs ici, rien de la mollesse et de la beauté de la végétation de Ceylan ou de Bombay. Tout est aride et brûlant. Nous

avançons avec précautions. Sous les buissons épineux, sur le mica embrasé étincelle la fuite des redoutables cobras. Ils défendent l'accès des temples de Siva, et l'on se souvient que, dans les images du dieu, ils foisonnent autour de son cou et de sa ceinture, symboles mystiques du Temps destructeur.

Nous voici au pied de la montagne qui s'élève en muraille abrupte. Devant nous, elle s'entr'ouvre, entourant un rocher de pierre grise de même hauteur qu'elle. A mesure qu'on approche, ce rocher prend des allures étranges, il se creuse, s'évide, se hérissant d'aiguilles et d'écailles comme un morne granitique torturé par l'éternel rongement de la mer. Tout d'un coup, on reconnait les lignes emmêlées d'une pagode. C'est le Kailas, le paradis de Siva, un temple hindou fait d'un morceau de montagne : pavillons, terrasses, pyramides, clochetons, escaliers, statues, obélisques, éléphants-gardiens, tout est découpé dans un seul bloc, tout est taillé dans une seule pierre énorme qu'ils ont détachée, fouillée, ciselée, comme un ouvrier chinois fait d'un morceau d'ivoire. Des deux côtés, et par derrière, comme un étui qui doit préserver une chose précieuse, trois falaises brutes et verticales montent à cent vingt pieds[1] de hauteur et semblent

1. Mesures du Kailas : cour : 120 mètres de profondeur sur 60 de largeur. Le bloc isolé a 50 mètres de long sur 30 de large et s'élève à 30 mètres.

tranchées en trois coups d'une épée magique pour isoler le roc qui glorifie Siva.

Peu à peu, devant ce Kaïlas, on se sent pénétrer d'un sentiment étrange et qu'on ne s'explique pas tout d'abord. Cela vient-il du désert et du silence environnants? est-ce parce que rien n'est *construit* dans cette pagode où l'on ne voit pas deux pierres superposées? est-ce parce que sa teinte uniforme est celle de la pierre exposée à l'air depuis le commencement des époques géologiques, celle de la muraille brune qui, au nord et au sud, fuit jusqu'au bout de la plaine? mais rien ici ne fait penser au travail humain. Pas une inscription, pas un détail qui rappelle le culte journalier, pas un logement pour les prêtres. C'est une œuvre de la nature louant le dieu qui la symbolise : cette pagode qui se poursuit dans les assises profondes du globe est une chose éternelle, indestructible, non pas inerte cependant, mais encore vivante de la vie de la terre. Car la toiture du roc massif est encore recouverte de sa couche végétale, hérissée de gazons et de grandes plantes rigides qui semblent des candélabres sacrés. Tout autour, l'air surchauffé tremble en ondes blanches et la vie animale palpite : des vols de perroquets qui tournoient en flammes vertes, des corbeaux qui sautillent sur les vieilles statues, des écureuils qui semblent chez eux ici, qui courent sur les degrés, qui trottent dans les tabernacles....

A l'intérieur du Kaïlas, dans la nuit des sanctuaires creusés au cœur du roc, dans le mystère des chambres nues où se dressent les symboles de l'énergie génératrice, des chauves-souris font des cercles silencieux.

Je fais le tour du monolithe. Ce qui est accablant ici, c'est l'énormité de la boîte de pierre dans laquelle il entre, de la muraille surplombante qui l'étreint et le domine, s'évidant par en bas, se creusant profondément d'une rainure noire, d'une galerie obscure qui en fait le tour et que soutiennent des piliers bruts. Sur cette galerie, la falaise tombe d'aplomb comme un pesant et volumineux manteau de pierre, striée de bleu par le suintement séculaire de l'eau. Des trois côtés, sur cette surface nue de falaise, le Kaïlas enlace ses figures de dieux et d'animaux, découpe ses pyramides, déroule la complication de ses lignes. Rien de grandiose comme cette opposition : ôtez cette pagode de sa gangue, dressez-la en plein air, et vous supprimerez la sensation du travail écrasant et aveugle qui l'a séparée de la montagne pour la sculpter. Surtout, vous la détachez de la nature : elle n'en fait plus partie et par là cesse d'exprimer la grande idée qui est au fond du culte de Siva. La puissance, l'énergie constante qui demeure invariable à travers les mouvements et les arrêts des formes dispersées, l'être inconnaissable et absolu qui se déploie au

dehors par l'incessant enfantement des êtres particuliers, de qui sort, en qui s'absorbe toute vie, aucun symbole ne saurait l'exprimer comme cette pierre qui émerge des profondeurs du globe, affleure en collines, mais ici se dispose suivant les lignes géométriques des terrasses, puis se complique, s'assouplit, ondoie en formes organiques, figure toutes les manifestations de la vie, d'abord une armée d'éléphants gigantesques presque complètement détachés du roc, mais encore engagés dans la matière informe; — plus haut, parmi des enlacements de lianes, parmi des processions de singes et de tigres, monte, portant accroché à ses flancs le monde animal, déploie enfin les formes humaines, déroule l'épopée du Ramayana, raconte la conquête des races inférieures par les races nobles: — plus haut encore, multiplie les figures des génies et des dieux secondaires, puis se creuse en salles mystérieuses, et là, dans l'ombre comme centre et comme racine mystique de toute cette floraison vivante qui s'épanouit à la lumière sur les parois extérieures, se dresse en lingam générateur, s'amincit enfin, s'allège, élance sa pointe aiguë de pyramide dans l'espace radieux.

*
* *

Nous quittons le Kaïlas. A droite et à gauche,

sur une longueur de trois kilomètres, les caves religieuses percent les flancs de la montagne.

D'abord, les cryptes sivaïstes difficiles d'accès, invisibles du dehors. Il faut s'accrocher aux saillies de la falaise, ramper sur des éboulis de pierre, serré par la jungle contre le rocher. Ces caves sont des lieux de mystère où les vieux brahmes ont enfoui leurs secrets religieux, et véritablement celui qui pénétrerait ignorant dans ces sanctuaires en sortirait initié.

Les profondes galeries s'ouvrent, éclairées d'abord par un demi-jour terne et froid qui pâlit sur la pierre grise, s'enfoncent dans une noirceur qui va s'épaississant entre les piliers rugueux taillés à même dans le roc. Dans ces ténèbres, où le seul bruit est le frôlement des chauves-souris, on voit luire des yeux d'or, saillir en bas-reliefs géants les dieux monstrueux qui dansent ou qui trônent. A mesure qu'on s'éloigne de l'ouverture, leur file, d'abord visible dans la clarté grise de cave, pâlit, devient plus vague, va se perdant dans l'obscurité. Pourquoi donc ces figures ont-elles toutes un air de parenté? Pourquoi toutes portent-elles les mêmes attributs? N'est-ce pas Siva que nous reconnaissons partout, incarné dans la série entière de ses formes? Oui, toutes ces lignes mystiques, flexibles et sinueuses comme la vie, sont celles de ses corps variés, et chacun de ces vastes bas-reliefs

représente une des faces du dieu. Le voici destructeur, et ses trois yeux, qui voient le présent, le passé, l'avenir, brillent d'un éclat blanc, de cet éclat qui fait tomber les créatures en cendres; ses six bras brandissent des épées où pendent des cadavres transpercés, ses pieds trépignent des squelettes. Ailleurs, il repose immobile, contemplateur, ceint des serpents qui s'enlacent autour de son corps et de son cou, emblèmes de son éternité. C'est encore Siva, dont les formes molles et indécises, dont les hanches qui ondoient sont celles d'un androgyne : il est mâle et il est femelle, il sourit avec mystère. De son flanc sort un corps doucement ondulé de femme, et au-dessus de lui, très vague, avec un relief moins fort de la pierre, à peine indiqué, un nuage de formes animées flotte, s'élève, comme la fumée monte d'une flamme. C'est toujours Siva qui, au bout de la galerie ténébreuse, sourit à Parabatti; c'est lui qui danse joyeusement, entouré de ses bouffons; lui qui, de nouveau féroce, de nouveau meurtrier, les dents serrées par la fureur, transperce un enfant. Et les squelettes, qui signifient la mort, alternent avec les taureaux, qui signifient la vie. Tout au fond du sanctuaire, une pierre nue figure l'éternel Lingam.

Devant cette transparence du symbole, devant cette révélation du dieu, on demeure saisi. L'idée rayonne de ces images et les transfigure. Ce Siva

n'est plus une divinité étrangère, particulière à une certaine race, à une certaine époque et que l'on vient regarder en curieux et en voyageur. Nous la connaissons, cette puissance! C'est la nature elle-même qu'expriment ces formes ondoyantes ébauchées dans cette solitude souterraine. C'est la divinité qui se manifeste par l'infatigable éclosion des êtres jeunes et brillants, comme par les hideuses destructions, l'éternelle et l'impassible, qui ne connaît pas la souffrance ou la joie des créatures. La force qui détruit et la force qui renouvelle ne sont pour les brahmes que les deux aspects d'une même puissance : ils ont fait un seul dieu du *destructeur* et du *régénérateur*, et c'est là leur grande originalité. Tandis que d'autres races, impuissantes à quitter le point de vue humain, ont fait du mal et du bien, du laid et du beau, des attributs distinctifs, classant ainsi leurs divinités d'après des caractères tous relatifs à notre sensibilité, les Hindous ont pensé qu'au point de vue éternel, il n'y a plus ni Dieu ni diable, mais une puissance absolue qui, créatrice ou malfaisante, reste identique à elle-même. Plus précisément, la mort leur est apparue comme un des changements dont la série fait une vie. Car selon eux, comme selon la science moderne[1], l'être vivant n'est qu'une

1. La vie c'est la mort. (Claude Bernard.)

forme, un mode de groupement; sa matière s'écoule sans cesse : nous vivons de la mort périodique des cellules, des individus dont l'association fait notre corps. Nous sommes des *tourbillons*, à tous moments composés de nouvelle substance : aussitôt qu'un de ces tourbillons abandonne une certaine quantité de matière, il absorbe et entraîne une quantité équivalente de la matière qui l'environne, et les morts sont incessamment remplacées par les naissances. Il en est ainsi de tous les ensembles. Partout, dans le monde sensible, on ne voit que des groupes en train de se faire ou de se défaire, mais ne se défaisant que pour former de nouvelles combinaisons, sous la variété desquelles persiste un être éparpillé, mais un et impérissable. — Tout l'univers est comparable à un océan où frémissent des millions de vagues. Chacune d'elles, qui s'élève et qui s'abaisse, est une vie qui commence et qui finit. Aussitôt écroulée en écume, une irrésistible puissance la soulève de nouveau vers la lumière. Mais qui ne voit que ces ondulations rythmiques ne sont que des apparences, puisqu'à chaque instant leur matière est différente et qu'il n'y a rien de réel en chacune d'elles que la force unique et générale qui, aveuglément, indifféremment, sans souci des heurts et des froissements locaux, fait bruire et remue toute cette mer — Un être particulier n'est qu'un frag-

ment momentané de cette force. Qu'il change, qu'il croisse, qu'il meure, elle n'en est pas affectée. C'est le même Siva qui rayonnait dans ce front candide et frais de jeune fille, dans ce sein délicat et ferme, imperceptiblement veiné d'azur et de rose, et qui fait fondre en liquides innommables ce cadavre qu'on n'ose regarder. C'est le même Siva qui agissait dans notre nébuleuse primitive, et qui aujourd'hui, déployé en soleil, en planètes, se disperse sur notre globe en continents, en mers, en montagnes, en formes organiques, en races humaines, en sociétés, en villes. C'est le même Siva qui, par la transformation des mouvements visibles en mouvements moléculaires, par la chute lente des planètes les unes sur les autres, retourne à son état primitif d'énergie indéterminée, d'où peuvent sortir de nouveau un soleil, des planètes, des mers, des continents, des végétations, toute une vie multiple et lumineuse. — Allons plus loin : cette énergie même de notre monde solaire n'est point une puissance isolée; elle n'est qu'une portion de l'*énergie totale*, puisqu'à travers l'univers entier, tous les astres, bien mieux, toutes les particules matérielles font sentir leur attraction. Notre système se meut dans son ensemble vers un certain point du firmament. Qui sait s'il ne décrit pas une courbe immense, lentement diminuée; s'il ne tombe pas, lui aussi, avec les autres systèmes, sur un certain

point central, comme ses propres planètes tombent sur son soleil, et si l'univers entier ne tend pas à retourner à l'homogène, à l'indifférencié? — Cette loi possible, la sagesse hindoue l'a entrevue, quand elle a parlé de ces jours de Brahma, de ces périodes incalculables durant lesquelles le Brahma neutre s'épand, se développe, déploie les êtres, arrive à la conscience, se contracte, rentre dans son état primitif et redevient l'inqualifié? Les sivaïstes n'ont-ils pas pensé de même, lorsqu'ils ont dit qu'à la fin de chaque kalpa, Siva détruit les hommes, les dieux, les démons et tous les êtres créés? — Que la science considère ou non comme probables ces alternances de développements et de résolutions de l'ensemble, dès aujourd'hui, elle nous montre une puissance universelle et permanente, agissant à tous moments dans tous les points de l'univers, et dont nous ne pouvons rien dire, sinon qu'elle se manifeste à nous en haut comme en bas, dans le général comme dans le particulier, par des mouvements, par des cycles d'organisations et de dissolutions, par des phénomènes complémentaires de groupements locaux et de séparations de la matière, qui, selon le point de vue où l'on se place, apparaissent comme des vies ou comme des morts, comme des fins ou comme des commencements. — Cette puissance, comment la mieux personnifier que n'ont fait ces Hindous? Comment la mieux

représenter que par ce Siva qu'ils appellent le « destructeur-organisateur », « celui qui fait sortir la vie de la mort! » Dans une image religieuse que j'ai trouvée à Jeypore, il est assis au fond d'une caverne, dans les profondeurs de la terre. Au-dessus de lui, une riche campagne, des végétations.... Ses beaux membres féminins reposent, inertes, et ses lèvres sereines s'entr'ouvrent dans un mystique sourire. Sur son front, un croissant de lune mesure le temps; autour de son cou, un serpent symbolise les révolutions sans fin des années; d'autres, enlacés autour de ses reins, parlent du cercle des morts et des naissances. Ses cheveux tressés portent le Gange nourricier; son trident annonce le triple pouvoir par lequel il crée, détruit et régénère. Il tient un arc, un foudre, une hache, des armes surmontées de crânes. Un taureau dort à ses pieds. Tous ces symboles, je les retrouve ici, dans ces sculptures d'Ellora. Il est la force reproductrice, et par là « l'éternellement béni », et son emblème est le Lingam. Il est la puissance qui dissout, et des squelettes, des épées le symbolisent. Il est « le grand ascète », sans passion, l'immobile, l'Immuable, « enraciné au même endroit pour des millions d'années ». Il est le dieu des brahmes, le grammairien, le savant, c'est-à-dire l'Intelligence, l'Ordre, le Verbe, Il est le seigneur de la danse et du vin, roi des orgies, c'est-à-dire l'allégresse de

la vie rapide et brillante. Il est mi-mâle et mi-femelle, et les êtres vaguement ébauchés montent autour de lui en processions vaporeuses. — Dans les profondeurs obscures de la montagne, sur les rudes parois du rocher, on pénètre le sens de ces images, qui furent laissées là, pour toujours, loin des villes, loin de l'humanité inquiète, par des hommes engloutis dans la nuit du Passé, dont nous ne savons rien, sinon qu'ils furent contemporains de nos ancêtres sauvages et qu'ils vécurent en ce point-ci de l'espace. Mais Celui qu'ils aperçurent au fond des choses, nous le retrouvons aujourd'hui, nous l'entendons à notre tour et nous avons reconnu sa voix dans notre Faust :

« Dans le flot de la vie, dans le tourbillon de l'action, j'ondoie, je monte, je descends, je me meus en tous sens. Naissance et tombeau, mer éternelle, mouvement changeant, vie brûlante, j'agis sur le métier bruissant du temps et je tisse le vivant manteau de la divinité. »

III

La montagne recèle dans ses profondeurs toute l'histoire religieuse de l'Inde. Les salles sivaïstes se succèdent, surchargées du même luxe de sculptures et de bas-reliefs.

A présent, voici une cave toute nue qui pénètre profondément dans le roc, soutenue par des piliers simples dont l'unique ornement est un cercle symbolique. Les parois sont brutes et rugueuses; on dirait que ce sanctuaire n'a pas été achevé. A mesure que l'on avance, le jour meurt et le fond est plein de nuit épaisse. Allons! il n'y a rien à voir ici, et je m'apprête à m'en aller quand un grand fantôme se lève devant moi, quand une apparition me cloue sur place. Les yeux se sont habitués à l'obscurité, et là-bas, à cent vingt pieds de l'ouverture, une silhouette géante, un Bouddha colossal et pâle, assis, les mains croisées, un sourire figé sur ses lèvres, effrayant dans sa rigidité, se profile vaguement au fond de la cave sur la noirceur d'une niche. Rien d'autre : il siège seul dans ces ténèbres, dans ce silence de tombe, dans cette profondeur creusée au cœur de la pierre froide, loin de la vie qui passe. A ses pieds une flaque d'eau noire, inerte

comme lui, reflète son sourire et son immobilité.

Il y a beaucoup de caves, semblables à celle-ci, habitées par des Bouddhas solitaires qui, les yeux mi-clos, sont entrés dans la sérénité. Étrange contraste avec les caves sivaïstes, toutes regorgeantes des formes de la vie, exprimant toutes l'exubérance de l'imagination hindoue. Pourtant malgré leur différence, elles traduisent des conceptions qui se complètent l'une par l'autre. Celles-là conduisent à celle-ci comme la débauche de la spéculation métaphysique mène à la paralysie de la volonté, à l'arrêt de l'action, comme la méditation sur l'Être unique a poussé le brahme à l'oubli de son être particulier, et, lui montrant partout des illusions, détruisant en lui le désir, l'a délivré de la tentation de faire effort et de remuer. Siva et Bouddha siègent côte à côte, comme le brahmanisme et le bouddhisme ont pu vivre en harmonie, l'un parlant à l'intelligence, l'autre dictant la pratique, et ces caves sont peut-être contemporaines. Pourtant, l'extrême différence des styles dit plutôt que de longs espaces de temps les ont séparées, que la montagne est demeurée sainte à des cultes successifs, non seulement aux sivaïstes et aux bouddhistes, mais encore aux jinas, qui, eux aussi, ont creusé leurs sanctuaires dans ces falaises, et que les unes après les autres toutes les religions de l'Inde sont venues s'y inscrire....

Elles peuvent passer et se renouveler et les races disparaître, le Bouddha ne détendra pas son sourire, ce sourire qui flotte sur ses lèvres depuis deux mille ans. Quelle paix dans cette nuit fraiche de cave, au pied de la grande figure sereine! Comme on conçoit le bonheur d'être affranchi enfin, de ne plus sentir la fuite de la vie, la chute continue dans le douloureux passé de toutes les choses aimées, de vaincre le Temps comme celui-ci, que n'a pas effleuré l'écoulement de vingt siècles! En ce moment, appuyé à la fermeté de son genou, sous le geste éternel de sa main pâle, j'aperçois la calme vision qui filtre à travers ses paupières depuis le jour où un peuple d'ouvriers — évanouis depuis combien de temps! — l'a détaché de la montagne; — là-bas, à l'autre bout de la longue galerie, c'est le jour, un rectangle lumineux encadré dans la sombre pierre et découpé par les noirs piliers; c'est un paysage lointain et splendide, une vaste campagne qui frémit dans l'air surchauffé. Des vols d'oiseaux raient une bande de ciel torride. Très loin, une petite pagode brille et domine un hameau où depuis longtemps, silencieusement, se succèdent et se poursuivent des vies humaines....

LA TRAVERSÉE

I

28 décembre

A sept heures du matin nous quittons Bombay. On s'installe sur le steamer, on choisit sa cabine, on examine les figures des gens qu'il faudra coudoyer pendant trois semaines, on va regarder la machine et l'on s'aperçoit que l'on est parti. Dans le bleu de l'eau, un grand sillage rigide et blanc, large comme une chaussée, bruit et frémit, conduit là-bas vers des hauteurs déjà brumeuses, vers des toits brillants perdus dans de la verdure. Très vite l'espace d'eau s'élargit derrière nous; toutes les basses terres disparaissent. Longtemps les montagnes demeurent, pareilles à toutes les côtes lointaines....

Cela est toujours triste, cette disparition soudaine d'un monde dont on a vécu pendant quelque temps. Brusquement, ces choses qui, tout à l'heure, étaient actuelles, entrent dans le passé, en même temps qu'elles s'auréolent de l'inexprimable regret de ce qui n'est plus. Ces souvenirs qui, en ce moment, sont une portion de nous-mêmes, il faut qu'ils pâlissent, que l'émotion les quitte qui main-

tenant les accompagne, puis qu'ils meurent, et l'on éprouve une très grande indifférence — qui serait de la haine si ces souvenirs étaient plus chers — pour ce moi futur, pour cet étranger qui sera fait de sentiments ignorés en ce moment. Le Bouddha avait raison d'enseigner que la douleur vient du temps.

Tout passe avec une vitesse étrange; cette mer, ce soleil qui projette l'ombre de ces agrès, ce navire, semblent les seules réalités. On ne conçoit pas très bien qu'en ce moment il y ait une Jeypore rose faite d'édifices solides, une Bénarès fourmillante éclairée par cette lumière....

Comme on rentre facilement dans le milieu natal! Les choses d'Europe vous ressaisissent si vite que l'on croit ne les avoir jamais quittées. Presque tout de suite on prend plaisir à regarder les passagers. Il y en a une dizaine, très différents les uns des autres, et dont les vies se croisent ici pour quelques jours. Le contact de tous les instants établit une intimité si complète qu'il semble bientôt qu'on se soit toujours connu. On s'abandonne avec confiance. Au bout de cinq jours, on a plus de « documents » qu'après une saison de soirées et de bals parisiens.

Voici un Anglais, officier de hussards. J'essaie de te décrire parce qu'il me paraît un spécimen d'une classe très importante. Vingt-six ans : *a splendid*

young fellow, un superbe jeune homme. Figure claire, aux traits nets, semés de taches de rousseur, regard bleu, brillant, direct, plein de hardiesse et de bonté, physionomie heureuse, éclairée par de rapides sourires; quelquefois, brusquement, un grand rire qui se déploie largement. On devine un élan de jeunesse, la verve, la joie habituelle de l'être librement développé. L'après-midi, il lance des palets avec toute l'ardeur et l'entrain d'un enfant. Il se donne au jeu de tout son cœur, et ses mouvements trahissent la souplesse du corps jeune et frais. Au repos, c'est l'allure alerte et simple de l'homme tranquille, maître de soi, habitué à l'indépendance, avec un fonds de gravité sous le pétillement de la verve animale. Sa jeune femme a pour lui l'admiration de Desdémone pour Othello : elle voit en lui l'homme sûr, fort, fidèle, qu'aime la jeune fille anglaise, le héros de tous les romans anglais. En effet, on sent en lui comme une assise sérieuse et solide. Sur la religion, le devoir, la famille, il est muni d'idées héréditaires très nettes et très profondément enracinées. Physiquement et moralement il est un *gentleman* de race et d'éducation. « Mes ancêtres, me dit-il avec un accent de fierté, sont arrivés en Irlande avec Cromwell. » Né sur le domaine paternel, il est l'héritier d'une lignée de *squires*. Première enfance passée à la campagne, au milieu des fermiers qui l'aimaient et le respectaient

comme le jeune maître ; la large vie de famille dans le grand manoir, les premières chasses aux côtés du père et du grand père, eux en habit rouge sur de grands *hunters*, lui planté sur un petit poney ; la Bible apprise et le sentiment religieux établi à demeure dès la *nursery*, par des images, par des textes qui décorent les murs, par les prières en famille devant les domestiques, par les longs et solennels services entendus au banc d'honneur dans l'église de la paroisse ; puis Rugby, le sentiment de liberté et de dignité appris, le contact de camarades dont il faut se faire respecter, beaucoup de *cricket* et de *foot-ball*. Par là-dessus, la préparation aux examens de l'armée, la carrière militaire ayant été choisie comme la plus digne d'un *gentleman*. A présent, il est lieutenant dans un régiment d'élite (*crack-regiment*). Il parle avec fierté de son corps : « Mon régiment était à la bataille de Quatre-Bras. On chargea trois fois les Polonais, mais sans pouvoir les approcher. Tous nos officiers furent tués. J'ai lu le récit dans la gazette du régiment. »

Dans l'Inde, sa vie a trois grandes occupations : sa femme, dont il est amoureux, son service, le sport. Existence large, coûteuse, celle d'un gentleman qui vit parmi ses pairs. J'ai vu une photographie de sa maison, grande villa fraîche, à colonnes doriques, au milieu d'une vaste pelouse : devant le portique, sa femme conduit une char-

rette anglaise. Impossible d'être officier, m'explique-t-il, sans ressources personnelles. Sa solde est de cent soixante-quinze roupies par mois. Or, au mess, les vins et la table en coûtent deux cents. Les chevaux et les uniformes sont chers, le service, l'installation du cercle, les dîners sont luxueux. Bref, ils vivent en aristocrates, en nobles, mais généralement ils sont nobles par la fierté et le courage. Le devoir d'un noble est celui d'un chef, et ces fils de squires savent se conduire en chefs. Le sentiment du devoir soutenu par un fond d'orgueil peuvent en faire des héros. Là-dessus, voyez-les à Lucknow, voyez la conduite de sir Henry Lawrence, leur résignation religieuse, leur intrépidité froide et grave.

« Que fait l'officier indien quand il n'est pas de service? Comment tue-t-il le temps? *Why! play games, of course.* — A jouer! répond-il avec un éclair de son œil bleu, de sa voix rapide et franche. A jouer au cricket, à chasser à pied et à courre, à jouer au polo! Mon régiment est le plus fort au polo. Nos champions sont allés en Amérique et ils ont défié tous les États-Unis. Les vieux Yankees ont été fameusement battus (*couldn't touch them*). Nous étions joliment fiers. — Est-ce un jeu très rude? — Oh! très rude! On se lance à cheval à toute vitesse en brandissant un maillet pour faire voler une boule dans le camp de l'adversaire. »

Lui-même a eu le crâne fendu, et il me cite un jeune officier du régiment qui a été tué à ce jeu. Il y a aussi le *foot-ball*, le tennis. Tous les jours, officiers et civilians font la partie de tennis en blancs costumes de flanelle légère. Souvent, les dames font la partie contre les *gentlemen*. Rien n'égale la cordialité et l'entrain qui règnent dans ces réunions. Hier soir j'en avais un exemple. Après le dîner, sur le pont, le capitaine M... nous a chanté des chansons anglaises (*I'll go and tell your father, won't he be angry; rather!*). *There's a ripper*, en voilà une qui est fameuse, lançait-il de sa grande voix joyeuse, et de rire!

Trois ou quatre conversations avec mon hussard et sur tous les grands sujets : la religion, la morale, la politique. Il se livre avec une confiance admirable et qu'on rencontre souvent chez les Anglais quand on leur parle leur langue et qu'ils se sentent chez eux. Il causait avec entrain, nul désir de briller ou d'étudier mes idées en curieux et en critique. Il épanchait un trop-plein, il parlait du fond du cœur sur des sujets qu'il considère comme capitaux (*vital subjects*). Ses idées sont très simples, il ne prétend pas à la philosophie. Tout de suite, il me parle de Dieu, du dieu personnel anglais, avec un mysticisme qui est singulier chez un être si actif et bien portant : « Savez-vous, dit-il, ce n'est qu'une affaire de sentiment et rien ne

peut prouver que j'aie raison, mais je ne puis imaginer que Dieu ne prend pas soin de nous. Je suis sûr que Dieu nous aime. C'est ainsi qu'un homme ne peut pas prouver que sa femme l'aime, et pourtant il en est certain. Quant à l'âme, je l'imagine comme une sorte de double à l'intérieur du corps. Lorsqu'un homme rêve, son corps est appesanti par le sommeil, mais l'âme vit, demeure active, vagabonde par le monde. Que croyez-vous que devienne le corps humain quand il est pourri? Pensez-vous qu'il disparaisse entièrement? Non, ce corps contient une essence subtile qui peut avoir la même forme que lui et qui persiste. » Ce sont là les idées primitives de l'humanité, justement celles qu'Herbert Spencer place au début de la notion du monde spirituel. Il est étrange de les retrouver, exprimées avec cette ferveur, chez un lieutenant anglais. « Prenez la parabole de la semence, ajoutait-il. Une graine se développe, devient une tige de blé, elle est la même qu'au début, et pourtant elle devient différente. C'est ainsi, j'imagine, que l'âme se développe après la mort. » Il cite des morceaux de l'Évangile. Il me parle de Jésus avec tendresse et enthousiasme. « Comment peut-on lui comparer le Bouddha? Qu'a gagné Christ à son enseignement? D'être crucifié. »

Ce soir, il me posait la question suivante, à laquelle un Français doit répondre à tout instant en

pays anglais. « Vos romans donnent une triste idée de la France. Pourquoi sont-ils aussi ignobles (*smutty*)? Et comment vous juger, sinon par les descriptions que donnent de vous vos romanciers, vos Daudet et vos Zola? Il me semble, ajouta-t-il, que l'œuvre propre, que la mission d'un romancier est d'élever la moyenne de moralité[1], d'être un éducateur. Les vôtres sont des corrupteurs. » J'essaie de lui exposer la théorie du « roman expérimental », de la « méthode scientifique ». — « Je ne vous comprends pas. Quel est le but de la science, sinon de rendre l'humanité meilleure et plus heureuse? Vos gens l'avilissent. — D'ailleurs, s'ils veulent peindre la réalité, pourquoi vont-ils remuer cette bourbe? George Eliot, qui est plus réaliste qu'eux, reste pure et ses romans fortifient. La vie n'est pas une chose sale (*life is not filthy*); du moins, telle n'est pas mon expérience. »

Je le crois, sa vie est une de ces réussites auxquelles aboutit le travail de cent générations. Un écrivain américain dit que le gentleman anglais développé au grand air, tranquillement assis sur quelques fortes idées morales, est un des spécimens accomplis de notre humanité, par sa noblesse et par son bonheur. Celui-ci a derrière lui une jeu

1. De même Charles Kingsley dit : *A man has no business to write except to preach.*

nesse saine et joyeuse, il se respecte, il commande, ses croyances sont arrêtées, son activité et son énergie débordent. Il a épousé une petite fille simple et gaie, une *child-wife*, qui le vénère comme un héros et dont il est amoureux. Il n'a guère vu que de belles et bonnes choses : la littérature qu'il connaît est sérieuse, morale, épurée et, de parti pris, se tait sur les bas-fonds obscurs de l'humanité. Certainement, il n'est pas *compliqué* : il n'a pas la sensibilité frémissante, les perceptions subtiles des héros de nos romans, mais il n'est pas un sceptique attristé et névrosé. Sa candeur, son optimisme, sa fraîcheur de tempérament, sa vitalité heureuse et intacte, sont d'un être vierge et fort dont rien n'a enrayé ou déformé le libre développement.

Tout ceci s'applique aux trois autres officiers qui sont à bord et qui tous vont passer en Angleterre leur congé d'un an. Le matin, après la douche, vêtus de pujamas fantaisistes, ils arpentent le pont humide. Puis en petits vestons clairs, en bonnets de drap, en pantalons de flanelle, en souliers de toile, jusqu'au soir ils causent, ils jouent, ils rient, ils bourrent éternellement leurs petites pipes droites de mielleux tabac anglais, ils lisent des romans inoffensifs, de morale simple, et d'intrigue compliquée. — D... est le plus jeune, le plus écolier (*boyish*) des quatre. Mais le capitaine M... est plus sérieusement, plus profon-

dément, plus constamment épanoui. Lui aussi est fils de squire, il a grandi dans un coin de cette Angleterre patriarcale et agricole, qui disparaît en ce moment. « J'aimais bien les vieux fermiers, et, quand ils avaient quelque peine (*when they were in trouble*), leur façon de venir demander à ma mère un bout de conseil. » — Le matin, quand il s'habille, nous l'entendons chanter comme un merle dans sa cabine. Il cause avec tout le monde, et son grand sourire rayonnant nous met de la joie au fond du cœur. Le soir, lorsqu'il a revêtu son habit, sa vaste poitrine tend la large surface glacée de son plastron. Assis au bout de la table où il découpe les grandes tranches roses de *roastbeef*, il est plus noble, plus heureux que jamais. — Aujourd'hui, 1er janvier, comme il avait à ses côtés deux jeunes filles italiennes, avec lesquelles il est en flirtation réglée, il a proposé : La reine Marguerite! mais d'un ton de voix ordinaire, avec un demi-sourire. Ensuite il s'est levé, et cette fois, la figure illuminée, regardant lentement autour de lui, solennellement il a dit : « La reine, messieurs! » et je n'oublierai pas l'élan jeune avec lequel le lieutenant de hussards a répondu : « *God bless her!* Que Dieu la bénisse!... »

*
* *

Miss M..., des missions wesleyennes, réside à

Jeypore, où son métier est de pénétrer dans les Zenanas, de visiter les dames hindoues en amie, en missionnaire, en maîtresse d'école. Petite, sèche, plate, solide, lèvres minces, un lorgnon campé sur le nez busqué, elle arpente le pont d'un pas de grenadier avec les officiers ou le professeur M..., de l'Université de Bombay. Tout d'abord elle déplaît beaucoup. Je pense à ces grands yeux sombres et timides des femmes de l'Inde, à leur grâce, à leur douceur silencieuse. On aperçoit en elles des êtres imaginatifs et passionnés, sensuels et rêveurs. Comme on comprend que l'Hindou soit choqué par la femme anglaise, par sa démarche virile et son indépendance!

Celle-ci me décrit sa vie à Jeypore. Elle habite avec une autre dame des missions une villa confortable, munie de pankahs, de *tatties*[1], de tous les raffinements anglais. Promenades à cheval, suivie de son groom et de ses chiens, parties de tennis avec les résidents européens. Voilà la sœur de charité anglaise, qui se dévoue comme la nôtre pour une idée religieuse vers laquelle convergent tous les actes de sa vie, mais qui garde les dehors, les habitudes, le ton d'une Anglaise de la classe moyenne, d'une femme de fonctionnaire ou de mé-

1. Appareil qui sert à la production d'une vapeur d'eau parfumée qui rafraîchit les chambres.

decin. Le célibat ajoute à son indépendance. Elle ne s'est pas retirée du monde. Elle s'entoure de bien-être matériel. La personnalité n'a point pâli sous l'action d'une règle uniforme : au contraire elle fait saillie avec un relief qui serait remarquable chez une laïque. On la sent maitresse et sûre d'elle-même; elle se respecte et sait se faire respecter : « Je n'ai jamais été insultée par un indigène, et pourtant je sors souvent seule à cheval. Ils comprennent ce que c'est qu'une lady, et partout on m'a traitée avec le respect qu'on me devait. »

Éducation puritaine, sans instruction supérieure et sans idée. Étroite d'esprit, absolue dans ses principes, dépourvue de la faculté sympathique, que connait-elle de ces femmes hindoues auxquelles elle s'est consacrée? Que comprend-elle des circonstances qui ont déterminé la condition de l'épouse et de la veuve dans l'Inde? Cette religion, qu'elle travaille de toutes ses forces à détruire (*which we must eradicate from the country*), elle la confond avec toutes les formes religieuses qui ne sont pas son christianisme protestant : *idolâtrie*, ce mot suffit pour les désigner. Mais la brave fille est toute pleine de son sujet : « Nous voulons rendre les pauvres femmes plus heureuses, leur gagner un peu de liberté, leur apprendre à penser par elles-mêmes. » C'est-à-dire en faire des Européennes et

des Anglaises. Elle ne tarit pas sur son œuvre de missionnaire, sur ses espérances, sur ses moyens de conversion. Avec quelle émotion elle m'a cité ces paroles : « Qui est Dieu? Celui qui te parle ». Texte qui, dit-elle, a produit une grande impression sur un musulman. Les Hindous sont d'une tolérance qui l'étonne et l'attriste parce qu'elle prouve leur indifférence. Jamais mari ne lui a interdit de visiter ses femmes. Elle se fait aimer dans les zenanas. « Venez nous voir, lui disent les dames hindoues, nous avons besoin de vous. Dites-nous quelque chose de ce Jésus dont les sahebs parlent tant. » Elles chantent des hymnes, mais en somme ce ne sont là que des distractions qui rompent la monotonie de l'emprisonnement. Elles ne songent pas à se convertir. Toutes les conditions morales et psychologiques nécessaires à l'établissement d'une foi comme celle de miss M... font défaut chez elles. Il faudrait des générations, un changement complet de milieu pour les établir. L'une d'elles, à qui miss M... venait de donner deux poupées, les a placées aux pieds de Krichnaet s'est inclinée devant elles.

Miss M... me parle religion, me fait lire des livres pieux, me démontre « l'idolâtrie » du catholicisme, me prédit l'extension et la suprématie futures du protestantisme wesleyen, me vante son œuvre (*work*) comme la plus utile et la plus grande. — L'excel-

lente et courageuse fille! En ce moment, après sept années de labeur, elle va se reposer pendant une année en Écosse. Puis elle reviendra prendre vaillamment son harnais à Jeypore. Quand arrivera la vieillesse, la société des missions lui fera une pension confortable. En attendant, seule, sans famille, elle se suffit; son existence est saine, occupée, digne, appuyée sur une grande idée sérieuse. Elle aide à répandre la civilisation, la civilisation anglaise. Elle travaille pour l'idéal que sa race a conçu. La vie a un sens pour elle. C'est un combat contre le mal. Quand arrivera le dernier jour, elle s'endormira tranquille, Dieu rappelant à lui sa servante[1].

1. *And God will gather his servant unto Him...*

II

2 janvier.

Étrange curiosité que de s'intéresser aux différences des races humaines, à leurs diverses façons de regarder le monde et d'apercevoir la vie, quand on a devant soi l'incessante présence de cette grande eau monotone qui nous porte depuis huit jours. Au sortir de ces entretiens, peut-être par un effet de ces entretiens, on retourne facilement à la pensée hindoue, au rêve brahmanique.

A sept heures, après le bain, les pieds nus dans des babouches de paille dorée, on flâne sur le vaste point clair et tout frais de l'arrosage matinal. Un air subtil et jeune se glisse sous les vêtements légers et vous enveloppe délicieusement. On s'abandonne à cette caresse et l'on est heureux du bonheur qui s'épand des choses. Les espaces du ciel et de la mer sont emplis d'une large clarté calme; l'eau vaste est toute pénétrée de lumière comme d'une grande joie profonde. Sûrement cette eau n'est pas insensible; elle se réjouit ou s'attriste quand le soleil la couvre ou l'abandonne. Cette mouvance universelle, cette rumeur insaisissable, ce souffle léger qui la fait tressaillir, disent qu'elle est vivante. C'est un grand être divin, parce qu'elle

est bienheureuse, très antique, la plus simple des choses, parce qu'elle est solitaire et que sa présence emplit tout.... Par delà l'horizon, loin dans le Sud, indéfiniment étalée, suivant la courbe du globe, elle luit ainsi, immobile et frémissante, seule sous le ciel, inaperçue. Nul œil ne la voit, et pourtant elle *est* encore. Alors, qu'est-elle en elle-même? Peut-être une grande âme élémentaire, limitée au monde du sentiment, à peine capable de rêve, traversée par des émotions très simples et très obscures, joie de vivre, tristesses, colères, abattements, tendresse, désir, effort....

Tout près du bateau flambent de petites vagues vertes. Des millions de petites vies se jouent à la surface du grand être solitaire. Elles sortent de lui, elles sont faites de sa substance. Elles montent, s'enflent, tremblent, courent, tourbillonnent, étincellent et ne sont plus. Et d'autres surgissent par multitudes, par générations, et c'est un frissonnement perpétuel où tout devient, où tout paraît et disparaît, où rien n'est, puisqu'à chaque imperceptible fraction du temps, chaque petite vague remuante se fait d'une eau nouvelle, de telle sorte que, pendant les quelques moments de sa vie, rien ne persiste en elle que sa forme. Et pourtant, malgré son néant, chacune est une petite personne distincte qui entend l'existence à sa façon. Il en est de paresseuses, d'entêtées, de violentes, de mutines,

de capricieuses. A l'avant, c'est un pétillement clair de joyeuse écume; le long du navire, une course rapide d'eau bruissante; à l'arrière, des ondulations placides de cristal sinueux, des surfaces lisses de grandes glaces qui se tordraient lentement et sans bruit, où d'insaisissables reflets orange s'allument, tournoient, s'éteignent.... Et par-dessous cette diversité mouvante dorment les eaux lourdes qui n'ont jamais monté à la surface, qui ne connaissent pas le flamboiement sous le soleil.... — Pourtant, par ces matinées, leurs profondeurs sont pénétrées de lumière, lumière égale, immobile, non troublée par des agitations d'ombres comme celle qui frémit à la surface. Et toute cette mer épanche une clarté douce et forte qui vient de ses grands espaces intérieurs.

Tout en haut, le ciel est très pâle, blanchâtre, d'une lueur d'opale en train de fondre. Une bande paisible de petits nuages le mesure d'un mouvement insensible. Peu à peu le vide se fait dans l'esprit, la clarté qui sort de tout le traverse, l'habite, l'emplit. Quelquefois on sent passer en soi comme une tristesse vague l'ombre des petites vapeurs qui glissent sur le soleil. Nul autre événement. La pensée s'est tue, — et puis on oublie que l'on est, on retourne à la quiétude de ce qui demeure, de ce qui ne change pas....

III

Port-Saïd, 7 janvier.

— Après l'Orient hindou, cet Orient d'Égypte est de bien maigre effet. Où sont les nudités de la foule pullulante sous le soleil indien? Ces gens-ci sont trop vêtus, trop enveloppés de leurs jupes vertes.

Vilaines rues régulières qui se coupent à angles droits, bordées de façades carrées que couvrent des affiches. Une odeur fade monte du sable brun dans lequel on avance. Les cafés-concerts, les boutiques de photographies, les magasins de nouveautés se succèdent. Population de rastaquouères levantins. Cette ville est un hôtel cosmopolite où tous les bateaux lâchent leurs voyageurs, abondamment pourvue de toutes les jouissances que peut convoiter le matelot après de longues traversées, enrichie par ses mauvais lieux et la vente de ses photographies obscènes. Rien de triste et de laid comme ces carrefours banals qui n'ont point d'existence propre, qui ne vivent que du passage continu des étrangers en quête de plaisirs. Il n'y a ici qu'un peu d'écume européenne jetée au bord de ce désert dans lequel finissent étrangement toutes les rues.

Tout au bout de la ville, dans le quartier arabe, nous allons regarder des danseuses qui viennent de la Haute-Égypte. La fumée de tabac, qui se déchire en brouillards bleus, enveloppe dans une salle chaude et basse un curieux mélange de population : des Arabes, des nègres, des Européens, des Coptes. Une Abyssinienne, faite comme une Vénus hottentote, et dont le gros corps brun s'entrevoit sous la transparence de son pagne blanc, avance sur la pointe des pieds, avec un sourire nègre, suivant le rythme insaisissable de la musique. Tout d'un coup elle s'est arrêtée, les jambes fixes, le tronc immobile. Alors une chose hideuse, indescriptible : lentement la croupe tressaille sous le pagne blanc, tremble, s'avance, se détache, s'agite en saccades, vibre d'un mouvement fou. Puis, avec des torsions lascives des hanches, coulée à terre, relevée à demi, les yeux fermés, elle ondule tout entière comme une bête rampante qu'on a blessée, qui va mourir là....

Paraît en scène, sans qu'on l'ait vue entrer, une fillette arabe. Un sourire aigu et mystique sur ses lèvres hautaines, les yeux mi-clos, renversant la tête lentement, avec dédain, son jeune corps frêle raidi, cambré, voici qu'elle a déployé ses deux bras et tous ses doigts frémissent. — Cependant, sans bruit, avec une rapidité de mouvements sinueux qui semblent d'un serpent qui court, une troisième fille autour de la salle, décrivant des cercles com-

pliqués. Étroitement drapée de velours rouge, les cheveux noirs collés sur le crâne plat, les lignes anguleuses et précises, le haut du corps très long, impassible, avec un sourire de sphinx, elle a la stature, les proportions, les traits des vieilles figures égyptiennes. Renversée à gauche avec une saccade brusque des hanches, renversée à droite, monotonement elle glisse en cercles toujours plus rapides, — être sombre dont le silence et la gravité sont énigmatiques — parfois arrêtée soudain, parcourue par des spasmes lents du tronc, par des ondes qui traversent tout son corps, ou bien, lancée de nouveau, développant une ligne magique qu'elle déroule autour des deux almées. Et dans l'assoupissement que verse la monotonie de la musique orientale, on cesse de distinguer les trois danseuses, on ne voit plus que l'enlacement sans fin des lignes qu'elles décrivent; on reste là, hypnotisé comme devant une jonglerie éternelle de boules brillantes....

*
* *

A côté, un café chantant. Assis en rangs sur des coussins, les jambes croisées, des mucisiens grattent des cordes, et leurs troncs se balancent au rythme. J'en regarde un qui a d'étranges yeux doux et voilés de rêveur, un sourire fin et immobile.... Je sens qu'il pourrait rester là toute la nuit, avec

le même sourire, tirant de sa cithare son éternelle phrase orientale.

Sur une estrade, trois femmes sont assises. Au centre, une Syrienne grasse, coiffée à la chien, débraillée, immonde. A droite, une Copte vêtue d'un pagne sombre nonchalant, chargée de colliers de cuivre, amollie, affaissée dans une attitude de tristesse et de fatigue inexprimables. A gauche, une toute jeune fille arabe, mince, étroitement serrée dans la blancheur de ses voiles, étonnamment droite, les paupières baissées frangées de long cils, l'air impérieux et sauvage. A certains retours de la mélopée, que répètent les cithares, sa voix se lève, et voici que son corps se redresse, se raidit, que tout son être tressaille d'un frémissement imperceptible : les minces narines dilatées tremblent, elle vibre jusqu'au bout des doigts.... Dans ce corps frêle, comme dans ce chant, il y a de la dureté, de la volupté, par-dessus tout une indicible hauteur. Et, pendant une heure, cette musique frissonne, compliquée et enfantine, sans motif reconnaissable, faite de dissonances subtiles, de quarts de tons, impossible à noter. Au bout de vingt minutes, on en découvre le charme étrange, triste et voluptueux. Cela est absorbant et monotone, comme ces dessins et ces mosaïques sarrasines, comme ces arabesques dont on se perd à contempler l'enlacement complexe et infini, comme ces danses d'almées dont

les Orientaux peuvent suivre pendant une nuit les enroulements et les ondulations lentes. Cela ressemble à une ivresse d'opium ou de haschich, et l'on demeurerait là pendant des heures, ensorcelé par la succession des chants et de la musique grêle, suivant, à travers une fumée trouble de rêve, les redressements et les frémissements du corps arabe. — Nul spectacle, nulle lecture, nulle étude ne fait pénétrer aussi brusquement et aussi à fond dans l'âme d'une race étrangère que dix notes de sa musique. Rien ne donne aussi complètement la sensation de la distance qui nous en sépare. Un chant musulman, entendu tout d'un coup, le soir, en passant devant une mosquée; une sonnerie bouddhiste jetant un appel dans le crépuscule subit, au fond d'une étonnante forêt cinghalaise, tandis que les fûts serrés des cocotiers se mirent dans l'eau rouge des mares; des gongs hindous, des trompettes païennes vibrant sur les hautes terrasses de Bénarès, quand le soleil tombe derrière le Gange rose, sont comme des percées subites, des éclairs brusques qui, pendant une seconde, jettent une grande lueur et font tout entrevoir. Dans ces souvenirs se ramassent, se fondent toutes les sensations d'un voyage, Ici, je croyais sentir la vie arabe, les campements, les marches des ancêtres dans le silence et la monotonie du désert, l'âme sémite, autoritaire, traversée de secousses subites et d'élans de volonté âpre.

IV

11 janvier.

Hier soir, vers dix heures, entrés dans le mauvais temps. Toute la nuit, roulé sur ma couchette, j'entends le vacarme de l'eau noire au dehors et des meubles lancés à terre. Il finit par engourdir, par stupéfier, ce grand tumulte qui *entre* dans le rêve, et, les yeux ouverts, dans une somnolence bizarre, comme une chose inerte, on subit cette grande force déployée derrière la cloison dans l'espace et dans la nuit.

A l'aube, il fait froid et l'on frissonne. — Nous passons devant la Crète. Mer démontée, livide, comme le ciel; nuées échevelées, profondes vagues de fond, tout se mêle, court, fuit dans un brouillard gris, dans une vapeur salée, avec une clameur d'eau et de vent. Et, toute la journée, le bateau tombe, tombe dans des vallées noires, se relève assommé d'un paquet glauque d'écume ruisselante, monte au-dessus d'un horizon dénivelé, d'un grand cercle de mer pâle qui oscille sur le ciel blafard, comme secoué tout entier.

Ce soir, un peu de paix se fait là-haut, mais la grande houle court toujours d'un mouvement aussi fou. Au loin, des crêtes d'eau s'allument, comme

des éclairs blanchâtres, sur le tumulte gris de toute la mer.

Un crépuscule de septentrion, interminable et froid, une barre rouge, une lueur de sang figée à l'horizon, qui traîne là, douloureusement, pendant des heures,... qui semble ne pas vouloir passer, vers laquelle nous avançons toujours. — Triste retour dans la sombre Europe....

124-27. — Saint-Germain-les-Corbeil. — Imp. Willaume.

324231

Author Chevrillon, André HIn
C5293d

Title Dans l'Inde. Ed.9.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED